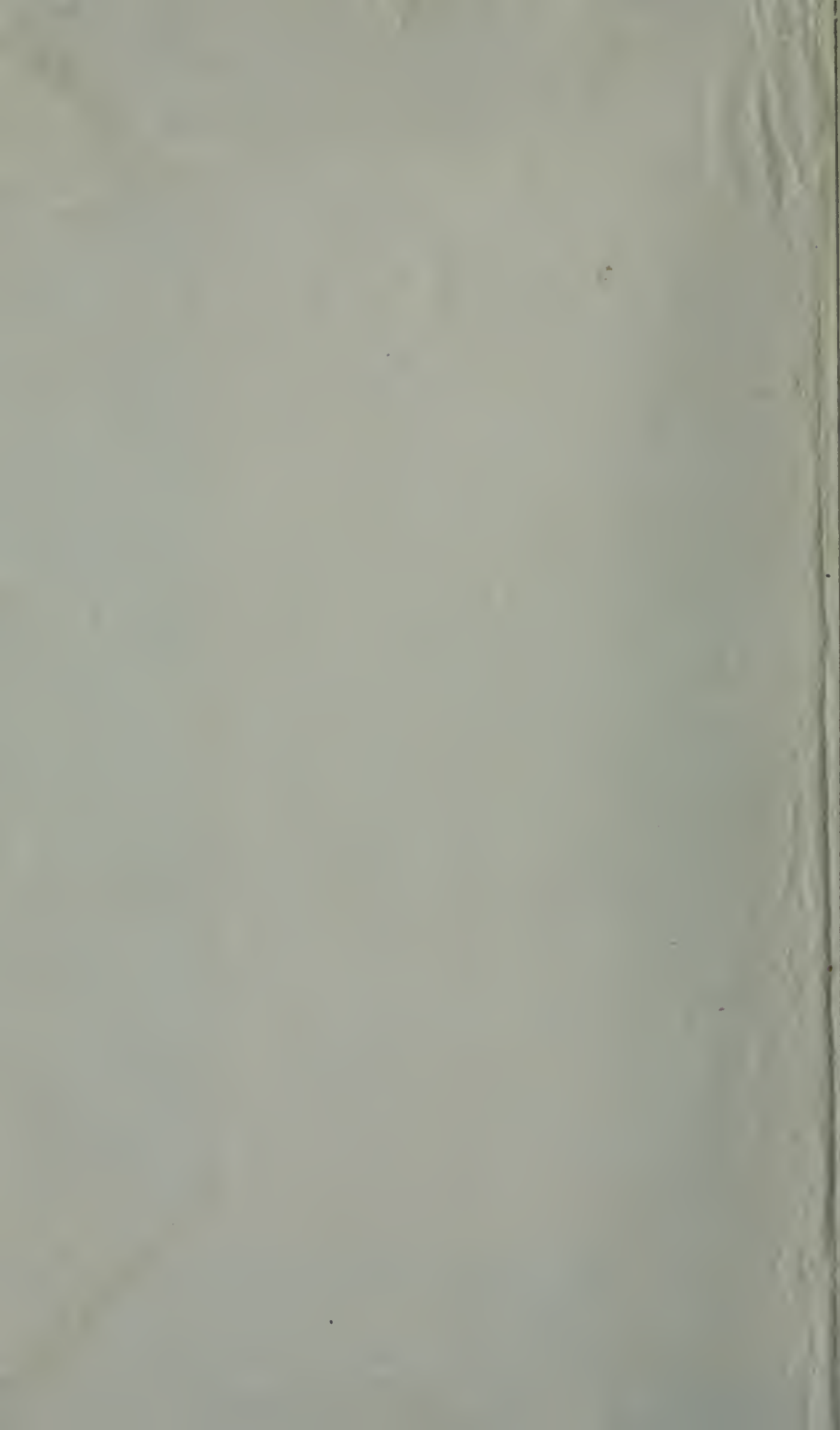
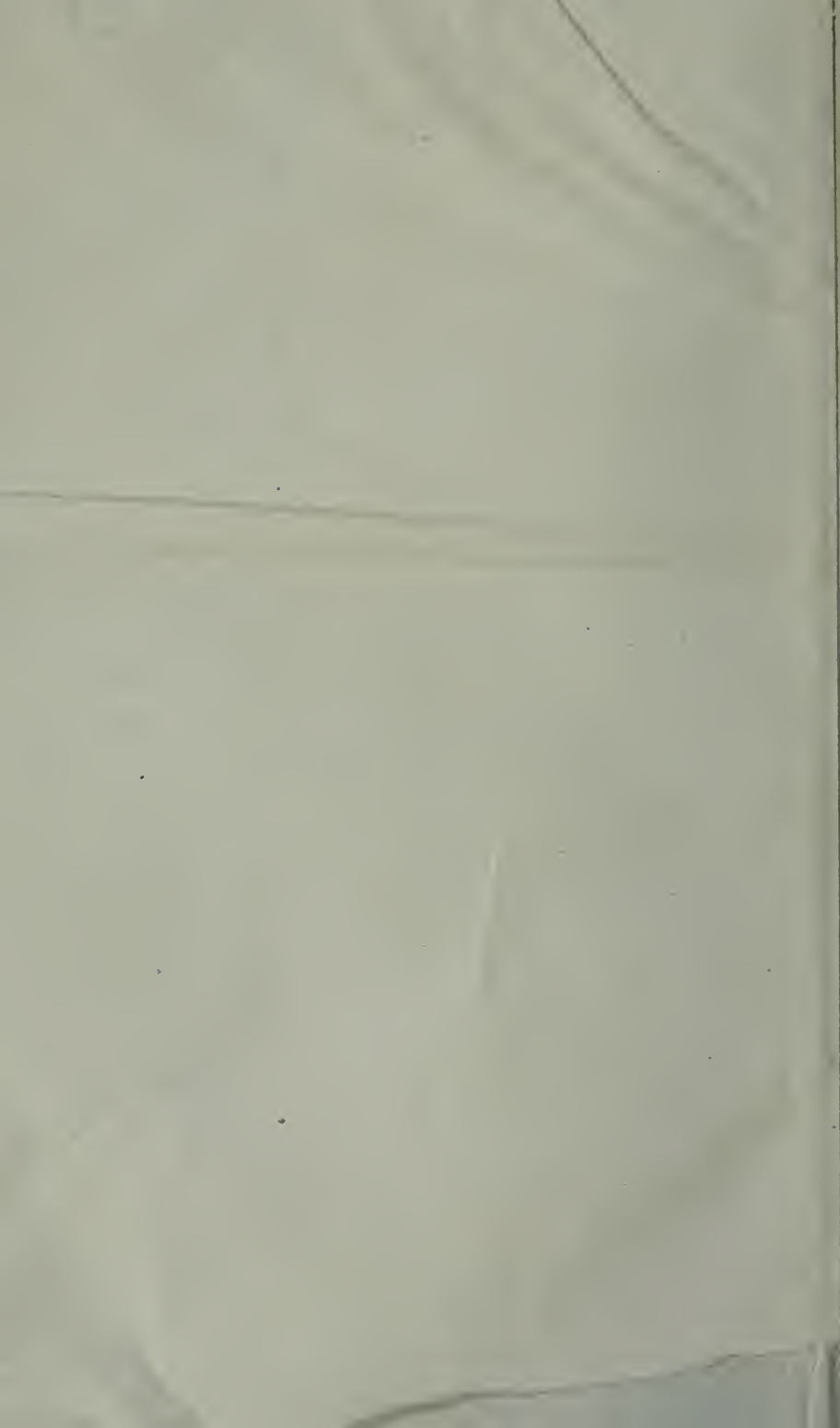




Domfront
206
v.3
SMRS



CHRONIQUES
DE L'OPÉRA.

PARIS. — IMPRIMERIE SCHNEIDER,
4, rue d'Erfurth.

CHRONIQUES

SECRÈTES ET GALANTES

DE L'OPÉRA

1667--1845

PAR G. TOUCHARD-LAFOSSE

Auteur des Chroniques de l'Oeil de Bœuf, des Réverbères,
des Chroniques des Tuileries, etc., etc.

III

PARIS,

GABRIEL ROUX ET CASSANET, ÉDITEURS,

J.-J. LEDOYEN ET P. GIRET,
Quai des Augustins, 7.

| DOLIN, Quai des Augustins. 47.

EN VENTE CHEZ BAZOUGE-PIGOREAU,

33, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

1846

THE JOURNAL

OF THE

ROYAL

ACADEMY OF SCIENCES

18

AND
OF THE
ROYAL SOCIETY OF LONDON
AND
OF THE
ROYAL SOCIETY OF EDINBURGH

XVIII.

LE CONSEIL DES DIX. — DIVERSITÉS. — PICCINI.

J'AI franchi d'un pied trop leste l'année 1776, pour arriver au carnaval de 1777 : carnaval durant lequel les bals de l'Opéra offrirent un spectacle peu ordinaire assurément : la reine de France et de Navarre s'amusant à cœur-joie des impertinences du

Crispin de la Comédie Française, et s'enivrant avec délices à la coupe de piquette que le bon Louis XVI lui faisait présenter afin d'exciter ses dégoûts.... On ne donnait pour tant à la porte qu'un écu de six livres pour jouir d'une nouveauté si attrayante (1).

Il faut bien maintenant que je revienne un instant à l'an de grâce 1776 : j'ai là son bagage; je vais l'inventorier rapidement. La première pièce que je trouve sous ma main est quelque chose qui ressemble fort à un bilan. L'administration de l'Opéra est en

(1) L'auteur d'un opuscule publié sous le titre de *Mémoires d'un petit banc de l'Opéra*, long-temps après la publication des deux premiers volumes de ces chroniques, a reproduit, avec quelques variantes, l'anecdote qui termine le tome second. M. Jacques Arago ajoute que Dugazon emporta trois cents pistoles de la cour, et que *la reine en eut un cachemire de moins*. Je remercie le spirituel écrivain de l'emprunt qu'il m'a fait; mais je lui laisse la responsabilité du cachemire de 1777 : pour moi, comme pour les chronologistes minutieux, les cachemires ne parurent en France que vers 1802, et y furent apportés par l'armée d'Égypte.

désarroi ; une banqueroute paraît imminente. L'échevinage de Paris, comprenant que l'Académie royale de Musique va lui retomber sur les bras, offre sa direction avec soixante mille livres d'indemnité à qui voudra recevoir ce faix de châssis, de contre-poids, de toiles peintes, de friperie, de partitions, de poèmes morts ou vivants, de prétentions des acteurs, de caprices des actrices, de jalousies variées, de qualités honnêtes en circulation derrière le rideau : dernier article qui n'ajoute pas une once au poids du tout, même en y joignant le génie des poètes lyriques et la chasteté des danseuses. Eh ! bien, personne ne conclut : après avoir examiné le matériel, les prétentions et les défauts à exploiter, chacun dit, en hochant la tête, c'est trop lourd ; puis après l'examen des qualités honnêtes et des talents, on s'écrie avec découragement : c'est trop léger.

Une prime de soixante mille francs était

bien quelque chose au premier aspect; mais ce capital pouvait se fondre promptement au vaste creuset d'une administration qui ne s'alimenterait pas par des succès, et le corps municipal se montrait peu disposé à payer les dettes de l'Opéra.

Je parlais tout-à-l'heure de contre-poids : il en est un aujourd'hui à l'Académie royale de Musique qui fonctionne avec un grand bonheur; ce contre-poids, qu'on appelle une *subvention*, manquait en 1776 à notre première scène lyrique. On donnait la direction de ce théâtre à un musicien, parce qu'à cette époque d'appréciations simples et ingénues, on s'imaginait que, pour devenir le régulateur d'un art, il fallait le professer soi-même. Que voulez-vous, nos pères en étaient à l'A B C des conceptions humaines, attendu que l'*Encyclopédie* n'avait pas répandu plus de lumière dans la société, qu'un rat de cave de six liards.... Demandez plutôt à M. Sainte-Beuve, qui vient d'être

fait académicien pour avoir prouvé que nos illustrations littéraires des deux derniers siècles n'étaient que d'ignares polissons... Vivent les quarante pour soutenir l'honneur de la littérature française !

On octroyait donc autrefois la direction de l'Opéra à quelque musicien ayant fait ses preuves ; car si le peuple de cet empire étincelant devait être gouverné à *la baguette*, il fallait que cette baguette sût battre la mesure pour devenir l'attribut d'une fée capricieuse qui a nom la Fortune. Maintenant veut-on obtenir un privilège théâtral et manger au râtelier des subventions, qu'on se fasse.... compositeur ou poète, allez-vous dire ? Pas le moins du monde, c'est journaliste qu'il faut se faire.... Mais un instant, n'allez pas confondre : j'entends par journaliste un écrivain toujours disposé à passer la main sur le cou de tout fonctionnaire exerçant une portion quelconque du pouvoir, depuis le sergent-de-ville jusqu'au

ministre très inclusivement, sans jamais exercer à rebrousse-poil le moindre attachement, même à l'endroit du chien d'un garde-champêtre; faisant la plus complète abstraction de griffes pour caresser la réputation de l'autorité, garde municipal ou président du conseil; mais dardant des ergots de six pouces dans le cuir chevelu de tout faquin radical qui se permet d'attenter à ladite réputation. Or, quand vous aurez exercé cette noble profession pendant deux ou trois ans; quand vous aurez tendu le dos stoïquement à toutes les avalanches de l'opposition, aboyé avec obéissance contre le journalisme grognard qui n'est satisfait de rien; enfin, lorsque vous aurez su tendre une poitrine résignée à la croix d'honneur, acquise dans cette glorieuse carrière, vous réunirez les qualités normales pour obtenir la direction d'un théâtre royal et, qui mieux est, subventionné. Une fois privilégié, vous pourrez, vu la gloire de vos précédents,

trancher du grand seigneur envers et contre tous ; assis sur votre trône peint en détrempe, vous drapant de votre manteau brodé d'oripeaux, il vous sera permis d'abaisser un regard de mépris sur les petits hommes honorables qui croient être quelque chose, parce qu'ils possèdent ces vertus de rebut qu'on appelle la conscience, la loyauté et le talent.... Plus vous serez impertinent, plus on s'aplatira en votre auguste présence. Il n'y aura que les gens sensés qui prendront vos grandeurs en pitié, ou se permettront d'en rire un peu... ; mais vous savez que les gens sensés ne font plus de lois nulle part.

Revenons à la fin du xviii.^e siècle. Donc, il fallait être musicien pour prétendre à la direction de l'Opéra ; l'aspirant eut-il eu dix journaux tués sous lui, messieurs le prévôt des marchands et les échevins lui auraient fermé la porte au nez. Or, le corps municipal, craignant d'aggraver encore la situation de

l'Académie lyrique, en faisant passer trop vite sa régie en de nouvelles mains, s'ingénia pour relever ses finances par quelque attrait nouveau. Malheureusement les honnêtes titulaires de l'échevinage, drapiers de la rue aux Fers, ou droguistes en gros de la rue des Lombards, dans une notable proportion, étaient assez peu experts en matière lyrique : il y a loin du métier à tisser et de la rhubarbe aux modulations de l'harmonie ; mais il n'est pas défendu d'observer en aunant de l'Elbeuf ou en pesant du séné, et nos magistrats bourgeois avaient vu que les bals de l'Opéra procuraient d'excellentes recettes. « Puisque la mine est bonne, se dirent-ils, creusons-la davantage ; et de ces élucubrations municipales naquirent les *bals de jour*, c'est-à-dire qui commençaient à cinq heures et finissaient à minuit, les jours où il n'y avait point de spectacle. De plus, les bals de nuit, qui n'avaient lieu que deux fois par semaine, fu-

rent portés au nombre de quatre. Ainsi l'on dansa quotidiennement à l'Opéra, sur le théâtre, avec tout le charme de l'art, dans la salle, avec tout l'entraînement du plaisir. On lit dans les mémoires contemporains : « La reine, qui aimait ce divertissement de » son âge autant que la liberté des bals publics et masqués, les honorait souvent de » sa présence et était entrée pour beaucoup » dans cette innovation. » Les bals de jour, par un raffinement de calcul, reçurent la singulière désignation de *bals de santé*, parce que, selon l'administration lyrique, on pouvait y assister sans compromettre son repos. Les maris dormeurs et jaloux trouvèrent ceci fort ingénieux ; mais les intrigues masquées sont si mobiles, si changeantes, si difficiles à suivre dans leurs subtilités et leurs métamorphoses... A tout prendre, la jalousie ne fut pas guérie aux *bals de santé*.
Toute cette activité dansante et argentifère ne pouvant se soutenir que l'hiver,

le printemps venu, il fallut songer à d'autres ressources. Ce fut alors que l'affiche annonça *Alceste*, l'opéra du chevalier Gluck, que la reine faisait proclamer par toutes les renommées de l'OEil-de-Bœuf. Cet ouvrage, qui avait paru dès long-temps en Italie, venait d'être traduit par le bailli du Rollet, auteur de l'*Iphygénie* lyrique empruntée à Racine. Le 24 avril, jour de la première représentation, la jeune souveraine était à son poste, flanquée du comte de Provence, du comte d'Artois et de sa jolie, mais trop petite épouse. Toute cette assistance princière se donna un mouvement prodigieux à la plus grande gloire du compositeur allemand : les romains de nos jours, dont (prenez note de ceci) nous devons l'institution à S. M. Marie - Antoinette, n'eussent pas mieux fait assurément. Malgré ces coups de mains illustres, le succès d'*Alceste* fut d'une tiédeur désespérante.

Le jeune comte d'Artois, l'un des hom-

mes de l'époque qui savaient le mieux parler à fleur d'esprit et sans la moindre émission de pensée, déclara, loge tenante, que rien n'était plus naturel que la demi-chute d'*Alceste*.

— Que diable voulez-vous, mesdames, que ce pauvre Gluck ait pu faire à l'Opéra d'un amour conjugal, poursuivit le prince en se mordillant les lèvres selon sa plus tendre habitude, est-ce qu'un pareil sujet pouvait inspirer le musicien ?

— Que dites-vous donc, d'Artois ? répondit le comte de Provence; est-ce bien là le propos du mari d'une femme charmante, et pour qui l'hymen est un lien tissu de fleurs ?

— Bravo ! mon frère, reprit le royal critique, voilà du madrigal... Vous nous rimez cela, Provence, à votre loisir ; et quand vous serez prêt, nous lirons la petite pièce au jeu de la reine... je vous promets de soutenir que c'est un impromptu... Mais en at-

tendant, je maintiens qu'une tendresse de ménage ne convient point à l'Académie royale de Musique: ce n'est pas de roses que l'hymen se couronne ici. Hein! quel dommage que je ne sache pas faire des vers, moi, l'épigramme ferait fortune dans le *Mercury*.

— Votre altesse, dit madame d'Artois, avec un sourire passablement aigu, entend la poésie autrement que *Monsieur*; puis elle ajouta en réprimant un soupir, et vos inspirations conviennent mieux, je pense, à l'Opéra que la *tendresse de ménage* qui vous offusque.

— On peut d'ailleurs s'en rapporter à monsieur le comte d'Artois, dit la reine en se rangeant sous la bannière de *Monsieur* et de son alliée : on dit que son altesse connaît la topographie du lieu.

— L'Opéra, reprit le comte de Provence, c'est le seul sujet d'étude que j'aie vu approfondir à mon frère.

— Monsieur le comte , j'ai au moins approfondi celui-là , répliqua le jeune prince , avec une malice que les deux princesses comprirent apparemment , car elles se prirent à sourire derrière leur éventail.

Pour moi , je suis un peu de l'avis du comte d'Artois de 1776 ; la donnée d'*Alceste* est d'une simplicité candide. Admète , roi de Thessalie , est malade ; ses jours sont menacés , et l'oracle d'Apollon , consulté , déclare , comme de coutume par l'organe d'une superbe basse-taille , que le monarque ne peut être sauvé que si quelqu'un s'immole pour lui. La reine Alceste , qui vient d'entendre détonner la sentence peu harmonieuse du dieu de l'harmonie , annonce au grand-prêtre qu'elle se voue à la mort pour racheter la vie du roi. Celui-ci se récrie , comme vous le pensez bien , sur un tel sacrifice , et le reste de la pièce , sauf le dénouement , peut se résumer par ceci : *Je mourrai. — Tu ne mourras pas. — C'est à moi de mourir. — Je ne veux pas*

que tu meures. — Pendant cet héroïque débat, le grand-prêtre, dans une lutte victorieuse avec les contre-basses, chante à l'épouse sublime, cette invitation médiocrement engageante :

Caron t'appelle,
Caron t'attend.

Or, le nautonnier infernal n'a pas perdu pour attendre : Alceste expire en vertu de la promesse faite au blond Phébus, qui, dans cette circonstance, paraît démentir sa galanterie ordinaire ; et tout aussitôt Admète se tue de sa bonne épée d'Argonaute. Voilà donc les Thessaliens orphelins de père et de mère, comme disait mademoiselle Arnoux, à la mort de Louis XV, en apprenant l'exil de madame Du Barry. Mais le dieu du jour a trop de savoir-vivre pour faire mourir sans retour la fleur des époux : il descend dans une gloire toute resplendissante de feux du Bengale, et rend au peuple de Thessalie les bons princes qu'il pleurait.

Tel est la fable éminemment grecque que Gluck devait mettre en musique ; ce qu'il ne put faire qu'en procurant au moins grec des publics l'ennui le plus majestueux. Pour comble de malheur, cet ennui fut héréditaire : depuis bientôt soixante-huit ans, nous avons dû supporter, à titre de chef-d'œuvre, l'opéra le plus assommant qui se soit produit sur la scène lyrique. Je suis sûr que Charles X lui-même, en l'absence de M. de Latil, bien entendu, eût encore soutenu son opinion de 1776, touchant cette soporifique composition.

Alceste marquait le début d'une nouvelle administration, espèce d'oligarchie qui avait reçu le nom pompeux de *gouvernement*, et qui se composait de MM. Papillon de La Ferté, des Entelles, de La Touche, Bourbonlan, Hébert et Buffaut, ayant en sous-ordre un directeur, deux inspecteurs et un caissier. Ainsi la république lyrique avait, comme celle de Venise, son conseil des dix ;

on va voir qu'elle pouvait avoir aussi son livre d'or. L'emploi de mademoiselle Arnoux, *prima donna* défaillante, était assez mal occupé, je me garde bien de dire rempli, par une demoiselle *Levasseur*, médiocre actrice, plus médiocre cantatrice, mais vivement protégée par le chevalier Gluck, qui partageait ses bonnes grâces avec M. de Mercy-Argenteau, ambassadeur d'Autriche. Or, dans sa munificence, cet homme d'état avait payé la demi-tendresse de cette dame par l'achat d'une baronnie... Mademoiselle Levasseur était baronne et même du Saint-Empire, en dépit de sa qualité d'excommuniée.

Malgré la générosité de M. d'Argenteau, l'actrice embarquée ne se piquait guère de fidélité; et si elle eût fait armoirier sa voiture, je ne sais en vérité ce qu'on eût pu mettre dans son écusson. Telle était l'*Alceste* que le compositeur allemand avait fait accepter au public, non sans d'amères récla-

mations de la part de mademoiselle Arnoux, qui ne voulait pas accepter les invalides à l'Opéra plus que dans son boudoir, où Lucine lui avait, tout récemment encore, rendu visite.

Pour soutenir *Alceste*, qui, trois fois par semaine, mourait en présence de quarante à cinquante spectateurs, on chercha à corroborer le troisième acte : mademoiselle Levasseur voulait qu'on y introduisît un *Hercule*; le chevalier Gluck lui répondit qu'il connaissait son goût pour ce demi-dieu de la fable, mais qu'il serait déplacé dans l'opéra nouveau.... « Vous avez raison, Monsieur, dit mademoiselle Arnoux, qui se trouvait sur le théâtre au moment où cette question était agitée, il y a bien assez de massues dans la pièce. » Heureusement le ballet de *Médée et Jason*, que l'on reprit alors, ramena la foule à l'Opéra, où Vestris, Gardel, mademoiselle Heinel et mademoiselle Dorival faisaient admirer une panto-

mime tour-à-tour noble, touchante et passionnée.

Le sieur Vestris, qui, depuis long-temps, avait accepté modestement le titre de *dieu de la danse*, se conduisait en véritable olympien dans ses attributions de maître des ballets. Or, il y avait en 1776, à l'Opéra, une danseuse charmante que je viens de nommer, mademoiselle Dorival, et qui n'avait jamais voulu croire à la divinité de Vestris. Un jour, à la répétition d'un ballet, elle prit l'immense liberté d'envoyer le dieu se promener. L'irascible chorégraphe se le tint pour dit; mais il dirigea sa promenade de telle manière qu'il en rapporta une lettre de cachet. Il la montra à mademoiselle Dorival; si elle eût voulu se défier tant soit peu, sans doute sa faute eût été oubliée; mais point du tout, l'indocile danseuse persista dans sa révolte et fut conduite au For-l'Évêque. Le public ne croit aux dieux de théâtre qu'autant qu'ils l'amuse, et Ves-

tris le contrariait fort en le privant d'une danseuse qu'il aimait. Des huées accueillirent le Jupiter dansant, et la tonnante euphonie de la salle demanda mademoiselle Dorival.

Voilà ce qui était arrivé : l'adorable disciple de Terpsichore, décidée à procéder contre le despotisme de Vestris, avait appelé dans sa prison deux jeunes jurisconsultes qui se chargeaient de traduire le dieu de la danse devant dame Thémis, la moins dansante des divinités, et l'on préludait à la procédure par une abondante effusion de champagne, sous les verroux complaisants du For-l'Évêque.... Tout-à-coup un régisseur, député par le conseil des dix, apparaît dans la prison de mademoiselle Dorival, à table avec trois consolateurs et deux consolatrices, devant les débris d'un splendide festin. A cet aspect, l'agent théâtral s'arrête stupéfié, comme on vit plus tard l'armée française s'arrêter devant les ruines de Palmyre : l'honnête employé n'avait pas cru que la

captivité pût comporter autant de magnificence.

— Esclave des tyrans, dit la danseuse d'un accent quelque peu enviné, que me veux-tu?...

— Mademoiselle, répondit le gagiste, le public vous demande à grands cris.

— Va dire au public que je plaide.... Et tendant son verre à l'un des avocats, la nymphe ajouta : Verse, mon petit d'Aguesseau.

— Mademoiselle, reprit le régisseur, M. le directeur plaide aussi, mais contre cinq cents adversaires : la partie n'est pas égale.... il n'y a que vous qui puissiez lui faire gagner son procès.

— Bois cette rasade d'Aï, répliqua mademoiselle Dorival, en inondant la nappe de la mousse débordant du verre qu'elle avait empli, et va dire à ceux qui t'envoient que je ne danse pas ce soir.... j'ai les pieds enflés.... Tiens, vois, poursuivit la char-

mante bayadère en croisant sa jambe-modèle sur le genou d'un de ses commensaux, ce qui donna à toute l'assistance l'occasion d'admirer un pied long comme le doigt.—Et puis, je connais la jurisprudence, vois-tu : si je faisais une démarche la première, je gâterais ma cause.... Demande plutôt à ces Messieurs.... Que Vestris vienne, et j'aviserai.... On a vu des dieux plus grands que lui à genoux devant des mortelles.... Je sais Ovide par cœur.... c'est mon livre de prières.... j'ai dit.

Le pauvre envoyé se retira confus ; et lorsqu'il reparut à l'Opéra , Vestris-Jason , sifflé, hué, conspué, avait été contraint d'abandonner la scène. Pour la première fois assurément, les ignobles projectiles du théâtre Nicolet allaient pleuvoir à l'Académie royale de Musique : précisément les pommes cuites étaient pour rien cette année-là.

Le dieu de la danse, selon mademoiselle Arnoux , n'avait de la divinité que jusqu'au

genou ; et quand le gouvernement multiple, que j'ai nommé le conseil des dix, ordonnait, il fallait que l'illustre danseur obéît. Dans l'état d'inflagation incessante où se trouvait le parterre, et le régisseur ayant été entendu sur l'échec de sa mission , il fut décidé que Jason jeterait immédiatement un manteau sur son costume d'Argonaute, et se rendrait au For-Lévêque, afin de conquérir.... je ne pourrais dire une autre Toison-d'or , que par une figure harsardée ; laquelle toison (si l'on accepte le trope) n'était gardée que par des avocats, qui ne sont de redoutables dragons qu'au palais.

Vestris se sentait pourpre de honte , en voyant descendre sa divinité jusqu'à une sorte d'amende honorable vis-à-vis d'une subordonnée ; mais le conseil des dix ordonnait, et s'il n'avait ni pont des Soupairs, ni plombs de Venise, il pouvait, d'un mot, mettre le dieu de la danse sur le pavé, ce qui eût été une condition infiniment pire

que celle d'Apollon gardant les moutons d'Admète. Vestris prit donc le seul parti qu'il y eût à prendre, et s'étant jeté dans le premier fiacre venu, il se rendit à la prison de mademoiselle Dorival. Le visage d'un gascon pur sang peut se comparer à ces jours d'été auxquels un ouragan imprime une teinte sombre, et prête un aspect terrible : au déchirement de la tempête, à la course rapide des nuages, au bruit des arbres qui éclatent, on dirait que la nature va se déchirer; les vents ont-ils cessé, le soleil reparaît-il, la campagne reprend soudain son sourire, les oiseaux chantent sur la branche larmoyante; il ne reste plus rien du désordre qui tout-à-l'heure causait tant d'effroi; seulement l'égline du buisson est plus épanouie. Ainsi se recompose la physionomie d'un enfant de la Garonne : lorsque Vestris parut devant la danseuse captive, sa figure était rayonnante d'aménité.

— *Corpo di Bacco*, s'écria le danseur, en prenant place tout d'abord à la table, jé crois qué j'arrive à temps; bous en êtes au café, et jé n'en ai pas pris cé soir.

— Enchantée de vous l'offrir, répondit mademoiselle Dorival en poussant une tasse au maître de ballet; mais je croyais que le parterre vous l'avait servi ce soir, le café.

— Oui, oui per Diou; mais jé né l'ai pas accepté. Jé l'ai troubé trop fort; jé beux y mêler un peu dé crème, et jé biens chercher la crème des danseuses.

— Bravo! crièrent les avocats, tandis que mademoiselle Dorival souriait à cette fleurette parfumée de louange, mise sous le nez de sa vanité.

— Jupiter reconnaît donc le tort qu'il s'est donné envers une simple nymphe de son empire, dit la danseuse en tendant la main à Vestris.

— Sandis, s'il lé reconnaît son tort, Jupi-

ter.... débénez Io ou Lédà, et bous berrez cé qu'est débénue sa colère.

— Il n'est pas nécessaire que l'olympien de la danse se commette jusque-là, répliqua la nymphe, en jetant à travers sa phrase un éclat de rire enviné.... Au fait, tu veux, Vestris, que je danse dans le ballet de Jason, pour apaiser la bourrasque qui mugit là-bas.

— Oui, ma chère Hortense, dit le chorégraphie; et nous n'abons pas un instant à perdre si nous boulons qué les biolons et les vasses dé l'orchestre restent des instruments, et né debiennent pas des projectiles pleuvant sur les acteurs.

— Avant de décider si je danserai, voyons d'abord si ce scélérat exquis de champagne m'a laissé la faculté de marcher, dit mademoiselle Dorival, qui s'était levée, et se prit à décrire dans la chambre une ligne oblique peu confirmative de l'expérience. — Encore s'il s'agissait d'un pas de Bacchante, ajouta la danseuse ave son sourire d'Érigone ivre.

— Jé bous en supplie, Hortense, par-tous ; lé grand air bous rémettra....

— J'en doute un peu.... Tiens, mon cher patron, je vois la table, les verres et les fla-cons qui dansent.... Preuve que je ne peux pas danser, moi.

— Au contraire, sandis.... La berve est excitée à merbeille.

— Je ne conteste pas la verve ; mais....

Et Vestris continuait d'entraîner la jolie prisonnière ; ils se jetèrent dans le fiacre, dont l'attelage étique, sollicité par le fouet du cocher, qui l'était lui-même par la promesse d'un bon pour-boire, prit un trot phénoménal. On arriva ; l'orage, qui s'était un peu ralenti sur la promesse du retour de mademoiselle Dorival, recommençait à gronder. La danseuse se costuma sans trop savoir ce qu'elle faisait.... elle allait paraître sans maillot, quand son habilleuse, qui avait des principes, la prévint de cet oubli capital.... Enfin, elle fit son entrée en disant à

Vestris, qui se trouvait sur son passage :

— Je vais tomber, c'est sûr.

— Né craignez rien, Hortense, répondit le maître de ballet, on est indulgent pour les chutes des dames.

Mademoiselle Dorival ne tomba point : le dieu des ivrognes la soutint. La sur-excitation qui l'agitait, portée à une sorte de délire par les lumières, par la chaleur, par l'ivresse des applaudissements, qui vint se joindre à l'autre ; tout contribua à la rendre charmante, et jamais peut-être elle n'avait mieux dansé, parce que jamais elle n'avait hasardé autant. Elle sortit au bruit d'un tonnerre d'acclamations, de trépignements ; et dès qu'elle fut rentrée dans sa loge, elle tomba évanouie sur le monceau de bouquets qu'un garçon de théâtre venait de ramasser sur la scène. Il fallut emporter la triomphatrice chez elle : la pauvre enfant était complètement grise.

Dans le temps que cette aventure occupa

la ville et la cour pendant quarante-huit heures, l'Opéra préparait plusieurs éléments de succès : l'administration engageait le fameux chorégraphe Noverre, arrivant de Naples; on attendait un opéra *del signor Sacchini*, intitulé l'*Olympiade*; et l'on menaçait toujours Gluck de la prochaine arrivée de *Piccini*; ce qui n'empêchait pas que le célèbre Houdon n'exécutât, sur la commande des acteurs lyriques, le buste en marbre du compositeur allemand. Noverre avait amené avec lui d'Italie le danseur Pic; il débuta dans un pas d'*Alceste*, et dans l'*Union de l'amour et des arts*. Ce danseur fut vivement applaudi. Son genre était la danse noble et terre-à-terre; mais pour la danse haute ou *saltation*, Pic n'égalait pas à beaucoup près Vestris, Gardel et Dauberval. Aussi le premier, après avoir étudié attentivement les pas de ce nouveau venu, s'était-il écrié : « Jé né nie pas la grâce; mais il faut trop dé planches à cé monsu.... Jé

les dédaigne, moi. Sandis, laissez bénir le jarret dé mon fils, il né lui en faudra pas du tout dé planches; et s'il rétombe, cé sera pour né pas humilier ses camarades. » Malgré cette critique gasconne, la reine ayant trouvé le talent de Pic à son gré, on songeait à l'engager; mais il gagnait trente mille livres à Naples; le conseil des dix recula devant de tels appointements. Il fallait, convenez-en, que l'Opéra fût bien pauvre pour ne pas donner trente misérables mille livres à un danseur.

Mais si l'on se montrait parcimonieux à l'Opéra pour payer même les virtuoses, plusieurs nouveautés parurent coup sur coup à ce théâtre vers la fin de 1776. On donna successivement *Apelles et Campaspe*, ballet de Noverre; *Euthyme et Lyris*, ballet de Boutillier et Desormeri; *Enée et Didon*, ballet de Gardel; enfin, les *Caprices de Galathée*, ballet de Noverre : le tout en attendant la manne céleste que devaient faire tom-

ber sur l'Académie royale de Musique les opéras depuis long-temps attendus de *Sacchini* et de *Piccini*. Les manières capricieuses de mesdemoiselles Guimard, Allard et Pés-lin, dont la désinvolture plaisait beaucoup au public peu chaste du temps, soutinrent les débuts chorégraphiques de Noverre, qui, sans la pantomime de ces dames, eussent paru un peu froids. On courait donc voir les ballets nouveaux, particulièrement pour ces trois séduisantes danseuses, lorsque Gardel lança en tapinois sur la scène mademoiselle Gondolié, qui, du premier bond, se plaça au niveau des virtuoses dansantes de l'Opéra, et mit en émoi tous les galants de la cour. Elle avait débuté vers la fin de décembre, et le jour de l'an elle fit ses visites dans une voiture attelée de quatre chevaux Isabelle, valant vingt mille livres. Tous les aspirants ouvertement déclarés aux bonnes grâces de mademoiselle Gondolié, s'étaient effacés devant un de ces rivaux auxquels personne

ne dispute le pas : le soupirant officiel était M. le comte d'Artois. Mais il y avait un escalier dérobé et une porte secrète à l'appartement de la jolie danseuse : si elle ouvrait à deux battants son boudoir pour donner entrée à la galanterie sérénissime, le plaisir entrebaillait clandestinement la porte secrète. La jeune débutante procédait donc à la manière accoutumée ; l'étude des traditions galantes entraînait nécessairement alors... (notez que je dis alors), dans l'instruction des demoiselles se destinant à l'Opéra.

Mais si mademoiselle Gondolié se conformait aux us et coutumes *du Magasin*, voici venir une anecdote qui prouve qu'il y avait à cela des exceptions. Mademoiselle Beaumesnil, célébrité du chant, était entretenue par un M. de la Belinaye, lequel, par malheur pour ses amours, avait un neveu. Or, les neveux respectent rarement les finances et les maîtresses de leurs oncles : on dirait que les unes et les autres sont des terres où ces

jeunes audacieux ont le droit de chasser à loisir , et qu'ils peuvent saccager impunément. Le neveu de M. de la Belinaye avait vingt-deux ans ; il était officier aux gardes : une seule de ces qualités eût suffi pour transférer le cœur de mademoiselle Beaumesnil de l'oncle au neveu ; comment voulez-vous qu'elle se fût défendue contre les deux qualités réunies ? Elle aima donc l'officier au très grand préjudice du vieux soupirant ; jusque-là tout était dans l'ordre. Mais ne voilà-t-il pas qu'un beau jour le jeune de la Belinaye se prend à vouloir épouser la femme qu'il adorait en commun avec son oncle. Mademoiselle de Beaumesnil , qui avait lu *les Contes Moraux* de M. Marmontel , repoussa cette proposition avec magnanimité.

— Y pensez-vous, mon ami, dit-elle à cet époux insensé ; ne voyez-vous pas l'éclat scandaleux qu'un tel hymen produirait dans le monde ; la porte d'une carrière glorieuse

qui vous est ouverte , votre avenir sacrifié ?

— La gloire est une chimère , répondit le jeune homme , et le bonheur une réalité.

— Mais quel bonheur que je ne vous aie pas donné pouvez-vous espérer , reprit la cantatrice , en baissant les yeux , comme toute femme honnête doit faire , lorsqu'elle avoue sa faiblesse.

— Le bonheur auquel j'aspire , répliqua vivement le jeune homme , est un bonheur qui suit un bien exclusif , et celui que je tiens de votre amour ne l'est pas.

Je ne sais pas quelle fût en ce moment la pensée de mademoiselle Beaumesnil ; mais sa physionomie fut interprétée par l'officier aux gardes de telle manière qu'il crût pouvoir lui répondre :

— Je sais que la fidélité conjugale a beaucoup de peine à sortir du domaine de la fable ; mais enfin l'hymen prête au moins un voile pudique aux égarements de l'amour...

— M. de la Belinaye, interrompit sèche-

ment l'actrice, si j'avais pu hésiter un instant à refuser votre main, ce que vous venez de me dire me fixerait irrévocablement dans cette résolution. Apprenez que si j'ai pu vendre ma tendresse et n'être pas fidèle au marché, c'est que mon cœur ne s'en était pas rendu garant. Je vous le dis sans détour, je spéculais, parce que je n'aimais pas; mais je ne spéculerai jamais avec ceux que j'aimerai, car je ne crois pas qu'on puisse rien retrancher d'un bien que l'on donne.

— Cependant, Madame, vous m'aimez, et mon oncle obtenait....

— Je ne vous ai pas donné mon cœur, Monsieur, vous me l'avez pris.... Un vol ne peut pas annuler un traité, et ma conscience était engagée envers votre oncle. Si je vous épousais, elle le serait d'une manière plus solennelle envers vous, et je vois que je n'échapperais pas à vos soupçons; je ne serai point votre femme.

— Mais vous me réduirez au désespoir.

— Il faudrait pour cela que vous eussiez encore quelque chose à espérer, et à votre âge on ne désire pas avec tant d'ardeur ce que l'on possède déjà.

— Mais, femme cruelle, c'est parce que je le possède que je suis jaloux de le conserver....

— Jaloux ! oh ! le gros mot que vous avez dit là, chevalier.... ceci me décide irrévocablement.

— Enfin !

— Je ne vous épouserai jamais.

Le bouillant officier quitta sa maîtresse désespéré, et courut s'enfermer à la Trappe. L'aventure fut le sujet des conversations du jour : on la raconta à l'oncle, comme si elle n'eut dû l'intéresser qu'à titre de nouvelle curieuse ; mais précisément parce qu'on savait qu'elle l'intéressait sous un rapport beaucoup plus direct. Ce charmant petit flatteur que nous portons tous dans notre sein, enveloppé du plus fin coton, l'amour-

propre, suggéra au galant deux fois majeur une interprétation enchanteresse. « Cette femme-là m'aime prodigieusement, se dit-il : refuser la main d'un jeune et bel officier pour me conserver sa foi.... Si je l'épousais moi-même.... vraiment, ce serait justice.... Tant de fidélité mérite une telle récompense, et M. mon neveu, pour avoir voulu me ravir ma maîtresse, mérite bien que je lui donne de gentils petits cousins, qui lui enlèveront ma succession.... Allons, c'est un parti pris, j'épouse mademoiselle Beaumesnil ; je la retire du théâtre, et je l'emmène dans ma terre de Normandie, où nous vivons noblement. Tout enflammé de son projet matrimonial, La Belinaye courut chez l'actrice....

— Je sais tout, chère belle, lui dit-il en se précipitant à ses pieds : démonstration de premier chapitre amoureux qui dut paraître à la dame une sigulière reproduction. Vous me voyez touché jusqu'aux larmes de votre

adorable fidélité, et mon traître de neveu a bien fait de se faire trappiste, car je le déshérite.... Ma toute adorable, je viens réclamer votre main avec le cœur que vous m'avez conservé.

Mademoiselle Beaumesnil ne crut pas devoir, pour le moment, rectifier les idées de son vieux amant sur la prétendue intégrité de ce qu'elle lui avait conservé; mais à cette réserve près, elle se montra d'une grande franchise envers lui.

— Je ne serai pas plus votre femme que celle de votre neveu, lui répondit-elle sans la moindre hésitation....

— Qu'entends-je ! s'écria La Belinaye avec surprise.

— L'énoncé d'une détermination que je vais appuyer d'un motif péremptoire, et dont vous reconnaîtrez, j'en répondrais, toute la sagesse.

— Voyons, chère belle, je vous écoute; mais n'espérez pas me convaincre.

Je vous tiens déjà pour convaincu.

— Eh bien ! ce motif si sage....

— Le voici : je refuse d'épouser votre neveu, parce que je lui serais fidèle et qu'il ne l'en croirait pas, et je repousse votre main, parce que vous compteriez sur ma fidélité, qui pourrait bien se démentir.... Parions que la conviction est venue.

— Vous m'en direz tant....

— Ne déshéritez donc pas ce pauvre garçon qui, avant trois semaines, trouvera la bure des trappistes d'une pesanteur accablante.... Je connais la marche de ces réclusions à la Comminge : l'amour pousse les jeunes gens dans le cloître par la porte du désespoir et les en fait sortir aussitôt par la porte du désir.

La cantatrice avait été prophète : le trappeste redevint officier aux gardes après quinze jours de retraite, et reprit le cours de ses trahisons envers son oncle. Celui-ci continua de payer à mademoiselle Beau-

mesnil un sentiment dont il n'eut que... j'allais dire que l'ombre : c'eût été mal m'exprimer, et ce qu'il obtint sera ce que vous voudrez.

Piccini arriva à Paris le 1.^{er} janvier 1777 : je n'essaierai pas de vous persuader que ce furent des étrennes flatteuses pour le chevalier Gluck. « Je parie, dit à cette occasion mademoiselle Arnoux, que le buste de marbre du compositeur allemand a pâli à cette nouvelle, sous le ciseau du statuaire Houdon. » Piccini était alors un homme de cinquante-cinq ans, petit, maigre, pâle, ayant encore du feu dans le regard, quoiqu'il en eût jeté, disait-on, beaucoup dans cent vingt opéras, bouffons ou sérieux, qu'il avait composés en Italie. Le *maestro*, à son arrivée à Paris, ne savait pas un mot de français ; mais Grétry, son fervent admirateur et son élève, chez lequel il était descendu, lui servait d'interprète. On répandait le bruit que la reine se montrait peu satisfaite de l'acquisition faite

par l'Opéra d'un compositeur italien ; mais Sa Majesté ne s'étant pas engagée à combler le déficit que laissait dans la caisse le régime exclusif de la musique allemande, et le conseil des dix déclara décidément à Piccini que les portes de l'Académie royale de Musique lui étaient ouvertes. Sur ce, deux camps se formèrent dans le monde musical ; le chevalier Gluck fut dès-lors menacé d'avoir affaire à forte partie, attendu que les partisans de la musique française, qui n'avaient pas encore cessé de lui être hostiles, annoncèrent que, s'il le fallait, ils passeraient sous la bannière de Piccini, plutôt que d'accepter la musique tudesque de l'auteur d'*Alceste*. Ce fut bien pis, ma foi, quand, au commencement de l'année 1777, les vieux Lullistes apprirent que Gluck refaisait la musique d'*Armide* : ils crièrent au scandale, au sacrilège et coururent aux armes, c'est-à-dire, aux plumes enfielées de l'épigramme.

Tandis que ces guerriers escarmouchaient déjà dans le *Mercure* ou dans le *Journal de Paris*, qui commençait à paraître, le sieur Noverre faisait jouer à l'Opéra le ballet des *Horaces et des Curiaces*. Assurément, il ne vint jamais à la pensée du grand Corneille que l'on dût danser un jour ce sujet-là ; aussi l'œuvre chorégraphique, et surtout son titre, donnèrent-ils lieu à certaine chanson dont je suis forcé de priver mes jeunes lecteurs, par respect pour mes lectrices de tous les âges. Les premiers trouveront ces couplets dans les *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de la République des lettres*, tome X, page 48 ; et je suis bien persuadé que pas une dame ne profitera de ce renseignement.

[illegible]

XIX.

**LES PICCINISTES ET LES GLUCKISTES. —
BAGATELLE.**

Je vous ai dit, ce me semble, que mademoiselle Arnoux ne voulait pas absolument prendre les invalides; elle s'insurgea violemment, au mois de mars 1777, contre le conseil des dix, qui avait donné sa loge à mademoiselle Levasseur. Un soir qu'elle

trouva cette actrice s'habillant dans ladite loge, dont elle prétendait avoir besoin, quoiqu'elle ne jouât par ce soir-là, la cantatrice doyenne s'oublia jusqu'à menacer sa jeune camarade d'un traitement qui l'eût bien humiliée, quoique ses yeux n'en eussent pas été témoins. L'aigre discussion des deux cantatrices ayant attiré M. Hébert, un des administrateurs, il donna tort à la trop irascible réclamatrice, qui s'en plaignit au prince d'Hénin, auquel le comte de Lauragais laissait depuis long-temps déjà la paisible possession de ce qu'il restait de charmes à mademoiselle Arnoux. Celle-ci porta donc plainte à son adorateur sérénissime, lequel, en sa qualité de grand seigneur, se crut obligé de promettre des coups de bâton à M. Hébert. Or, le conseil des dix prétendant que, par cette menace, les dix échettes gouvernementales de l'Opéra se trouvaient insultées, demanda satisfaction à M. le ministre de Paris; ne l'ayant pas obtenue, le

dizain administratif déclara qu'il allait se retirer, et laisser aller la nef lyrique à la dérive. Cependant, on parvint à calmer ces messieurs. Le prince d'Hénin triompha dans son épaisse vanité, et mademoiselle Arnoux dans la jalousie que lui inspirait mademoiselle Levasseur.

A propos de triomphe, mademoiselle Guimard en obtint un, au mois de mai, jusqu'alors sans exemple dans le monde lyrique : elle fut visitée au grand jour par l'empereur Joseph II, frère de la reine, qui voyageait en France sous le nom du comte de Falkenstein. Il est vrai que ce prince était un souverain philosophe : vous savez, un de ces Bias couronnés dont la philosophie admettait la schlague et les coups de plat de sabre, sans que cela tirât le moins du monde à conséquence quant à leur renommée de monarques voués aux progrès humanitaires. Mais on ne pouvait disconvenir au moins que Joseph II ne professât une in-

dulgence vraiment philosophique pour les dames galantes; car avant de se présenter chez mademoiselle de Guimard, sa majesté s'était empressée d'aller rendre ses hommages à madame Du Barry, dans sa délicieuse retraite de Luciennes, ce dont la reine l'avait beaucoup plaisanté. Les sarcasmes joyeux de la jeune souveraine n'empêchèrent pas son frère de déclarer que les deux heures qu'il avait passées avec l'ex-favorite, resteraient dans son souvenir comme un temps fort agréablement employé.

L'empereur ayant honoré les danseuses en particulier de ses visites — car le bruit courait qu'il en avait visité plusieurs, — ne pouvait manquer de paraître à l'Opéra : il devait cela au chevalier Gluck, son fidèle sujet, et à sa sœur Marie-Antoinette, protectrice ardente de ce compositeur. On vit donc l'auguste voyageur s'ennuyer magnifiquement aux représentations d'*Alceste*, de *Céphale et Procris*, que l'on venait de

reprendre, et du fameux *ballet des Horaces*. Sa majesté impériale, fourvoyée au milieu d'une troupe d'honnêtes garçons perruquiers, eût difficilement fait reconnaître sa dignité au dehors de son royal individu : autant la nature avait été prodigue de charmes envers les filles de Marie-Thérèse, autant ses fils étaient dépourvus de perfections physiques. Joseph II offrait, au premier coup-d'œil observateur, une longue queue, des formes grêles, une figure en lame de couteau, une physionomie commune. Il fallait examiner assez attentivement cet ensemble ; il fallait surtout l'écouter pour découvrir le César du XVIII.^e siècle, sous l'espèce de *frater* qu'il présentait d'abord. Alors la lèvre autrichienne que possédait sa majesté, se plissant d'une certaine manière, produisait un sourire affable et même spirituel, qui ne mentait point. Je n'en veux pour preuve que le mot heureux qu'il fit entendre

à l'illustre Buffon (1). Dans un voyage que l'archiduc avait fait précédemment à Paris, notre grand naturaliste, ayant reçu sa visite, s'était empressé de lui offrir ses œuvres richement reliées. « Je vous remercie, répondit niaisement le prince allemand; je ne veux pas vous en priver. » L'empereur s'étant rendu chez le Pline français, lui dit en l'abordant : « Monsieur le comte, je viens réclamer le livre que mon frère a oublié sur votre bureau. » Voici un mot non moins heureux : Madame Du Barry sortant de son délicieux pavillon de Luciennes avec l'empereur, pour lui montrer ses jardins, sa ma-

(1) Les littérateurs de notre époque, en parlant de cet écrivain, ont coutume de le qualifier de *naturaliste en manchettes de dentelle*..... Je ne vois pas trop ce que les manchettes ont de commun avec ses écrits : elles leur sont aussi étrangères que les barbes à la François I.^{er} le sont aux œuvres littéraires du dix-neuvième siècle, et les manchettes étaient au moins du siècle de Buffon.

jesté lui offrit son bras. La comtesse, par modestie, hésitait à s'appuyer sur la manche impériale. « De grâce, madame, dit le souverain en insistant, acceptez; il y a parfaite égalité : la beauté est reine partout. » Le trait, de la part d'un marquis, n'eût été que fade; de la part d'une tête couronnée, il était ingénieux.

Le chevalier Gluck, qui avait parfaitement compris la ligue probable des Lullistes, des Ramistes et des Piccinistes contre lui, se disposa, en septembre 1777, à frapper cette coalition d'un coup aussi hardi qu'imprévu: l'audacieux Allemand avait osé refaire la musique d'*Armide*..... d'Armide, cet astre musical devant lequel étaient prosternés les immuables amateurs de la mélodie française..... Le rideau de l'Opéra se leva pour cette reprise du chef-d'œuvre de Quinault, le 25 septembre; le parterre paraissait être à l'orage; mais la reine était dans sa loge et ses *romains* étaient à leur poste....

Quelques voix s'élevèrent cependant pour demander la musique de Lully. Aux deux représentations suivantes, Sa Majesté ne se trouvant point au spectacle, il y eut grand débat, grand tumulte, et les Gluckistes eurent du dessous. Alors la reine fut suppliée d'assister à la représentation suivante; elle eut la bonté d'y consentir : cette souveraine, érigée en exempt de maréchaussée, maintint le calme dans la salle, et l'*Armide* de Gluck fut écoutée. Depuis lors, les partis cessèrent de s'agiter au parterre; la discussion se réfugia dans les pamphlets, dans les feuilles publiques; elle s'organisa en épigrammes, se chanta en ponts-neufs, et dégénéra jusqu'à la parade. Les saltimbanques des tréteaux parodièrent à leur manière MM. Laharpe et Marmontel, coryphées des Lullistes, sans épargner MM. Arnaud et Suard, champions des Gluckistes, qui bataillaient sous le nom de l'*Anonyme de Vaugirard*. Ces derniers reçurent un matin les vers

suivants, où l'on trouve plus de raison convaincante en dix lignes, que dans les vingt rames de papier noircies pour ou contre la nouvelle partition :

Allemand ou Français, qu'importe qui m'éclaire,
Je suis, en fait de goût, neutre sur le pays ;
Iphigénie, Orphée, Alceste, ont su me plaire,
A *Gluck* effrontément j'ose donner le prix.
Laissez mûrir *Armide* ; *Armide, Armide* même,
Renferme des beautés et d'un ordre suprême.
Pour l'ancien genre enfin bataille qui voudra,
A Jacques, Pierre, ou Paul, que la palme demeure ;
Messieurs de *Vaugirard*, Laharpe, et *cœtera*,
Ou pour ou contre *Armide* écrivez... moi, je pleure.

Ce jugement était équitable : tout engouement de coterie devait se résumer par un argument formulé à peu près ainsi : *Gluck* avait étudié, travaillé, approfondi son art en Allemagne et en Italie, les deux pays les plus heureusement doués pour la musique. Il avait écouté les grands

maîtres, qui venaient de poser d'une main assurée les bornes de l'harmonie et de la composition. A son arrivée en France, muni de ces principes sûrs, il trouva l'art arriéré d'un siècle, à une époque où la pensée prenait un essor hardi. Ce compositeur comprit que le goût français était maintenant assez avancé pour apprécier ses airs pathétiques, ses chœurs pompeux et animés, et la vigueur dramatique de son récitatif. Sans doute il devait s'attendre à trouver sa vaste carrière entravée par la rivalité des petites royautés qu'il devait détrôner, et n'ignorait pas que la routine, le plus français des abus, lui serait long-temps hostile. Gluck prévoyait peut-être qu'il n'assisterait pas à son triomphe ; il ne le vit pas en effet : ce n'est que depuis sa mort qu'on lui a rendu pleine et entière justice. Mais la puissance de ce beau génie est de nos jours un article de foi. « Gluck, comme l'a dit un » écrivain moderne, a fait faire parmi nous

» des progrès rapides, immenses à l'art
» musical, et nous a placés sous ce rapport
» au niveau de nos voisins. Il a porté au
» plus haut période la puissance de l'har-
» monie et la magie des accompagnements;
» on a pu l'imiter, non le surpasser. Analy-
» sez avec soin les effets d'orchestre, les
» traits de caractère, les groupes d'accom-
» pagnements des compositeurs de nos
» jours : il en est peu dont Gluck n'ait
» donné le type, et quelquefois même le
» patron (1). »

Tandis que l'empire de Gluck se consolidaient de manière à n'être pas ébranlé facilement par celui de Piccini, dont on le menaçait depuis plusieurs années, le conseil des dix était renversé; la république lyrique redevenait une monarchie. Au mois de septembre 1777, un arrêt du conseil concédait

(1) *De l'Opéra en France*, par Castil-Blaze, tome I, page 252.

l'entreprise de l'Opéra, pour douze années, au sieur de Vismes, sans que, pendant le cours dudit temps, sa jouissance pût être abrogée ou interrompue sous quelque prétexte et en quelque matière que ce pût être... Cette monarchie, quoique élective, était donc essentiellement despotique. Toutefois, Louis XVI, en vue d'une moralisation du magasin, dont, il faut le dire, les progrès étaient peu rapides, se réservait de faire, pour la police et discipline de ce théâtre, tels règlements qui seraient jugés convenables.

Ce fut le 14 décembre 1777, qu'une nouvelle illustration dansante, qui devait longtemps briller sur la scène de l'Opéra, le sieur Nivelon, élève de Gardel, débuta dans un pas dessiné pour lui par son maître : le succès du débutant fut complet.

Le sieur de Vismes, nouvel autocrate de l'Opéra, ne tranchait pas seulement du despote absolu, c'était encore un potentat quelque peu insolent. Marmontel s'était

chargé, contre le gré du nouveau directeur, de réduire en trois actes l'opéra de *Roland*, que Piccini avait adopté pour sa partition de début : c'était une mutilation sacrilège d'un chef-d'œuvre de Quinault, il faut en convenir ; mais M. de Vismes excéda les bornes d'un mécontentement juste peut-être, en traitant l'arrangeur de *savetier de Quinault*. Marmontel ferma l'oreille à ce propos, qui de nos jours ferait couper les deux oreilles à son auteur. Les attributs des poètes d'alors consistaient en deux plumes d'oie croisées et réunies par un nœud de ruban ; aujourd'hui, cet insigne caractéristique se compose d'une plume de fer, d'une épée et d'un cigare. Le poète insulté se bat ; le poète trahi par sa maîtresse ou par la fortune, fume : double raison pour qu'il se consomme beaucoup de tabac dans la république des lettres.

Le fameux opéra de *Roland*, diminué de longueur, mais plus essentiellement amoin-

dri de charme et de poésie, parut avec la musique de Piccini, le 23 janvier 1778. Les amateurs impartiaux ne s'étaient point mépris sur le genre de mérite et sur les défauts qu'offrait la nouvelle partition : elle renfermait toute la grâce, toute la suavité, toute l'élégance de modulations qui distinguent la musique italienne ; mais aussi l'expression des grandes passions n'y atteignait point le degré d'énergie convenable à un tel sujet : la fureur de Roland parut molle et flasque. En résumé, à une époque où son rival bouleversait l'ame par la puissance de son harmonie, il demeura évident que Piccini avait précisément choisi son poème dans un ordre de composition qui eut inspiré la verve bouillante de Gluck, plutôt que la muse gracieuse mais tiède de Piccini ; cette représentation fut un coup de quinte et quatorze pour les Glukistes. Il faut convenir aussi que les acteurs restèrent au-dessous de leurs rôles : mademoiselle Le Vasseur joua

celui d'Angélique à la plus grande gloire de mademoiselle Arnoux, et les mauvais plaisants prétendirent que l'on ne serait satisfait du rôle de Roland, que *si Larrivée était chassé*... Du reste, les calembourgs, à propos de cet opéra, pullulèrent dans la critique des Glukistes : ils prétendirent que l'arrangeur du poème logeait *rue des Mauvaises-Paroles*, et l'auteur de la musique, *rue des Petits-Champs* (chants); ce à quoi les Piccinistes répliquèrent que l'auteur d'*Amide* était logé *rue du Grand-Hurleur*.

Tandis que cette mousqueterie de lazzi, soutenue de part et d'autre par la mitraille des pamphlets, des chansons, des épigrammes et la grosse artillerie des journaux savants, attaquait ou défendait Piccini, une guerre moins sérieuse ; conséquemment plus amusante, régnait dans les coulisses de l'Opéra. On voyait depuis quelque temps sur ce théâtre une demoiselle Cécile, danseuse brillante, qui, au talent

le plus agréable, joignait une taille divine, des grâces, de la beauté, de la jeunesse, et une fraîcheur qui prouvait que cette nymphe charmante n'avait pas encore abusé de tout cela. Ce n'était pas faute d'en avoir trouvé l'occasion : vingt jeunes seigneurs mettaient à ses pieds leurs hommages et leur fortune ; mademoiselle Cécile était pour la petite poste une providence de recette ; et chaque matin, sa femme de chambre chauffait son boudoir avec des billets doux livrés aux flammes. Cela doit peu vous surprendre, ô vous lectrice sensible, qui tenez ce volume : il arrive, surtout au théâtre, que l'on vend les prémices de la beauté ; mais lorsqu'elle agit de son propre mouvement, elle les donne. Or, qui voudra le croire, six mois après son entrée à l'Opéra, Cécile en était encore à offrir son cœur. Le jeune Nivelon, danseur dont j'ai enregistré le début, avait touché ce cœur candide, ce trésor qui, par une exception

phénoménale, était resté pur pendant une demi-année à l'Académie royale de Musique. Et voyez quelle bizarrerie préside quelquefois aux destinées humaines, Nivelon, que sa jolie camarade conviait de toute la puissance de ses regards enivrants au banquet des amours, dédaignait de souffler sur cette fleur de chasteté pour l'épanouir. L'insensé, lorsque toutes les séductions du printemps s'offraient à lui, cultivait un parterre déjà flétri par les feux de l'été. Il soupirait aux pieds d'une demoiselle Michelot, figurante sans talents, et dont les charmes vingt fois achetés, s'étaient appauvris de tout ce qu'il avait fallu accorder pour la consciencieuse exécution de chaque marché? Voulez-vous savoir maintenant ce qui séduisait Nivelon dans mademoiselle Michelot, c'est que M. le comte d'Artois, ce papillon royal vers lequel se penchaient tant de fleurs, avait butiné un instant au sein de cette rose extrêmement

épanouie..... Il paraissait glorieux au jeune danseur de succéder au prince du sang, et de refléter l'éclat des beaux diamants dont son altesse avait couvert la bayadère subalterne... De la vanité dans le vice...! où diable va-t-elle se nicher?

L'amour heureux a toute la douceur de l'agneau; mais l'amour qu'on outrage ou qu'on méprise se fait lion. Un soir, dans le corridor étroit sur lequel ouvraient les loges des danseuses, Cécile rencontra sa rivale, qui osa la regarder par-dessus l'épaule,

Et disputer du pas le frivole avantage

à cette reine du ballet, elle qui n'en était qu'un vulgaire élément. Il n'en fallait pas autant pour que la douce brebis devînt lionne : un soufflet vigoureusement appliqué tomba, retentissant et sonore, sur la joue droite de la figurante. Selon les règles du combat féminin, mademoiselle Miche-

lot dirige ses ongles vers le visage de la belle Cécile; mais celle-ci arrive à la parade avec prestesse, et se cramponnant d'une main à la partie supérieure du corset de son ennemie, de l'autre, elle applique sur sa joue gauche le pair du soufflet que la droite à reçu..... Sans doute le combat va s'engager et le costume de nymphe que porte chacune des championnes va certainement offrir de bien indiscrètes solutions de continuité, lorsque soudain le lacet rompu de mademoiselle Michelot permet un tel écartement à son corset, qu'il s'opère, du haut en bas, le déplacement le plus honteux des charmes de cette beauté. Vaincue par cet incident, la figurante s'enfuit en croisant ses bras sur sa poitrine, et se précipite dans la première loge qui se rencontre, comme un vaisseau désarmé se jette à la côte pour réparer ses avaries. Malheureusement ce mouvement de retraite ne put être assez prompt, pour que l'humili-

liante mutation n'eût pas été aperçue par deux ou trois danseuses accourues au bruit, et qui ne manquèrent pas de révéler au foyer la topographie menteuse des appas de leur camarade.

A l'humiliation de mademoiselle Michélot, succéda le plus impérieux besoin de vengeance. Mademoiselle Cécile était trop considérée du directeur pour qu'on pût obtenir de lui le moindre appui contre un sujet aussi distingué; ce fut à M. le comte d'Artois lui-même que notre figurante demanda appui et protection. En ce moment, son altesse était encore vivement éprise de son pavillon de *Bagatelle*, construit, dans le bois de Boulogne, sur l'emplacement où mademoiselle de Charolais avait eu précédemment une petite maison, dont le jeune frère du roi n'avait pas changé la destination en la rebâtissant. Mademoiselle Michélot se rendit donc à ce petit séjour le lendemain de sa déplorable aventure, espérant y

trouver le prince; il venait en effet d'y arriver. Elle entra dans le joli vide-bouteille, sans même s'être donné le temps de laisser naître sa curiosité par ces trois mots : *Parva sed apta*, écrits au-dessus de la première porte. Une autre femme, une grande dame, ma foi, demanda un jour au prince l'explication de cette légende; à quoi bon, lui répondit l'altesse en riant? cela n'a rien de commun avec vous, madame.—Mais encore, je veux savoir. Le prince traduisit l'inscription; et tout aussitôt la grande dame s'écria, en lui lançant un regard courroucé.
— Monseigneur, vous êtes un insolent.

Mademoiselle Michelot, qui n'avait pas eu le temps d'être curieuse à l'entrée de Bagatelle, traversa d'un pied léger les tout petits appartements qui justifiaient bien l'inscription de la porte; pas un valet ne se trouva sur son passage pour lui demander où elle allait. Or, presque toujours M. le comte d'Artois venait à Bagatelle dans un

wiski, mené par un seul jokei, qu'il envoyait promener dans le bois en arrivant, après lui avoir recommandé de fermer les portes; et dans ces circonstances, quelqu'un avait précédé son altesse au pavillon. Voilà précisément ce qui s'était passé ce jour-là. La danseuse, qui connaissait les êtres, ouvre vivement la seule porte qu'elle eut trouvée fermée; mais soudain, elle pâlit, elle devient tremblante; elle tombe aux pieds des deux personnages qui s'offrent à ses yeux... Puis au regard terrible qu'un de ces personnages attache sur la pauvre figurante, elle se retire en répétant... « Je sors... je m'en vais... je jure.... » Sa tête était perdue...

Le soir, mademoiselle Michelot, assez expérimentée pour avoir compris combien sa situation était périlleuse, faisait des préparatifs de départ; elle avait, dans la journée, contracté un engagement avec le directeur de Bordeaux, sous un nom supposé, et deux commissionnaires chargeaient sur leurs cro-

chets deux grosses malles qu'ils allaient porter aux *Turgotines*. Soudain, et au moment où la danseuse mettait le pied sur l'escalier, un exempt se présenta devant elle, et lui dit :

— Au nom du roi, mademoiselle, je vous prie de me suivre.

— Au nom du roi, c'est une mauvaise plaisanterie.

— Je ne crois pas cependant que le style de cet écrit soit plaisant.

Et l'officier montra à mademoiselle Michelot une lettre de cachet en bonne forme.

— Ah ! je sais bien , Monsieur, que rien n'est moins jovial que vos missions. Et puis-je savoir où l'on me conduit ?

— Dans une chaise de poste qui vous attend en bas.

— Ensuite, Monsieur ?

— Je ne puis vous en dire davantage.

— Sans doute dans une prison d'état.

— Je dois vous affirmer le contraire.....

Permettez que je vous offre la main..... l'escalier est difficile...

— Pas pour une danseuse qui a le pied leste, répliqua la nymphe d'opéra avec un sourire un peu forcé...

— Avoir le pied leste est quelquefois dangereux, reprit l'homme de la police ; je vous conseille , mademoiselle , de mesurer vos pas , dont je serais désespéré de tempérer la trop vive allure ; et cela fut dit par l'officier en touchant la crosse d'un pistolet qu'il découvrit en écartant un peu sa redingote de voyage.

— Jésus Dieu ! il paraît que , sans m'en douter , je suis devenue une grande conspiratrice.

— Je l'ignore, mademoiselle ; mais ce que je sais , c'est que je réponds de vous sur ma tête.

— Je ne me croyais pas digne d'engager une aussi grave responsabilité.

L'exempt avait dit vrai : une chaise de

poste, hermétiquement fermée, attendait à la porte; elle était attelée de quatre chevaux...

— En vérité, reprit la danseuse en s'élançant sur le marche-pied, sa majesté est d'une courtoisie charmante : je mourais d'envie de me promener traînée par un quadrigé ; seulement j'aurais voulu choisir ma direction.

Dès ce moment le compagnon de voyage devint taciturne comme Harpocrate lui-même; il avait fermé la portière à clef; il appuya sa tête contre l'oreillette de la voiture, et si ses instructions lui prescrivaient de dormir, afin d'éviter toute conversation avec sa prisonnière, il s'acquitta de ce devoir avec une conscience scrupuleuse. On roula toute la nuit, sans autres interruptions que celles nécessaires pour relayer. Le matin, l'exempt retrouva la parole pour demander à la danseuse si elle désirait déjeuner; sur sa réponse affirmative, on descendit dans une jolie petite auberge, où

l'officier déjeûna tout aussi consciencieusement qu'il avait dormi sept à huit heures durant. M. le lieutenant-général de police avait là un agent d'une grande ponctualité. Il y eut encore une halte restaurante dans la journée; le gardien de notre voyageuse n'y déploya pas moins d'activité. Enfin, le soir, avant le coucher du soleil, la chaise de poste s'arrêta près d'une petite ville; mademoiselle Michelot, à sa grande surprise, aperçut alors la mer. L'exempt, dont elle avait pu compter les paroles depuis Paris, lui apprit qu'ils étaient à Saint-Valéry, la pria très poliment de descendre; puis, après avoir engagé son bras sous le sien, dont il resserra tendrement l'anneau, il lui annonça qu'ils s'acheminaient vers un joli navire à trois mâts qu'on apercevait à trente ou quarante toises en mer.

— Va-t-on donc m'embarquer ? s'écria la pauvre fille dont la résignation commençait à se démentir.

— Pour Saint-Domingue , Mademoiselle : il m'est permis de vous le dire ici , et d'ajouter même que vous êtes engagée comme première danseuse au théâtre du Port-au-Prince. Ce portefeuille , poursuivit l'officier qui en remit un à la danseuse , renferme votre engagement et une somme de dix mille livres , qu'on vous prie d'accepter.

Avant que l'exilée eut eu le temps de répondre , le patron d'un canot qui l'attendait lui tendit sa main calleuse ; elle sauta lestement , quoique peu volontiers , dans l'embarcation ; et lorsqu'elle se retourna pour prendre congé de son conducteur , il avait disparu. Trois minutes après , mademoiselle Michelot se trouvait installée dans une jolie petite chambre , qui lui eut fait honneur à Paris en qualité de boudoir. Elle s'empressa d'ouvrir le portefeuille ; l'engagement et les dix mille livres y étaient bien ; de plus , elle découvrit , dans un des compartiments , certain billet d'une écriture inconnue , et qui

contenait ce peu de mots : « Dans dix ans ,
» si mademoiselle Michelot a su réfléchir et
» se taire, elle sera rappelée en Europe, et
» la fortune l'attendra. Mais d'ici là, toutes
» ses paroles seront entendues, toutes ses
» lettres lues, toutes ses démarches surveil-
» lées : autour d'elle les murs auront des
» yeux et des oreilles. Qu'elle sache donc
» oublier durant un exil temporaire, ou
» qu'elle craigne l'exil où tout s'oublie. »

— Voilà qui est clair, se dit l'ex-maîtresse
du comte d'Artois : le silence ou la mort....
Ah ! continua-t-elle en froissant le billet
d'une main crispée, si je savais nager, je me
jetterais à la mer ; oui, je m'y jetterais pour
regagner cette France d'où l'on m'exile avec
un avis si menaçant. Je courrais à Versail-
les ; je parviendrais, quoiqu'on fît, auprès
de Louis XVI ; je lui dirais tout.... ; et j'ajou-
terais : Sire, c'est pour cela qu'on m'expa-
trierait *au nom du roi*. Nous verrions com-
ment Sa Majesté prendrait la chose.

Mais mademoiselle Michelot ne savait pas nager; elle se calma , débarqua à Saint-Domingue après une navigation de six semaines, fut reçue avec distinction par le directeur de spectacle du Port-au-Prince, charmé d'avoir une recrue des étincelantes régions de l'Opéra; et huit jours après son arrivée, un planteur dix fois millionnaire mettait à ses pieds sa personne et ses tonnes d'or. Vous concevez, j'espère, le succès d'une femme qui avait été honorée d'un caprice de M. le comte d'Artois : l'opulent créole, en succédant au frère du roi dans les bontés intimes de la danseuse, crut s'inoculer un peu de grandeur royale.... Pour en finir avec cette anecdote, je vous dirai que notre exilée sut conduire la nef de sa fortune avec tant de bonheur, ou plutôt d'habileté, que son amant l'épousa..... Voulez-vous maintenant savoir quelle prière elle dit tout bas pendant la bénédiction nuptiale? Je vais la transcrire telle que me l'a répétée un vieux réfugié de

Saint-Domîngue, superbe jeune homme en 1778, que la riche créole avait pris pour confident six mois après son mariage: « Mon » Dieu, je vous remercie des deux soufflets » que j'ai reçus de mademoiselle Cécile, et » qui, dans l'élan de ma vengeance, m'ont » rendue témoin de ce que vous savez, ô mon » Dieu, mais que le roi de France ne doit » pas savoir.... » Mademoiselle Michelot, comme vous le voyez, avait beaucoup de dévotion.

XX.

RÉVOLUTION A L'OPÉRA. — INTRIGUES DE BAL MASQUÉ.

L'administration effective du directeur de l'Opéra, M. Devismes, commença le 1.^{er} avril 1777, et s'annonça par divers changements dans la salle, qui furent offerts au public le 23 du même mois, avec un petit opéra nouveau du sieur Alphonse Devismes,

et mis en musique par Grétry. Cet acte, composé d'une sorte de pot-pourri emprunté des œuvres de Lully, de Rameau et de Gluck, était intitulé : *les Trois Ages de la Musique*. Or, comme cette composition ennuya prodigieusement, et marqua d'une manière malheureuse le début de la nouvelle direction, le public se trouva naturellement mal disposé à recevoir les innovations faites dans la salle. Jusqu'alors il y avait eu à la porte de chaque loge une ouverture ronde avec fermeture en bois, qu'on appelait *la lorgnette*, parce que, durant le spectacle, elle devait être tenue ouverte à la réquisition des spectateurs qui, n'ayant pu trouver place, en étaient réduits à ces échappées de vue. Pour la conservation de cette servitude, il demeuraient entendu que les spectateurs des loges étaient passibles des vents coulis et des rhumes qui pouvaient en résulter. M. Devismes accomplit donc une amélioration hygiénique, en faisant substituer un verre

de Bohême à la fermeture de bois ; mais les fâcheux ne voulurent pas convenir du bienfait. Ils prétendirent que les habitants des loges, perpétuellement observés, n'étaient plus les maîtres dans ce chez soi d'une soirée, tandis que les amateurs roulants des corridors seraient privés d'entendre la musique. Par une nouvelle disposition du lustre, le directeur avait en en vue de porter sur le théâtre une plus grande masse de lumière ; mais on lui reprocha amèrement d'avoir plongé dans les ténèbres, au plus grand préjudice de la morale, l'amphithéâtre et le paradis, en privant d'un reflet protecteur les spectatrices des loges de côté, lesquelles, dans une notable proportion, venaient à l'Opéra beaucoup moins pour voir que pour être vues. En un mot, tout fut, ce jour-là, critiqué, blâmé, hué.

Par ce que je viens de dire, il est aisé de reconnaître que le sort des *Trois Âges de la Musique* n'était pas à envier ; cependant le

sieur Piccini, qui prétendait bien avoir ouvert en France un quatrième âge musical, se montra très mécontent d'avoir été oublié dans ce tableau lyrique. La pilule lui parut difficile à digérer, bien que l'auteur du poème l'eût dorée, en disant qu'il admirait le compositeur italien « comme un aimable » génie qui venait de transporter sur notre » théâtre lyrique les grâces de l'Italie. » A cette occasion, Laharpe, pour consoler l'auteur de *Roland*, lui disait un soir dans le foyer de l'Opéra : « Quand je songe aux » huées qui ont accueilli *les Trois Âges*, je » compare l'expression de votre mécontentement à la plainte d'un écolier mécontent de n'avoir pas été fouetté comme ses » camarades. »

Il existe chez nous une habitude, peut-être devrais-je dire une manie, presque aussi vieille que la monarchie si elle n'est pas son aînée : c'est que nous cherchons volontiers la revanche d'un échec des choses

régulières, dans le domaine du ridicule ou de l'absurde. Ainsi M. Devismes, ayant vu échouer ses *Trois Ages de la Musique*, s'avisa de faire chanter les danseuses. La belle Cécile, jugée digne d'une mission masculine, depuis les deux mâles soufflets donnés à mademoiselle Michelot, fut chargée du rôle de Colin dans le *Devin du village*; tandis que sa camarade, mademoiselle Dorival, la jolie plaideuse que vous savez, joua le rôle de Colette. Quoique l'une et l'autre eussent lancé quelques notes douteuses, tout, à cause de la rareté du fait, avait été reçu assez gaîment. Mais lorsque le Colin de contrebande se prit à chanter :

Non, non, Colette n'est point trompeuse,

Elle m'a promis sa foi ;

Pourrait-elle être amoureuse

D'un autre berger que moi ?

la gaîté du public devint sardoniquement

rieuse ; le parterre, qui jugeait en ce moment de la situation essentiellement féminine de Colette, se prit à répondre qu'elle avait été quelque peu amoureuse d'un autre berger que mademoiselle Cécile ; et je ne sais quel clerc de procureur, dans un *solo* impertinent, ajouta qu'il n'y avait d'illusion possible en ceci, que pour mesdemoiselles Raucourt et Arnoux... Toutes deux étaient dans la salle ; mais elles n'étaient pas femmes à s'effrayer de si peu.

Le jour de cette représentation singulière, on vit dans une loge Monvel, acteur de la Comédie Française, et grand amateur, disait-on, du genre de métamorphose auquel il venait assister. Mais, rentré ce jour-là sous les lois de la galanterie normale, il semblait prodiguer des soins empressés à une dame que l'on avait vue, la semaine précédente, débiter au Théâtre Français dans le rôle de *Mérope*. Cette débutante, belle femme, mais qui touchait à l'automne

de l'âge, se nommait *mademoiselle Mars*. Or l'automne, on le sait, est la saison des fruits délicieux. De cette beauté mure naquit, en décembre 1778, la favorite de Thalie qui fut, durant une si longue suite d'années, le diamant de notre scène française.

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur !

Celle qu'on voyait naguère encore plus jeune au théâtre que les plus nouvelles amoureuses ; celle qui, dit-on, sait braver partout l'hiver des ans, aura, vienne le mois de décembre, treize lustres plus deux années ; et je ne serais point surpris qu'elle ne convainquît de vieillesse plus d'un homme de vingt-cinq ans.

En janvier 1778, M. Devismes procéda à d'autres essais : d'abord il introduisit à l'Académie royale de Musique des bouffons italiens, qui devaient jouer alternativement avec l'opéra français. Leur pièce de début

fut *Delle finte Gemelle* (les Jumelles supposées), musique de Piccini, avec un intermède de Noverre, intitulé *les Petits Riens*. Nouvelle tentative malheureuse : le libretto ne put être échauffé par la musique seulement gracieuse du *maestro*. Quant aux *Petits Riens*, l'action se réduisait à montrer une jeune fille qui prenait l'Amour au filet et le mettait en cage. « Belle nouveauté que » vous nous donnez là, Noverre, avait dit » mademoiselle Guimard en parlant à l'au- » teur : c'est ce qu'on voit tous les jours ; et » les riens du monde sont encore plus riens » que les vôtres. »

Les bouffons devaient naturellement reporter l'attention du public sur la musique italienne : *Delle due Comtesse* (les deux Comtesses), de Pasiello, suivirent de près *les Jumelles supposées* ; mais le poème de l'auteur anonyme glaça encore l'harmonie du célèbre compositeur, et *les Comtesses* se noyèrent bientôt dans le fleuve d'oubli

avec *les Jumelles. Il Curioso indiscreto* (le Curieux indiscret), opéra en trois actes d'un signor Anfossi, n'eut pas un meilleur sort. Toutes ces demi-chutes des productions italiennes souriaient fort agréablement à Gluck; mais elles attristaient singulièrement son rival. Les Gluckistes étaient insolents comme des vainqueurs, les Piccinistes découragés comme des vaincus. Dans cette situation critique, Piccini, pour relever l'honneur des phalanges italiennes, s'empressa de faire jouer à l'Académie royale de Musique son opéra de la *Buona Figliola* (la Bonne Fille), qui fut bien accueilli. Informé de ce succès, Gluck, qui se trouve à Vienne, prend soudain la poste, et se hâte de reparaître sur le théâtre de la guerre avec son *Iphigénie en Tauride*, traînant après elle une artillerie du plus gros calibre.

M. Devismes, en recevant cette partition, se prit soudain à rêver un succès compara-

ble à celui de l'autre *Iphigénie*. Il dit adieu aux petits moyens, aux expédients tels que les demoiselles jouant des rôles d'amants, les danseuses chantant, les chanteuses dansant, les innovations dans la salle, les combinaisons nouvelles de lumière : en un mot, tous les artifices employés pour ranimer la curiosité des spectateurs. Il se dit : je tiens un lingot d'or, abandonnons la ressource du clinquant. Mais au moment où la fortune semblait lui faire de brillantes promesses, une révolution éclata. Les chanteurs et danseurs, parodistes des insurgés de l'Amérique, déclarèrent qu'ils étaient las du despotisme qui pesait sur eux, et pour la seconde fois, ils prétendirent ériger la monarchie lyrique en état républicain. Le Gros et Larrivée, promoteurs de l'insurrection, se firent appeler *Washington* et *Franklin* ; tous les autres sujets, chefs d'emplois, doubles, figurants, comparses, se rangèrent sous une écharpe de mademoiselle Levas-

seur, arborée en guise de bannière : l'inflation des esprits fut complète. M. Amelot, ministre de Paris, s' alarma et crut devoir en référer au roi. Or, Sa Majesté, qui n'aima jamais les comédiens, n'étendit point du tout sur ces insurgeants la protection qu'il accordait à l'indépendance trans-océanique. Louis XVI trouva ces histrions (c'était son mot) bien osés de faire le plus petit bruit dans un coin de son empire , et se borna à prescrire au secrétaire d'état *de ne plus lui parler de cette canaille-là*. A cet ordre tant soit peu brutal, M. Amelot comprit que, pour réduire les rebelles de l'Opéra, il pouvait se dispenser de recourir aux armes courtoises, et les fit tout naturellement prévenir, que s'ils ne rentraient pas immédiatement dans le devoir, *Washington, Franklin* et tous leurs adhérents seraient envoyés à la Force. Que pouvaient faire, dans une telle occurrence, les émeutiers de l'Académie royale de Musique ? Pour troupes, ils

n'avaient qu'un corps de ballet et des choristes : phalanges peu capables de résister aux gardes-françaises dont M. Amelot appuierait infailliblement ses intimations.

L'ultima ratio de ce bon ministre, qui ne concevait pas qu'on pût gouverner sans lettres de cachet, parut à nos républicains chantants et dansants peu susceptible de controverse : ils se soumirent en apparence ; mais le diable n'y perdit rien. Une guerre intestine, sans éclat, mais acharnée, continua dans les régions lyriques. Les conjurés voulaient à tout prix le renvoi de M. Devismes. Menaçait-on d'emprisonnement les chefs de la révolte, la troupe entière répondait par des menaces de retraite générale ; si l'autorité persistait à vouloir un Opéra obéissant, elle obtenait infailliblement un Opéra fermé. Cependant les hostilités furent suspendues un moment ; les acteurs et les danseurs, sous la direction du sieur No-verre, s'occupant d'une fête spéciale pour

célébrer l'heureux accouchement de la reine, qui venait de donner le jour à une princesse, Marie-Thérèse-Charlotte de France, depuis duchesse d'Angoulême. La solennité imaginée par le célèbre chorégraphe eut un caractère assez singulier : le personnel lyrique s'était engagé à doter de trente louis une fille pauvre à marier, et dont le choix serait laissé au bureau de la ville. Ces messieurs et ces dames s'étaient en outre engagés, non seulement à faire tous les frais de la noce, mais encore à servir les mariés et leurs familles au banquet nuptial, qui aurait lieu dans la salle du Vauxhal d'hiver. C'était un spectacle nouveau offert à la cour et à la ville; il n'y eut pas assez de billets à un louis pour répondre à l'empressement des personnes qui en demandèrent. Ce fut en effet une chose curieuse que de voir Jupiter, Mars, Apollon, Vénus, Diane, les Grâces, tout l'olympé de l'Opéra servir à table la fille d'un honnête savetier de la rue Tire-

Chape, et le fils d'une vénérable tripière du marché des Innocents. La recette produisit quatre mille livres qui, jointes à la dot, produisirent un total de 4,720 livres, qui rendit les jeunes époux millionnaires.

Cette fête matrimoniale, émanation non moins politique que bienfaisante, sortie de la tête d'un danseur, eût mérité au sieur No-verre un emploi diplomatique, si les places eussent été données au talent.

La reine, enchantée de l'ingénieuse et généreuse idée des artistes de l'Opéra, dans une circonstance où ils s'étaient proposé de célébrer l'événement qui la comblait de joie, se déclara pour eux contre le sieur Devismes : Sa Majesté se fit l'auxiliaire des républicains de l'Opéra, comme son royal époux l'était des républicains de l'Amérique. Or, se sentant épaulés par une puissance aussi imposante, les révoltés se montrèrent plus audacieux que jamais : ils voulaient le renvoi de M. Devismes, aussi obs-

tinément que Caton avait voulu jadis la destruction de Carthage. En janvier 1779, ils lui firent offrir une indemnité de deux cent mille livres, s'il consentait à se retirer; mais le directeur, opposant une activité infatigable à l'animosité de ses ennemis, cherchait, par l'effusion d'un torrent de nouveautés, à mettre dans ses intérêts le public, cet allié redoutable, devant lequel plient invinciblement toutes les coalitions de coterie. Dans le court espace d'un mois, M. Devismes venait de monter sept opéras ou ballets : exploit d'une vélocité fabuleuse pour nos directeurs actuels, qui se croiraient un droit incontestable au grand cordon de la légion d'Honneur, s'ils en avaient fait autant dans une année.

Au moment où les bals de l'Opéra s'ouvrirent, le directeur consacra l'activité foudroyante qui l'animait à découvrir quelques nouveaux éléments de vogue et surtout de magnificence. Apparemment ses efforts

furent heureux ; car , durant ce carnaval de 1779, ces bals furent suivis par tout ce que la cour avait d'illustre, mais non pas sans mélange, ainsi qu'on va le voir. M. le comte d'Artois et M. le duc de Chartres y assistaient avec une ponctuelle assiduité. Or, un soir qu'ils rencontrèrent le directeur dans un corridor, ils l'accostèrent, et le jeune frère du roi lui dit :

— Mon cher Devismes, il faut convenir que je n'ai pas encore vu aux bals de l'Opéra autant de beautés égrillardes. Je sais que nos dames de la cour ont le propos leste ; mais les petits masques qui me lutinent ici me semblent avoir le pied un peu plat et la main un peu rude..... Je soupçonne une recrue d'impures.

— Monseigneur, dit un domino noir à l'oreille du prince, ne blâmez pas M. Devismes ; il a voulu procurer à votre cousin, le grand vainqueur d'Ouessant, des beautés selon son goût, et les marins ne s'effraient

pas de la rudesse des contacts : ils ont le toucher peu susceptible.... quant à l'ouïe, c'est différent.

— Que veux-tu dire , beau masque, demanda le duc de Chartres, qui se voyait attaqué à brûle-pourpoint.

— Je dis, monseigneur, que les canons d'une escadre anglaise font un bruit effroyable, et que cela peut décider les gens dont l'oreille est délicate à les écouter d'un peu loin, en dépit des signaux qui les appellent à une audition plus prochaine.

— Voulez-vous que je vous dise, mon cher comte, à qui nous avons affaire ici, dit en s'adressant à son cousin le héros d'Ouessant, qui avait saisi le bras du malin domino, quoiqu'il ne répondît qu'indirectement à son apostrophe : il vous souvient que l'un de ces soirs nous nous amusâmes, vous et moi, à classer les femmes qui font leur cour à Versailles en sept catégories : belles, jolies, passables, laides, affreuses, infâmes,

abominables..... Je parierais mille louis contre un écu de six livres , que celle-ci appartient à la série des abominables.

— En tout cas, monseigneur , répondit le domino, votre jugement ne serait pas sans appel : on sait que votre altesse ne se connaît pas mieux en signalements qu'en signaux.

— Allons, allons, décidément, s'écria M. de Chartres avec un rire forcé, nous subissons la vengeance de quelque beauté archi-passée.

— Comme votre renommée, monseigneur.

Ce trait fut lancé à la manière de la flèche du Parthe, fuyant ; le domino, après avoir dégagé vivement son bras, s'était soudainement éclipsé. M. de Chartres avait rencontré juste : sa maligne antagoniste était la marquise de Fleury, rangée dans la colonne des *abominables*.

Au bal masqué, *Monsieur*, la reine et le

roi lui-même se montrèrent en loge découverte; le premier, selon son habitude, se mêla à la foule masquée, dans laquelle son altesse royale recueillait pour l'ordinaire de gentils compliments sur les madrigaux que Lemierre composait en son nom. Ce jour-là ce fut différent: à peine le prince se trouvait-il au milieu du tourbillon, qu'un petit Momus, couvert de grelots, une marotte à la main, accusant du reste des formes féminines d'une délicieuse proportion, s'attacha aux pas de l'illustre personnage, et se prit à l'intriguer avec la plus malicieuse obstination.

— Mon cher Stanislas-Xavier, lui dit-il en l'abordant, j'ai des reproches à vous faire.

— A voir ton costume, je ne puis pas beaucoup m'en alarmer; car, si je ne me trompe, tu es fils, ou tout au moins neveu de la Folie, et tes reproches ne peuvent que faire honneur à ma sagesse.

— Voilà qui est bientôt dit; mais voyons

si cela peut se prouver aussi vite. Vous composez, monseigneur, des madrigaux très agréables : ces fleurettes du Parnasse vous font beaucoup d'honneur ; il faut si peu de chose pour la gloire d'un prince.

— Tu n'es pas flatteur.

— Quand la vérité est bannie de la terre, on la retrouve dans un bal masqué.... Que pensez-vous de cet argument en faveur de la Folie ?

— Qu'elle loge bien mal cette pauvre vérité.

— Au moins elle la loge, en faites-vous autant à la cour ?

— Lieux communs usés.

— Voici du neuf : votre altesse cultive donc les parterres du sacré vallon ; c'est fort bien ; mais il ne croît pas des fleurs que dans ce pays-là.... J'en connais ailleurs que monseigneur néglige.

— Je te tiens pour mal informé, beau masque, et si tu cherches un démenti plus

formel, je te préviens que c'est perdre ton temps.

— Voilà que votre vaniteuse altesse me croit sur ses traces en quête de culture.... Nenni dà, je ne voudrais pas d'un jardinier si haut placé.... J'ai quelque nouvelle du néant des grandeurs, ajouta le lutin à l'oreille du prince.

— Petite vipère, qui jette de la philosophie pour venin.

— Pourquoi pas, je connais de très grandes dames qui sont bien autrement philosophes que moi.

— Vraiment, fit le prince d'un ton mystérieux.

— A ce point que l'une d'elles, mécontente d'un illustre fleuriste en Apollon, s'est décidée à confier la culture de son parterre à un simple jardinier de Montreuil.

A ce mot, qui transperçait de part en part la susceptibilité de *Monsieur*, déjà excitée par certains soupçons, le masque endiable

se jeta dans la foule. Il était si petit, si fluët, qu'il disparut aussitôt sans que le prince pût le suivre, même de l'œil, à travers la bigarrure de costumes qui protégea sa fuite. Ainsi l'on voit le serpent se dérober sous des touffes de fleurs, après avoir piqué le promeneur inattentif.

Tandis que cela se passait, le roi lui-même, descendu dans la lice falotte, était amusé et même intéressé par une femme masquée, qui le quitta après un entretien de quelques minutes, au grand regret de Sa Majesté. Ce regret, Louis XVI l'exprima vivement lorsqu'il eut rejoint la reine, et bientôt il se lança de nouveau dans la foule pour retrouver le masque fugitif.

Lorsque le monarque eut quitté son illustre épouse, elle appela le duc de Coigny et lui dit confidemment :

— Monsieur le duc, avez-vous remarqué cette femme avec laquelle le roi s'entretenait tout-à-l'heure d'une manière si expressive,

et qu'il cherche encore en ce moment ?

— Si j'ai remarqué cette femme ! je puis affirmer à Votre Majesté que je la reconnaitrais entre mille.

— Concevez-vous quelque chose à cela ?

— Tout ce qu'il y a de noblesse partagé la surprise de Votre Majesté et la mienne. Mais je pense, ajouta le brillant seigneur avec une imperceptible nuance de dépit, que ma souveraine ne doit pas s'alarmer d'une telle fantaisie ; Votre Majesté sait....

— Que vos présomptions, monsieur, en me supposant alarmée, sont presque impertinentes.

— Madame, je supplie Votre Majesté d'être indulgente pour la respectueuse sollicitude qui me portait....

— A me prêter une sottise... Détrompez-vous, monsieur le duc.... mais j'ai des raisons autres que celles dont il vous plaît d'occuper votre sollicitude, pour désirer que cette femme quitte le bal à l'instant même.... Ah !

je l'aperçois là-bas, à gauche..... tenez, ici, ajouta la reine en désignant du doigt une partie de la salle... Faites qu'elle sorte avant que le roi l'ai rejointe.

— J'obéis à Votre Majesté. Et le duc s'élança sur les traces de la dame masquée. Tout en fendant la foule pour parvenir jusqu'à elle, il se disait : je voudrais bien savoir ce que la reine peut craindre d'une conversation du roi avec ce masque.... C'est-à-dire, je voudrais que mes présomptions, assez fixées sur l'objet de ces craintes, eussent une direction moins incertaine. Cette réflexion achevait de se formuler dans la tête du noble messager, lorsqu'il parvint au domino redouté par la reine. Or, M. de Coigny n'avait pas encore pris le temps de songer à une chose, c'est que la commission dont il était chargé n'avait rien du tout d'agréable. Chasser d'autorité une femme d'un bal public, lui paraissait l'action la plus arbitrairement grossière : il y avait de quoi flétrir à

jamais cette fleur de galanterie qui brillait dans les manières du coryphée des beaux de la cour. Il fallait cependant s'exécuter : le regard de la reine suivait le duc, et mesurait avec une expression d'inquiétude évidente l'espace qui séparait encore le roi de cette femme, qu'il devait infailliblement rencontrer, si Coigny ne parvenait à le dérouter. Enfin, au moment où la vue clignotante de Louis XVI allait s'arrêter sur celle qu'il cherchait, le duc, ayant saisi la main de celle-ci, l'enmena hors de la salle, afin de lui transmettre une communication de la reine, avait-il dit à tout hasard.

— Une communication de la reine, répéta la dame en souriant sous son masque ; mon Dieu, monsieur le duc, je pourrais presque vous l'épargner. Sa Majesté a conçu quelque ombrage de l'entretien que le roi vient d'avoir avec moi et craint de le voir se renouveler.

— S'il faut être franc, belle inconnue, je

vous avouerai que vous avez rencontré juste.

— Et vous venez me prier poliment de quitter le bal ?

— Puisque vous possédez la science divinatoire, que pourrais-je, madame, vous dire de plus.

— Rien, car j'en sais sur les motifs de notre charmante souveraine beaucoup plus que vous.

— Oh ! oh !

— Assurément ; écoutez. Ni l'empire de mes charmes, si j'en avais, ni les séductions de mon esprit, en supposant que j'en fusse pourvue, ne porteraient ombrage à Sa Majesté : elle sait que dame nature a solidement cuirassé les sens de son royal époux contre les traits de la beauté.... C'est tout simplement l'incontinence de ma langue qu'il importe à la reine de prévenir.

— En ceci, madame, j'ai l'intime conviction que vous vous trompez....

— Ce que vous dites-là, monsieur le duc,

est d'un loyal chevalier : la reine sait aussi bien placer sa confiance que choisir ses émissaires pour ne pas compromettre les secrets qu'elle espère garder. Je ne vous en veux pas de la commission anti-galante que vous aviez à remplir auprès de moi, et dont j'ai eu le bon goût de vous épargner une grande moitié. Je me retire en vous priant de dire à Sa Majesté que je suis sa très humble sujette; vous pourrez vous dispenser d'ajouter que je ne suis pas sa dupe sur l'objet de son appréhension. Mais, entre nous soit dit, l'illustre princesse s'en avise trop tard.

— A tant de bontés, madame, dit l'inflammable courtisan, ne joindrez-vous pas celle de me dire à qui je les dois ?

— Vous êtes bien ambitieux, monsieur le duc. Quoi, déjà confident de la plus noble dame du royaume, vous voulez devenir aussi le mien ! Non, non, je garde mon secret : vous le révéler serait mettre celui de Sa

Majesté en mauvaise compagnie. Adieu, monsieur de Coigny; mettez mon respect aux pieds de la reine, et dites-lui, vous qui pouvez lui dire bien des choses, qu'on se compromet souvent davantage par une précaution que par l'abandon le plus absolu.

A ces mots, la dame descendit rapidement l'escalier, et parut se retirer comme elle l'avait promis. Mais si le duc de Coigny avait compté sur cette retraite, ce seigneur, malgré toute l'expérience que les agréments de sa personne lui avaient permis d'acquérir, connaissait bien peu les femmes. Marie-Antoinette venait d'exciter chez celle-ci la plus irascible des passions de son siècle, l'animosité d'une femme contre une autre.

L'inconnue était à peine sortie depuis un quart-d'heure, que l'on vit le roi de France et de Navarre en conversation avec un petit savoyard, bonnet de laine brune sur l'oreille, vêtu d'une veste grossière de la même

couleur , portant de grosses guêtres , dont l'épaisseur ne pouvait déguiser entièrement une jambe des plus exquises proportions ; cachant mal , en un mot , sous un costume vulgaire , les formes d'une créature de race. Ce n'est pas à vous , lecteur du xix.^e siècle , qu'il faut apprendre explicitement que le jeune savoyard n'était autre que la dame tout-à-l'heure expulsée par l'ordre de la reine : vous devinez des énigmes romanesques bien autrement obscures. Ce que le malin petit masque dit à sa majesté pique assurément davantage votre curiosité ; or , il se trouva à leur portée des écouteurs qui ne furent pas discrets.

— Sire , disait le petit montagnard , vous avez pris aujourd'hui un bon parti.

— Lequel ? gentil espiègle , dont je crois reconnaître la voix.... Ne serais-tu pas par hasard la dame au domino bleu que j'entretenais il n'y a qu'un instant.

— Justement , sire...

— Eh ! mais, beau masque, la métamorphose a été prompte.

— Et politique, sire.

— Politique, ceci est grave...

— Oh ! que Votre Majesté ne s'alarme pas de ce grand mot ; il n'a, dans cette circonstance, qu'une toute petite signification. Il entre, voyez-vous, sire, de la politique dans l'intrigue, comme il se faufile de l'intrigue dans la politique.

— Ce n'est pas en ramonant les cheminées que tu as appris à parler ainsi, dit le roi en frappant légèrement de sa main royale, la joue revêtue de cire du savoyard.

— Non, sire, c'est en ramonant nos mœurs, qui ne sont pas moins malpropres que les cheminées, et que j'ai vues par-ci, par-là, beaucoup plus noires.

— Est-ce que tu serais de la secte des encyclopédistes, malin savoyard ?

— Eh ! sire, je ne m'en défendrais pas

trop, si je me sentais la force de soutenir un tel caractère... Mais ce serait vanité : un ramoneur, cela ne gratte que les superficies, et MM. les encyclopédistes pénètrent au fond des choses.

— Trop parbleu, fit Louis XVI en hochant la tête. Mais revenons à ce bon parti que j'ai pris, disais-tu tout-à-l'heure.

— M'y voici. Ce bon parti, c'est d'être venu au bal ce soir.

— Il faut bien hurler avec les loups.

— Sire, il vaudrait mieux dire, il faut roucouler avec les colombes...

— Serait-ce une déclaration, beau masque, dit le monarque, en accompagnant cette question d'un rire trop gros pour être assez royal.

— Sire, Votre Majesté est revêtue de l'égide de Minerve, et je ne connais qu'une seule colombe qui en ait trouvé le joint pour votre bonheur ; car ce n'est pas le tout d'être sage ; il faut tâcher d'être heu-

reux, et Votre Majesté l'est. Aussi, fait-elle bien de suivre au bal l'illustre princesse dont le nom ne doit pas être profané dans un entretien de mascarade.... Il y avait trop de sévérité, sire, à la consigner aux grilles du château, par une froide nuit (1). Les colombes sont frileuses, et à défaut de l'aile du ramier....

En ce moment, un flot de la foule, habilement poussé entre les interlocuteurs par des écouteurs apostés sur leurs pas, les sépara brusquement; ils ne purent se rejoindre. Alors un personnage portant une robe de capucin s'approcha du savoyard et lui dit à l'oreille :

— J'avais compté sur votre promesse, madame.

(1) Un soir que la reine était absente du château, avec le comte d'Artois, le roi défendit au capitaine des gardes de laisser entrer qui que ce fût, après minuit. Cet officier-général, malgré lui, dut refuser la porte à la souveraine et au prince qui l'accompagnait.

— Vous vous y êtes mal pris pour me la faire tenir, monsieur le duc ; m'interdire un entretien avec le roi, c'était me le faire désirer avec ardeur : l'attrait du fruit défendu sera de tous les temps, et je suis une fille d'Ève.

— Et moi un sot.

— Oh ! non, monsieur de Coigny, vous êtes ce que vous devez être, le serviteur respectueusement passif de celle....

— Madame, pas un mot de plus.

— Pardon, monsieur le duc ; mais ce mot sera un avis utile : dites à Sa Majesté qu'il y a grande imprudence à ne pas défendre de la disgrâce les gens que l'on a fait entrer trop avant dans les secrets de sa vie.

Quand M. de Coigny répéta ces paroles à la reine, elle s'écria :

— Ce masque est la marquise de Langeac.

C'était elle en effet, et la marquise de

Langeac, renvoyée brusquement d'auprès de Marie-Antoinette, sur l'injonction impérieuse du roi, n'avait obtenu aucune protection de la princesse qui, précédemment, s'était plu à l'environner de toute sa confiance. Or, le ressentiment d'une femme humiliée est meurtrier pour les réputations; je ne connais que les rivalités d'amour qui leur fassent de plus profondes blessures.

XXI.

RESTAURATION DE LA MONARCHIE LYRIQUE. — LA BICHE DE LOUIS XVI.

Un publiciste avançait dernièrement, dans un pamphlet, que l'unique résultat des révolutions était, pour les masses, une augmentation d'impôts. Il paraît qu'en 1779 il n'en était pas ainsi des révolutions d'opéra. Les révoltés parvinrent, au mois de janvier, à faire rompre le bail du directeur général

Devismes, qui fut remplacé à cette époque par le sieur Le Breton, représentant de la ville. Toutefois, les chanteurs et danseurs ne réussirent point à faire une république de l'empire lyrique ; leur levée de boucliers eut le sort de toutes les révolutions : ils changèrent de maître.

Le mauvais succès d'un opéra intitulé *Hellé*, musique de Floquet, ne contribua pas peu à précipiter le tyran lyrique de son trône d'autocrate. Cette pièce, attribuée, pour les paroles, au frère du directeur, avait ameuté contre elle une coalition formidable, où l'on voyait, rangés sous la même bannière, Gluckistes, Piccinistes, Bouffonistes, Ramistes et Lullistes, tant les hommes, si peu disposés à s'unir pour servir leurs semblables, sont prompts à s'entendre pour leur nuire ; on allait même jusqu'à prétendre que les acteurs s'étaient appliqués à mal jouer pour aider à la chute de M. Devismes. Quelqu'un, au foyer de l'O-

péra, soutenait cette assertion devant le marquis de Bièvre, et citait le chant d'une désespérante médiocrité, de l'actrice chargée du principal rôle. — Vous vous trompez, répondit le jovial seigneur : cette demoiselle a mal chanté, c'est vrai ; mais cela tenait au chagrin qu'elle éprouve en ce moment. Veuillez donc remarquer que nous venons de perdre *le premier commis de la guerre...* Toute l'assistance partit d'un éclat de rire homérique : *mademoiselle Guerre*, qui avait joué le principal rôle dans *Hellé*, avait enterré, en effet, l'avant-veille son amant, le sieur La Cassaigne, apothicaire.

Sans doute la victoire qu'obtenait le personnel lyrique, par le renvoi de M. Devismes, était bien incomplète ; mais on s'en félicitait comme d'un triomphe obtenu sur l'orgueilleux despote. Ces messieurs et ces dames ne s'attendaient guère à ce qui leur arriva au mois de mars. Un matin que les conspirateurs se trouvaient réunis au théâtre pour

une répétition, ils virent entrer le monarque détrôné, et mademoiselle Arnoux se prit à lui débiter un compliment de condoléance à sa manière, c'est-à-dire spirituellement narquois. Tous les sujets, chanteurs et danseurs, formant cercle autour du pros- crit, savouraient, le sourire sur les lèvres, la malicieuse harangue de l'incisive cantatrice, tandis que l'ex-directeur écoutait avec une componction dont ses jésuitiques adver- saires se réjouissaient fort. Quand Sophie eut terminé son espèce d'homélie perfide, M. Devismes répondit :

— Je vous remercie, mademoiselle, de la compassion que vous m'exprimez en enne- mie généreuse : tendre la main aux vaincus est d'une belle ame; et comme vous venez de me parler au nom de vos camarades, croyez que je leur tiens compte, ainsi qu'à vous, des excellentes intentions qui vous animent. Je ne désespère pas, si bas que vous m'ayez précipité, de trouver l'occasion

de vous témoigner ma vive gratitude. En attendant, puisque vos ames se montrent si compatissantes, apprenez que ma défaite n'est pas sans quelque compensation. La ville, et vous serez charmés de l'apprendre, m'a compté cent mille livres pour la résiliation de mon bail; et elle m'a constitué une rente de neuf mille livres pendant chacune des années que ce bail avait encore à courir.... De plus...

— Comment ce n'est pas tout, dit mademoiselle Arnoux, par un élan de dépit qu'elle ne put réprimer.

— Non vraiment; pour répondre dignement à l'intérêt que vous me témoigniez, tout-à-l'heure, je dois vous dire que l'année de ma gestion, malgré la guerre qu'il vous a plu de me faire, m'a valu un bénéfice de cent cinquante mille livres... total trois cent vingt-deux mille livres. Les jours d'orage sont quelquefois favorables aux moissons.

— Je vois alors, reprit la cantatrice, que

vous avez joué à qui perd gagne.

— Attendez donc, je n'ai pas tout dit.

— Nous avons à vous féliciter d'autres avantages encore ?

— Les avantages sont positifs ; quant à vos félicitations , je les tiens pour quelque peu douteuses.

— C'est soupçonner à tort notre sincérité.

— La soupçonner ? bien au contraire ; je suis sûr que je vais la voir se produire dans toute sa pureté.... Le ministre me rend la direction générale de l'Opéra, avec toute l'autorité que j'avais, et que j'exercerai au nom de la ville.

Stupeur générale.

— Eh bien , messieurs et mesdames, reprit Devismes, grandi de deux pieds, ne vous l'avais-je pas dit, que votre sincérité allait apparaître dans tout son jour. Et, comme le roi entend que les plaisirs du public ne soient plus troublés au gré des mu-

tins, qui, depuis quelques mois, font de l'indépendance américaine, Sa Majesté, par l'entremise de son ministre, m'a fait prescrire des mesures dont on puisse se souvenir parmi vous.

A ces mots, M. Devismes, déployant un papier qu'il tira de sa poche, se prit à lire quinze noms, vis-à-vis desquels il y avait une petite annotation très concise : c'était la liste des chefs de la conspiration. Voici ce que les artistes, de plus en plus stupéfiés, entendirent

« *Mademoiselle Arnoux*, instigatrice de la révolte, par ses conseils insidieux, ses propos piquants, ses jeux de mots, qu'on pouvait lui passer autrefois en faveur de son talent et de sa beauté, et qu'on lui pardonne aujourd'hui en considération de sa qualité de doyenne du grand Opéra, — indulgence complète. »

— C'est une insolence.

— Vous appelez à *minima* du jugement

qui vous acquitte, reprit Devismes en souriant... Je continue :

« *Mademoiselle Guimard*, boute-feu dangereux, et faisant des insurgés, comme mesdames de Longueville et de Montbazon faisaient des frondeurs, — dix jours de For-l'Évêque. »

— Nous verrons, nous verrons, s'écria la danseuse, rugissante comme une lionne : il se trouvera des gens assez puissants pour infirmer cet arrêt.

— Je vous fais observer, mademoiselle, répondit Devismes d'un ton patelin, que la cause n'est pas ecclésiastique, et que M. l'évêque d'Orléans...

— Fera tout aussi bien une innocente à l'Opéra que j'ai fait des abbés bénéficiaires dans le domaine clérical.

— Cela me semble pourtant bien difficile.

— Je poursuis : « *MM. Le Gros, Larrivée et Geslin*, chefs de conspiration avec circonstance aggravante d'un refus de service obs-

tiné, — quinze jours de For-l'Évêque, avec interdiction de tout aliment autre que le bœuf bouilli, et de toute liqueur autre que le vin de Surène.

A l'énoncé de cette terrible pénalité, une exclamation surgit, en accord de tierce, des trois poitrines menacées d'un confort si chétif. Le Gros, Larrivée et Geslin déclarèrent qu'ils donnaient leur démission.

— Que je n'accepte pas, répondit froidement le directeur. Quant au sieur *Dauberval*, poursuivit M. Devismes, comme il a conspiré non-seulement en paroles, mais par des courses multipliées tendantes à alimenter le feu de la rébellion; et le ministre ayant jugé que les jambes d'un danseur ne doivent jamais se mouvoir qu'avec mesure, ledit sieur Dauberval passera un mois à la Bastille, privé de ses appointements, même de ses droits d'auteur, afin d'apprendre à juger, par une continence forcée, ce que peut coûter l'incontinence de langue et de

démarches d'un homme soumis par état à l'harmonie.

Sur ce, M. Devismes ayant fait un signe que comprit l'intelligence satellite d'un garçon de théâtre, on vit s'effectuer une entrée de gardes-françaises, sous le commandement d'un exempt ; et cette entrée, tout-à-fait étrangère à l'opéra qu'on répétait, acheva de prouver aux rebelles qu'ils avaient été des copistes malheureux du grand essor de la nation américaine. On voit que le Franklin de l'Opéra, Le Gros, n'arracha ni la foudre du ciel, ni le sceptre des tyrans ; que lui et les autres conjurés furent au contraire foudroyés, moralement parlant, et que Devismes donna rudement du sceptre lyrique sur les doigts de leur vanité... Mademoiselle Arnoux ne put se consoler d'une si cruelle humiliation, qu'en prenant un surcroît de deux amants de chaque sexe. Quant à mademoiselle Guimard, administrateur, pour M. de Jarente, de la feuille

des bénéfices, elle se consola en pourvoyant de canonicats trois abbés de vingt-cinq à vingt-huit ans, qui durent se faire investir tour-à-tour au For-l'Évêque, pour employer canoniquement les loisirs de la danseuse.

Les querelles furent fréquentes dans le monde théâtral durant toute l'année 1780 : dans le seul mois de septembre, il y en eut trois. M. Linguet, à propos d'une discussion fort vive survenue entre mademoiselle Sainval l'aînée et la troupe des comédiens français, décocha force malices contre M. le maréchal duc de Duras, qui, outré de colère, fit écrire au journaliste que s'il continuait de s'occuper de lui, il lui ferait donner des coups de bâton. « Tant mieux, répondit Linguet, je serais fort aise de voir » M. le maréchal faire usage de son bâton » une fois dans sa vie. » M. de Champcennets, qui, de son côté, avait pris à partie le prince d'Hénin, n'en fut pas quitte pour une menace de ce lourd adorateur de ma-

demoiselle Arnoux : il se plaignit à M. le comte d'Artois, dont il commandait les gardes, et Champcenets fut exilé pour deux ans. Voici quel était son grief :

Depuis qu'auprès de ta catin ,
Tu fais un rôle des plus minces ;
Tu n'es plus le prince d'Hénin (des nains),
Mais seulement le nain des princes.

Il paraît que le capitaine des gardes de M. le comte d'Artois était aussi peu habitué à se servir de son épée, que M. le maréchal de Duras de son bâton.

A propos de bâton, nous trouvons l'occasion de dire que mademoiselle Vernier, danseuse de l'Opéra, sut pertinemment ce que pesait la canne du chevalier de Grilles, son amant, qu'il avait trouvée en *conversation criminelle* avec un de ses jeunes camarades. En sa qualité de danseur, l'amant infiniment trop favorisé parvint à s'es-

quiver avec d'autant plus de légèreté, qu'il était moins chargé de vêtements. Mais la beauté délinquante, saisie à bout de bras par le chevalier, fut menée battant, comme disent les stratèges, jusqu'au milieu de la rue, où le terrible gentilhomme la laissa étendue à terre sans connaissance. Le roi n'approuva point cette justice rendue à grand renfort de jonc : il envoya M. de Grilles à la citadelle de Ham pour six mois.

A cette époque, l'Opéra vivait d'une nouvelle œuvre du chevalier Gluck, que l'on représentait depuis le mois de mai : c'était *Iphigénie en Tauride*, espèce de tragédie grecque, plus déclamée que chantée, et dans laquelle le musicien semble s'être éclipsé pour laisser au poète l'expression des grandes passions. Ou plutôt il faut dire que le compositeur, achevant de dominer dans sa mélodie les inspirations de l'école italienne, a osé rechercher les ressources d'une puissante simplicité, que les anciens

obtenaient de l'harmonie. L'apparition de *Iphigénie en Tauride* fit époque dans les phases de la musique ; mais ce ne fut point à l'origine des représentations. L'absence presque absolue de morceaux de chant et de danse choqua cette partie du public qui veut au théâtre du bruit et du mouvement dans chaque scène. Il n'y avait d'abord qu'une danse de Scythes et une d'Euménides ; mais, à la fin de l'ouvrage, les Scythes étant vaincus par les Grecs, le sieur No-verre pensa plus tard qu'il conviendrait de faire redanser ces barbares enchaînés. La situation était excessivement peu dansante ; mais alors on n'y regardait pas de si près.

La vie des musiciens , comme celle des guerriers, est mêlée de triomphes et de défaites : victorieux par *Iphigénie en Tauride*, M. Gluck succomba avec *Echo et Narcisse*. Sifflé à toute outrance à la première représentation, ce languissant opéra était délaissé à la troisième : la recette ne se montait pas

à 900 livres. Pour achever de tuer ce malencontreux opéra, un abbé, nommé Robinot, fit jouer aux Italiens une parodie intitulée : *Les Narcisses, ou l'Écot mal payé*, qui obtint un succès toujours assuré parmi nous, le succès de la malice.

En ce temps-là, il n'était bruit au foyer de l'Opéra que des nouvelles inclinations qui paraissaient se développer chez Louis XVI. Sa Majesté, jusqu'alors, s'était déchaînée contre le jeu exhorbitant de la cour, porté si loin que le comte d'Artois, indépendamment des monceaux de louis d'or et des liasses énormes de billets de la caisse d'escompte qu'il avait perdus, venait de souscrire à M. de Chalabre, banquier du jeu, un contrat de 15,000 livres de rente. D'un autre côté, le roi paraissait si indifférent, si calme à l'aspect des plus belles femmes de la cour, que la plus généreuse exhibition de seins nus dont ces dames se piquaient à l'envi, n'avait pu obtenir un regard du Joseph

couronné. Or, voilà que, tout-à-coup, Louis XVI, dans un voyage de Marly, se prit à jouer gros jeu, à tenir le lansquenet avec un abandon digne de son jeune frère, et perdit de grosses sommes avec une philosophie qui eût fait honneur à la reine elle-même. On attribua ce changement à l'influence du vieux maréchal de Richelieu, qui, après avoir été le précepteur de Louis XV, dans toutes les sciences pécheresses, tenait essentiellement, disait-on, à pervertir le petit-fils de ce souverain, parce que, prétendait-il, un Bourbon un peu sage ferait tache dans la famille. Le vainqueur de Mahon porta plus loin encore l'ambition du prosélytisme : il voulut inscrire Louis XVI parmi les monarques galants. Quels arguments employa-t-il pour cela ? On ne l'a jamais su précisément ; mais un soir, durant un souper de Marly, auquel la reine n'assistait pas, Sa Majesté regarda avec persistance une jeune et jolie personne

qui se trouvait parmi les spectateurs. Louis braqua longuement sa lorgnette sur elle , avec un oubli de bienséance tout-à-fait royal, et finit par envoyer demander qui elle était.

Le lendemain , à l'OEil-de-Bœuf, tous les entretiens roulaient sur ce que les courtisans, voire les dames , appelaient la *conversion* du roi..... Que ce mot n'effarouche pas trop nos belles lectrices : alors la chasteté était une hérésie à Versailles ; la galanterie était le culte orthodoxe. Tandis qu'on devisait ainsi en attendant le grand lever, Méphistophlès-Richelieu , premier gentil-homme d'année, entra dans la chambre à coucher du roi. Le vieux débris de la régence espérait trouver Sa Majesté dans cette disposition à laquelle Voltaire faisait allusion, lorsqu'on lui demandait s'il n'avait pas eu quelquefois le désir de se marier, et qu'il répondait : « oui, de temps en temps, le matin. »

— Sire, dit le tentateur avec un clignement avisé, je parie que Votre Majesté a rêvé un peu à ce délicieux chef-d'œuvre de création qu'elle chassa hier de l'œil ?

— De l'œil ! vous êtes modeste, monsieur le duc.... Je sens parbleu bien que je l'ai chassée autrement que de l'œil....

— Comment ! sire, à ce point ?

— Que voulez-vous, mon cher maréchal, quand on est lancé.... J'ai voulu la forcer....

— En vérité ?... Voilà, je le jure, qui eût fait honneur au roi votre aïeul.

— Oh ! mais pour cela je vaudrais mieux que lui, dit Louis XVI avec son gros rire un peu vulgaire.

— Votre Majesté me voit émerveillé de ce que j'apprends.

— Vous n'ignorez pas, cependant, que je puis le disputer aux plus habiles en fait de chasse.

— Oui, sire ; mais il y a chasse et chasse, et j'avoue que je croyais Votre Majesté peu

encline à celle dont il s'agit, qui n'est pas le plaisir des sages.

— Je vous comprends, monsieur le duc, vous avez trouvé, peut-être, que la bête était trop jeune pour être forcée?...

— Oh ! sire, je ne dis pas cela : plus la bête est jeune, plus la chasse est désirable.

— Je suis pourtant fâché d'avoir poussé les choses aussi loin : si elle meurt à la peine, nous serons privés de plusieurs portées de petits faons.....

— Les petits faons sont charmants..... J'admire la métaphore que se plaît à faire Votre Majesté.... Mais qu'elle se rassure, on n'en vit jamais aucune en mourir.

— Tant mieux ! je serais enchanté de la retrouver dans ma forêt de Saint-Germain.

— Dans la forêt de Saint-Germain ! elle ?...

— Oui, cette jolie petite biche, que j'ai poussée hier jusqu'au hallali.

— Votre Majesté me fait donc l'honneur de me parler de la biche?...

— Et de quoi donc pensiez-vous que je vous parlais?

— Mais, sire, j'avais cru qu'il s'agissait de cette demoiselle qui a fixé hier l'attention de Votre Majesté, au souper de Marly, et dont elle a fait demander le nom.

— Vous me remettez sur la voie : j'ai fait demander son nom, parce que je veux lui faire défendre de paraître devant moi avec le sein aussi découvert.

Si le secret impénétrable exista jamais quelque part, ce ne fut certainement pas à la cour, où toutes les murailles semblent être remplies de cornets acoustiques. Trois jours ne s'étaient pas écoulés, que le qui-proquo rapporté plus haut égayait les cercles de Versailles et de Paris. Un matin, M. Malouet, médecin du roi, aborda le duc de Richelieu avec une aisance qu'autorisait certains services hygiéniques, rendus

plus d'une fois par le docteur au galant maréchal.

— Monseigneur, recevez mon compliment de condoléance, dit le disciple d'Esculape en abordant son vieux client, avec un sourire malicieux.

— A l'occasion de quoi? monsieur le docteur.

— Quand votre altesse veut se couronner de myrte, elle trouve encore flexibles les tiges de cet arbuste des amours. Mais vous aurez beau faire, ces rameaux charmants se briseront toujours sur le front du roi : ce n'est pas là son ornement.

— Vous croyez? docteur.

— Si je le crois?... Ecoutez, monsieur le duc : en vain vous voudriez ériger Louis XVI en monarque galant.... Pour faire un civet, il faut un lièvre....

— Eh ! bien ?

— Eh ! bien, monseigneur, vous n'avez pas de lièvre.

Et le célèbre docteur s'éloigna sans attendre la réponse du maréchal, qui dès lors renonça à faire un civet.

Au commencement du carnaval, les causeries du foyer de l'Opéra ne ressemblaient point à celles du mois précédent : l'espoir, qui promettait aux hommes à bonnes fortunes de la cour un exemple venant du trône, s'était changé en sarcasmes, en lazzi.... Rien de plus méchant que le vice trompé dans son attente. A ces brocards, succédèrent bientôt, parmi les habitués de l'Académie royale de Musique, ceux que s'était attirés un sieur Armet, notaire, en réclamant d'une danseuse, appelée mademoiselle Sarron, une somme de 1,800 livres qu'il lui avait prêtée sur son billet. Mademoiselle Sarron, qui, long-temps avant M. Azaïs, savait établir des compensations, comptait bien être quitte envers le prêteur, et n'accordait pas au titre souscrit par elle plus de valeur que Ninon n'en reconnaissait

au billet donné à La Chatre. Or, M. Armet, sur ce point, différait essentiellement d'avis, et à l'échéance de l'effet, il prétendit qu'il fût acquitté. La danseuse ayant soutenu qu'il l'était, l'affaire fut portée devant M. le lieutenant de police. Celui-ci écrivit à mademoiselle Sarron, afin d'obtenir quelque chose comme une transaction; voici la réponse que la nymphe adressa au magistrat, et qui courut bientôt tout Paris. « Je voudrais
» bien déférer à votre conseil, dont je fais
» grand cas; mais cela m'est impossible, et
» mon *Adonis*, qui est un homme de loi,
» doit savoir pourquoi. De tout ce que j'ai,
» rien ne m'appartient plus que mes faveurs;
» le roi retient une partie de mes rentes
» pour payer les impositions; des gens de
» mauvaise foi me disputent le reste... Mais
» ici le roi ni la chicane ne peuvent rien sur
» le bien que je prétends faire valoir; j'ai le
» droit incontestable d'en disposer, et con-
» séquemment de le donner ou de le vendre.

» On interdit ceux qui prodiguent leur
» avoir au premier venu, en les traitant de
» fous, et je ne suis pas folle. Vous con-
» viendrez avec moi, après avoir vu le per-
» sonnage, que rien ne pouvait m'exciter à
» la générosité;... car au moins doit-on re-
» cueillir le plaisir du bienfait. J'ai donc
» vendu ce que je ne voulais pas accorder
» gratuitement : rien ne manque à la vente
» et tous les notaires de Paris y auraient
» passé qu'elle ne serait pas mieux en règle.
» Ils m'ont appris qu'il y fallait trois points,
» la chose, le prix et le consentement : j'ai
» livré la première, je retiens le second, et
» quant au troisième, le portrait de l'ac-
» quéreur, dont il m'a gratifié, m'en répond.
» Je suis prêt à le lui rendre contre mon
» billet. Il a tort s'il me croit dédommagée
» par ce cadeau ; je n'ai pas même été satis-
» faite de la personne, et l'image ne m'a
» jamais tenu lieu de la réalité. »

Je reconnais pleinement la supériorité

des danseuses de nos jours sur celles du xviii.^e siècle, quant à l'esprit des jambes ; mais je doute qu'aucune de celles autour desquelles la muse Zéphire de M. Alberic Second a papillonné, soit apte à s'escrimer de l'esprit de la tête à l'égal de mademoiselle Sarron. En général, nous avons observé que depuis une cinquantaine d'années, la verve de ces dames occupe peu les régions hautes de l'individu.... Il serait peut-être curieux de présenter un aperçu statistique à cet égard ; mais ceci nous conduirait trop loin.

A travers les intrigues plus ou moins secrètes dont l'Opéra était le théâtre à rideau baissé, et les propos joyeux qui s'en suivaient, *Iphigénie en Tauride* fournissait sa carrière d'une gravité antique, et le ballet de *Mirza*, de Gardel et Gossec, se paraît des grâces robustes de mademoiselle Heynel, plus du talent de mademoiselle Gui-

mard, passée à l'état de vétéranee, et qu'on appelait le *squelette des Grâces* ; tandis que mademoiselle Zanuzzi faisait admirer son début aux ailes de papillon.

A l'époque où cette composition chorégraphique parut, tout devait être américain pour avoir des droits à la vogue : la danse de l'Opéra, ainsi que les troupes auxiliaires de Louis XVI, faisait la guerre à l'Angleterre. Le sujet de *Mirza* était donc américain ; les Anglais succombaient, dans cette pantomime, sous une formidable artillerie de pirouettes et d'entrechats, dans l'émission de laquelle Auguste Vestris et Nivelon se montraient des héros.

A la première représentation du ballet de *Mirza*, le foyer de l'Académie royale de Musique offrit le spectacle d'une grande fermentation : on venait d'apprendre que mademoiselle Levasseur, veuve de Jean-Jacques Rousseau, et qui avait été précédemment sa

servante, était rentrée dans la domesticité, en épousant un des laquais de M. de Girardin qui, sans doute, lui avait paru, sous certains rapports, digne de succéder avec avantage au philosophe de Genève. Cette alliance mettait toute la philosophie en émoi : elle rendait furieux D'Alembert, Condorcet D'Holbach, et *tutti quanti*. Maintenant ce fait ne fixerait pas une heure durant l'attention publique; nous avons vu la veuve de Napoléon descendre plus bas, relativement au rang où ce grand homme l'avait élevée. Une femme est femme avant tout; et que peut en elle l'esprit qui discute contre les sens qui commandent. M. le marquis de Girardin, qui avait conservé un asile à la veuve de J.-J. Rousseau, expulsa de sa maison la femme de son laquais.... Beaucoup de dames trouvèrent cette action d'une excessive sévérité, prétendant que la philosophie laissa toujours aux amours de si pauvres souvenirs, qu'ils ne peuvent procurer l'om-

bre d'une satisfaction. Les belles raisonneuses n'ont pas précisément tort :

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

Malgré le succès d'*Iphigénie en Tauride* et de *Mirza*, assez faiblement corroboré par la reprise d'*Amadis des Gaules*, l'Opéra languissait à la fin de 1780; M. Devismes était sombre comme un conspirateur espagnol. « *Jeannot*, disait-il un soir dans le foyer des acteurs, ruinera l'Académie royale de Musique, et je suis, moi, *le battu qui paie l'amende*. Croiriez-vous, messieurs, poursuivit l'affligé directeur en s'animant, croiriez-vous que Volange a fait gagner cinq cent mille livres au théâtre de parades qui l'a engagé :.... cinq cent mille livres avec une pièce dont l'unique intrigue est le contenu d'un vase nocturne jeté par la fenêtre... Oui, oui, messieurs, *Jeannot* est le héros du jour : dernièrement il eut un petit rhume ;

à peine le sut-on, que cent carosses se pressèrent à sa porte. Les femmes de qualité envoyèrent demander de ses nouvelles; les plus grands seigneurs en vinrent chercher en personne... La reine, la reine elle-même, ayant appris qu'on avait modelé *Jeannot* en porcelaine, a pris plusieurs de ces grotesques effigies et les fait distribuer à ses courtisans, à ses favorites. Jeannot a été l'étrenne à la mode..... C'est scandaleux, vous dis-je; et si cela dure quinze jours encore, c'en est fait de l'Opéra ».... Ainsi parlait M. Devismes dans les premiers mois de 1780. Or, veut-on savoir ce que devint Volange descendu du trône de la vogue? Un soir d'été de l'année 1807, l'auteur des *Chroniques de l'Opéra* vit entrer chez lui, à Bourges, un homme et une femme ayant l'un et l'autre passé la cinquantaine; chacun des membres de ce couple portait au dos un sac de toile, médiocrement gonflé, et l'homme ayant pris la parole, le visité apprit qu'il avait l'hon-

neur de voir monsieur et madame Volange, voyageant philosophiquement pour donner des représentations en province. En 1807, l'étoile de Jeannot était bien pâlie à l'horizon théâtral : l'astre de Jocrisse l'avait éclipsée (1). Cependant le journaliste de Bourges parvint à lui prêter quelques reflets ; après un séjour d'une semaine dans l'antique capitale du Berry, celui qui vingt-sept ans plus tôt avait mis en péril le premier théâtre du monde, se remit en route riche de cinquante francs, et ayant augmenté son

(1) Volange avait de l'esprit, et, au temps de sa vogue, il en faisait souvent un usage très caustique. Un jour qu'il se trouvait à une répétition de la Comédie Italienne, on annonça l'admission à ce théâtre d'un acteur du boulevard. « Je crois, s'écria alors *Michu*, qu'on » veut nous *infecter* de tous les farceurs des boulevards. » Cette injure, proférée en présence de *Jeannot*, le blessa au vif. Or, *Michu* passait pour se prêter à la plus hideuse déviation des tendresses humaines : « M. *Michu*, » lui dit Volange, si je ne respectais votre sexe, vous » auriez affaire à moi. » On devine de quel côté furent les rieurs.

personnel d'un jeune ânon, qui réunissant sur son dos le contenu des deux sacs sus-mentionnés, portait tout le vestiaire de la troupe. On a vu des gloires tombées plus bas et de plus haut.

XXII.

**LE LOYER DES AMOURS. — LA DANSEUSE
PHILOSOPHE. — LE DRAME ET LA
MUSIQUE.**

L'année 1780 vit à l'Académie lyrique un scandale d'une certaine originalité. Je suis revenu plus d'une fois sur la flamme philémonienne dont le prince d'Hénin brûlait pour mademoiselle Arnoux, malgré l'extrême maturité des charmes de cette ac-

trice, qui ne se piquait pas d'une fidélité de Baucis. Tout autre que son altesse eut pu s'apercevoir que l'esprit de la *prima donna* était toujours jeune. Mais l'épaisseur intellectuelle du prince n'avait pu entrer en rapport avec cet esprit vif, malin, sautillant, toujours leste à voltiger d'un vice sur un ridicule, sans jamais s'arrêter sur une louable qualité : ce genre de relations entre Sophie et son amant était resté vierge. Mais l'amour matériel du dernier avait son beau côté : il s'épanchait incessamment en louis d'or bien cordonnés, et la virtuose émérite de l'Académie royale de musique soutenait que le prince d'Hénin était un homme d'une valeur solide. Or, à force de propager cette opinion, elle finit par la faire partager dans le monde galant ; et voilà qu'un beau matin mademoiselle Raucourt, de la comédie française, voulut savoir décidément à quoi s'en tenir sur la réalité de cet éloge. Elle enleva le prince d'Hénin à mademoiselle Arnoux.

Informée de ce méchant tour, la cantatrice jeta feu et flamme contre la comédienne. — L'ingrate ! s'écria-t-elle, après tout ce que j'ai fait pour elle.... C'est un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein. — Et la pensionnaire du Théâtre Français de répondre : Je la trouve bonne, mademoiselle Arnoux, de me reprocher ses bienfaits.... Je me flatte d'avoir fait pour elle autant qu'elle a fait pour moi :.... il y a eu égalité parfaite ; j'en appelle au témoignage du prince d'Hénin , dont les facultés sont à la hauteur du sujet, et peuvent donner la mesure du mérite respectif.

Cependant, pour se soustraire à la fureur d'une amante et d'une rivale outragée, le prince et sa nouvelle conquête, ou plutôt celle qui l'avait conquis, se réfugièrent à Bagatelle, chez son altesse royale le comte d'Artois. Le frère du roi se trouvait précisément à sa petite maison du bois de Boulogne, quand le couple fugitif s'y présenta.

— Cher capitaine de mes gardes, dit-il à l'infidèle de Sophie Arnoux, j'ai pour principe de ne pas prêter mes châteaux ; je les loue.

— Votre altesse royale plaisante, sa générosité est connue, répondit d'Hénin avec son gros rire germanique.

— Oui, je me pique d'être généreux ; mais je ne le suis avec les amours qu'à charge de réciprocité...

— Mais, monseigneur, objecta mademoiselle Raucourt en riant, l'usage de Paris est de ne payer son terme qu'à l'échéance.

— D'accord ; mais en fait de tendresse les termes sont quelquefois si courts, qu'il est prudent de les faire payer d'avance....

Je vous comprends, monseigneur, reprit l'actrice avec un regard qui prouvait plus qu'il n'était gros ;... et se tournant vers le prince d'Hénin, elle ajouta : chère altesse, je suis riche, ce paiement ne me ruinera pas.

La colère de mademoiselle Arnoux, la

location de Bagatelle, la résignation de mademoiselle Raucourt à payer son terme d'avance, et les récriminations du prince d'Hénin contre le droit du seigneur, égayaient les deux foyers de l'Opéra pendant une huitaine... Mais il va sans dire que la vieille Armide, dont les enchantements étaient en défaut, ne se mêlait point aux rieurs.

Rien, à la fin du carême de 1780, n'intriguait plus la ville et la cour que deux carrosses de porcelaine qu'on avait vus à Longchamp : l'un d'eux, attelé de quatre chevaux gris pommelés, harnachés en soie cramoisie, avec broderie d'argent, était occupé par madame de Valentinois, l'une des plus jolies femmes de la cour. On venait de saluer d'une longue salve d'applaudissements cet équipage singulier, lorsque, tout-à-coup, on vit paraître dans la grande allée des Champs-Élysées un second carrosse de porcelaine, dont les panneaux

étaient couverts de peintures délicieuses, représentant les amours de Diane et Endymion, dans leur plus excentrique paroxisme.... il faut toutefois ajouter qu'il y avait là un nuage pudibond. Quatre chevaux, couleur café au lait, traînaient avec une imposante lenteur la voiture mythologiquement décorée, comme pour laisser admirer de superbes harnais bleu foncé et brodés en or.... madame de Valentinois se sentit éclipsée et leva ses glaces.... Cependant on cherchait à reconnaître la triomphatrice qui étincelait de pierreries et de beauté dans le second équipage;.... on s'efforçait de deviner quel pouvait être l'heureux Endymion de cette autre Latone, et l'on s'accordait à penser, par provision, qu'il devait y avoir quelque Actéon en jeu.... Enfin, un loustic du temps parvint à découvrir que la nymphe du véhicule de porcelaine était mademoiselle Beau-pré, figurante de l'Opéra, dont M. le prince

de Montbarrey était tout à la fois l'Endymion et l'Actéon. Le lendemain, on lut ce quatrain dans *le Mercure* :

Belle Valentinois, laissez sous la remise
Ce carosse fragile, avec raison vanté ;
La vertu d'opéra doit, en toute entreprise,
L'emporter en fragilité.

Ce jugement en madrigal était, il faut en convenir, d'une exactitude qui admettait peu d'exceptions; je puis cependant en citer une, qui doit être inscrite au livre d'or de l'Académie de Musique. Je parle d'un livre d'or, parce que je suis bien convaincu qu'il devait y en avoir un alors à l'Opéra, espèce de république aristocratique, où le doge Devismes subissait souvent l'influence d'un conseil des dix..... De nos jours, c'est un autocrate qui règne dans l'empire lyrique: autocrate disposé à traiter en Polonais tout ce qui chante, danse,

souffle dans le cuivre ou dans le buis, racle sur la corde de boyau, peint en détrempe, se livre aux exercices mécaniques, et dispense la lumière au gaz ou à l'huile, avec une séditieuse indépendance. M. le directeur de l'Opéra, ferme dans les arçons d'une subvention rémunératrice, comme Napoléon sur son cheval de bataille, peut dire à ses pensionnaires : *l'Opéra, c'est moi*;... donc le livre d'or serait une hérésie démocratique.... Mais revenons à notre exception en matière de vertu fragile : chapitre des vieilles annales de l'Opéra, qui, dit-on, a bien peu d'étendue dans la chronologie moderne du lieu.

Il y avait en 1780, à l'Académie royale de Musique, une danseuse nommée mademoiselle Théodore, dont l'entrée au théâtre, trois ans plus tôt, avait été marquée par des circonstances fort singulières. Les études de la débutante n'avaient pas été dirigées exclusivement vers les pirouettes, les pas mou-

chetés et les entrechats : elle s'était adonnée à la lecture des bons livres, et J.-J. Rousseau avait été de très bonne heure son auteur favori. Cependant, comme malgré sa façon de penser, libre, ferme, un peu hardie, mademoiselle Théodore ne croyait pas pouvoir tenir un rang parmi les encyclopédistes, que mesdames du Deffant et de Tencin elles-mêmes n'avaient secondés que dans la philosophie des amours, elle se décida à se faire danseuse : profession qui, du reste, ne manque pas de philosophie, considérée sous un certain point de vue. Mais la future disciple de Terpsichore ne voyant pas les choses ainsi, écrivit à J.-J. Rousseau, dès son entrée à l'Opéra, pour lui demander des instructions sur la manière de s'y conduire. La solution parut des plus embarrassantes au philosophe d'Ermenonville : la jeune personne appelait sa dialectique sur un terrain tellement neuf, tellement mitoyen entre la morale d'*Emile* et les pages

enflammées de la *Nouvelle Héloïse*, que non moins indécis que le baudet de Buridan entre deux mesures d'avoine, il ne sut que répondre à sa gentille correspondante, et se dispensa de lui écrire.

Mademoiselle Théodore ne se tint pas pour battue : un soir d'automne, Rousseau la vit arriver dans son ermitage, réclamant avec instance les conseils du pilote de Genève pour naviguer chastement dans les parages de l'Opéra.

— Mon Dieu, mademoiselle, que voulez-vous que je vous dise, répondit Rousseau ; ne sachant que répondre à votre demande excessivement délicate, j'avais, au risque de vous paraître impoli, suivi le conseil du grec Lucien, je m'étais abstenu....

— C'est trop de modestie, monsieur ; vous dont les principes sont si purs....

— Cette pureté-là, mademoiselle, le papier est une pierre de touche bien peu sûre pour l'éprouver :.... c'est un confident d'une

mademoiselle Théodore. Avant l'apparition complaisance candide qui ne réclame jamais ;..... il faut juger les principes à l'usé, comme le drap d'un habit ; et dans cette expérimentation je n'ai pas été heureux.... Un de mes élèves a frisé de près les galères ; et pour mon propre compte, j'ai toute ma vie été fort indécis sur la manière de me conduire , quoique je marchasse sur un sol moins glissant que les planches de l'Opéra. Comment voulez-vous que je vous dirige à travers ce monde inconnu des intelligences du dehors ?

— Mais , monsieur, les lois de l'honneur sont applicables à toutes les situations.

— Entendons-nous, mademoiselle ; je ne connais pas de mots dont les acceptions soient plus élastiques que celles du mot honneur.

— Je veux parler de l'honneur qu'une femme doit professer pour mériter l'estime : la chasteté.

— La chasteté!..... et vous venez me demander des règles de conduite. Avez-vous jamais entendu dire que le commandant d'une place assiégée ait été solliciter parmi les assiégeants des ressources de défense ?..... Ecoutez, ma chère enfant, le code d'une danseuse d'opéra se compose, si je ne me trompe, de fibres plus ou moins sensibles, de nerfs plus ou moins irritables, de veines plus ou moins chauffées par le sang qui circule dans leurs parois ; d'un cerveau plus ou moins facile à titiller par cette enchanteresse , rarement ennemie du péché, qu'on appelle l'imagination. Quand l'expression de ces *articles* du code est calme, modérée, et qu'un dernier article, nommé désintéressement, a quelque empire sur l'esprit de la femme, elle reste chaste, au théâtre comme ailleurs. Mais lorsque tous ces articles ont un langage ardent et impérieux, c'en est fait de la chasteté.... Or, que voulez-vous qu'y puissent faire les préservatifs de la mo-

rale..... Tenez , mademoiselle , croyez-moi , occupez toutes les puissances dont je vous parlais tout-à-l'heure : donnez-leur une douce loi ; c'est le meilleur moyen de prévenir les lois pécheresses qu'elles pourraient vous imposer.....

— Je ne vous comprends pas , monsieur.

— Prenez un amant pour éloigner les galants.

— Mais un amant....

— N'est pas sans danger, je le conçois ; je ne garderai pourtant de vous conseiller un mari :.... ce serait courir au-devant du mal au lieu de l'éviter. Le sentiment s'endort honnête dans le sein de l'hymen , et trop souvent , hélas ! il se fait vicieux au réveil , afin de ne plus s'endormir. Ne vous mariez pas.

Mademoiselle Théodore suivit le conseil de Rousseau : elle donna son cœur au danseur Dauberval , qui l'accepta volontiers ,

parce qu'elle était belle ; mais qui ne lui donna en échange qu'une petite partie du sien. Le philosophe , en conseillant à notre danseuse un amour unique , n'avait pas songé aux tourments de la jalousie ; mademoiselle Théodore ne put supporter les innombrables infidélités de son amant , et comme elle ne se sentait aucune disposition à la vengeance , après trois ans d'angoisses , elle résolut de quitter l'Opéra , d'entrer en religion , et de porter dans le sein de Dieu cet amour malheureux et constant , qui avait paru phénoménal à l'Académie royale de Musique. Quand les dames du lieu parlaient de leur ex-camarade , elles l'appelaient *Sainte Théodore* , surtout en songeant à la faible portion de tendresse démonstrative à laquelle le volage Dauberval l'avait réduite pendant trois ans.

Le poème *des Mois*, de Roucher succéda , dans les devis du foyer de l'Opéra , aux amours avec dénouement séraphique de

de ce poème, tout le monde voulait le lire ; dès qu'il fut en lumière, on ne le lut pas plus que *les Saisons* de Benserade. M. de Bussy, à qui l'auteur avait envoyé son ouvrage, lui répondit par cette épigramme :

De vos vers, triste destinée !
Les-reprenant cent et cent fois ,
Enfin , j'ai lu vos douze mois
Et je suis vieilli d'une année.

Ce quatrain venait d'être débité, le 6 avril 1780, au milieu d'un cercle de talons rouges, par un gentilhomme coiffé à l'oiseau royal, poudré au givre, surabondamment brodé, et dont tous les doigts étaient en-diamantés jusqu'à la première jointure. Le coude appuyé sur la cheminée, il se faisait écouter comme un oracle, dans une suite de récits et d'anecdotes, malins jusqu'à la critique acerbe, quelquefois d'une hardiesse visant à la témérité, sur les affaires du temps; et presque toutes ses narrations se termi-

naient par cette formule d'interrogation, adressée successivement à chacun de ses auditeurs : « Qu'en pensez-vous, monsieur le duc ? que vous en semble, monsieur le marquis ? » Ce genre d'investigation, après des discours d'une intention suspecte, eût pu faire naître quelques soupçons sur le compte du narrateur, autre *Saint Germain* qui se faisait appeler le comte de Paradès, et dont personne ne connaissait la famille. Mais Louis XVI, qui s'était laissé persuader que la noblesse du comte remontait à 1400, avait été tellement séduit par l'éloquence dorée de cet homme, qu'il venait de lui conférer, coup sur coup, les grades de capitaine, de major et de colonel. Il racontait donc à son auditoire bienveillant de l'Opéra que, le matin même, Sa Majesté lui avait fait la promesse de le recevoir dans ses carrosses, lorsqu'un exempt de police, chapeau bas, s'avança vers lui, et le pria de monter dans une voiture qui, sans être un des carrosses

du roi, allait le conduire au château royal... de la Bastille... Grande surprise, grand ébahissement ! Dans les jours qui suivirent cette arrestation, chacun se mit à la recherche des motifs qui avaient pu la déterminer ; et voici le résumé de ce qu'on découvrit.

M. le comte de Paradès, noble, dans ses assertions, à seize quartiers au moins, était, en réalité, fils d'un pâtissier-traiteur d'Abbeville, qui n'avait jamais compté, l'honnête homme, que des quartiers de chevreuil ou d'agneau. L'humble fils du gâte-sauce picard demeura parfaitement étranger au collège ; mais la nature l'avait doué de l'esprit d'intrigue, et je ne connais pas d'instituteur plus habile. A dix-huit ans, notre Figaro des bords de la Somme se faisait appeler déjà le chevalier de Paradès, à vingt ans, il était baron, à vingt-trois ans, on lui donnait, à Londres, du monsieur le comte, et il y exerçait une mission diplo-

matique... avec investiture de M. le lieutenant de police Sartine. Espion de la France en Angleterre, durant la guerre, la position était dangereuse, et tout le faste dont s'entourait, grâce à des subsides de police, le prétendu grand seigneur, devait à peine cacher à ses yeux la potence réservée à ses pareils. Enfin, des soupçons s'élevèrent contre Paradès, il fut arrêté à Londres en 1778; et sa correspondance ne laissa aucun doute sur l'emploi de ses loisirs dans la capitale des Royaumes-Unis. La corde filée pour les pendus lui apparut alors à une désespérante proximité : elle lui sembla d'une force extrême. « Jamais je ne parviendrai à la rompre par la pesanteur spécifique de mon corps, se dit-il mentalement ; tâchons de l'écarter par la subtilité de mon esprit. » Conduit devant lord North, l'un des ministres de sa majesté britannique, l'adroit Picard lui parla ainsi : « Illustre seigneur, depuis un temps immémorial, on pend en Europe,

et je ne sache pas qu'on soit encore parvenu à tirer un parti appréciable d'un pendu. Mais si le sujet sacrifié n'est bon à rien, il y a quelque chose à faire de celui qui a su mériter habilement la corde. Réservant pour une autre occasion cette récompense de mes faits et gestes passés, laissez-moi retourner en France; j'y serai utile à votre politique, je le jure sur... ce qui tient lieu d'honneur aux hommes avisés, et vous êtes trop éclairé, milord, pour ne pas comprendre tout ce que, dans la présente guerre, je puis, à Paris étant, donner de précieuses informations à votre cabinet. » Toutes les fois qu'une trahison put nuire à la France, les Anglais se montrèrent d'excellente composition avec elle : le comte de Paradès fut commissionné espion de l'Angleterre à Paris; ce qui ne l'empêcha pas d'entretenir à Londres un espionnage pour le compte de M. de Sartine. Grassement payé des deux côtés, le double traître, malgré

des dépenses excessives, tendantes à faire surgir des honneurs du borbier dans lequel il se vautrait, n'avait pas amassé moins de quatre millions, qu'il s'occupait de placer chez différents notaires. Surpris d'une fortune si considérable, dont personne ne connaissait la source, ces officiers en devisèrent entre eux à leur chambre, avec d'autant plus d'animosité, que Paradès avait enlevé à plusieurs d'entr'eux de gentilles maîtresses du *magasin*, qui maintenant s'immergeaient avec délices dans le Pactole que le riche aventurier laissait tomber à flots pressés de ses mains. L'un de ces messieurs dénonça au ministre de Paris les prodigalités dignes d'un Rohan auxquelles Paradès se livrait; il fut surveillé, suivi; en un mot, on espionna l'espion magnifique, et l'on ne tarda pas à découvrir le rôle en partie double qu'il jouait.

Quand Louis XVI apprit à quel homme il avait décerné les honneurs de sa cour; à

quel homme il était chargé de remettre, au nom de Charles III, les lettres de la grande d'Espagne, il entra dans une véritable fureur, et jura qu'il ferait écarteler le scélérat qui venait de livrer à l'Angleterre les secrets de son cabinet. Tandis qu'on délibérait dans le conseil sur la question de savoir si Paradès serait jugé administrativement ou selon les formes du palais, l'une des jolies danseuses de l'Opéra, mademoiselle Zannuci, que le coupable entretenait depuis quelque temps, se désespérait et pleurait comme une Artémise... Un matin, au foyer des acteurs, l'entretien roulait sur les crimes de Paradès : deux vieilles cantatrices retirées, et qui en étaient réduites aux dissertations politiques, déploraient les maux incalculables que la trahison de cet espion pouvait attirer sur l'état.

— Le plus grand des malheurs, dit une de ces dames, c'est qu'il faudra refaire les plans de campagnes....

— Le plus grand des malheurs, répondit mademoiselle Zannuci, qui avait entendu le propos, c'est que le misérable me laisse cinquante mille livres de dettes sur les bras.

— Les sommes qu'il a déposées chez les notaires vont être, dit-on, réparties entre ses créanciers jusqu'à paiement intégral ; présentez-vous comme créancière, reprit malicieusement une des nymphes invalides.

— Sans doute, ajouta l'autre ; mademoiselle Zannuci n'aura qu'à montrer son titre.

— Et grâce à Dieu, répartit la jolie danseuse, mon titre n'est pas *périmé* comme le vôtre.

Le chevalier de Boufflers, qui se trouvait à la répétition, écrivit cette répartie sur ses tablettes, en s'écriant : « Charmant pour le refrain d'une chanson. »

Dans certaines circonstances, la Bastille, ainsi que *l'avare Achéron*, ne rendait pas sa proie : c'est qu'alors il y avait des suscep-

tibilités libres qui pouvaient être cruellement égratignées par les révélations venant des cachots : une prison d'état est souvent ce puits d'où la vérité ne peut sortir.... Une fois embastillé, le comte de Paradès ne reparut plus. Que devint-il ? on ne l'a jamais su..... Peut-être ses quatre millions ne suffirent-ils pas pour faire dresser sa potence. On le fit oublier, afin que ses richesses fussent oubliées.

Malheur arrive tôt ou tard aux souverains contre lesquels les peuples se sont prononcés : le peuple de l'Opéra avait juré de renverser le trône de M. Devismes ; cette révolution s'opéra dans l'été de 1780..... L'Académie royale de Musique eut ses journées de juillet long-temps avant la France. Elle avait eu aussi son comité-directeur : comité d'autant plus puissant, qu'il influençait plus de faiblesses. Les dames y tenaient le haut bout du tapis. Le moyen de résister lorsque des femmes conspirent de la tête...

et du cœur. Par un arrêt du conseil, le roi retira, en mai 1780, la concession et le privilège de l'Opéra à la ville de Paris ; mais il laissait à sa charge les dettes, montant à plus de deux cent mille livres, ainsi que les pensions viagères, s'élevant à cent douze mille livres par an. Ceci n'était pas très paternel à l'endroit de la bonne capitale de Sa Majesté. Mais ce qui, dans cette affaire, présentait une contradiction singulière, c'est que l'on faisait dire au roi, par forme de préambule de l'arrêt : « Il n'est pas juste » que les octrois de la ville, levés indistinctement sur tous les habitants, servent à » subvenir aux frais des amusements de » la classe la plus aisée. » En supposant que ce raisonnement eût été exact, ce que l'on peut contester, puisque toutes les classes étaient admises à jouir des représentations de l'Opéra, la philanthropie royale eût erré d'une étrange manière, en laissant à la communauté parisienne les charges d'un

établissement dont les revenus lui étaient retirés.

La haute police de notre premier théâtre lyrique fut remise à M. Amelot, ministre de Paris, représenté près de l'administration par M. de La Ferté, intendant des Menüs-Plaisirs ; celui-là même à qui Poinset dédia, avec toutes les formes de la plus sordide adulation, sa jolie comédie *du Cercle*, et lui attira cette brutale épigramme :

On s'étonne, et même on s'irrite,

De voir encenser un butor....

Mais on a vu l'Israélite

Adorer aussi le veau d'or.

Un auteur peut, sans être cruche,

Enmécener un La Ferté.

C'est un sculpteur qui, d'une bûche,

Sait faire une divinité.

Il paraît que M. de La Ferté pouvait se prévaloir de sa part assurée de Paradis ; c'était une victime promise à mademoiselle

Arnoux, devenue d'autant plus malicieuse depuis quelque temps, qu'elle voyait fuir, avec une désespérante rapidité, les occasions d'être tendre. La célèbre cantatrice arrivait à cet âge où les femmes sont sans pitié pour leur prochain, parce qu'elles se répandent vainement en intentions charitables..... Dans notre nature imparfaite, il faut que toute passion qui s'éteint laisse mêler à sa cendre le germe d'une passion nouvelle.... C'est surtout dans le code de Satan que M. Azais a pu étudier le système des compensations. Revenons à l'organisation de l'Opéra, en l'an de grâce 1780.

Donc, M. Devismes, renversé par le populaire de l'Académie royale de Musique (avis à ses successeurs), laissait la haute surveillance de l'empire lyrique à M. de La Ferté, auquel on adjoignit M. Le Breton, comme directeur général. Mais ce compositeur ne ressaisit pas pour long-temps le timon de cet état lumineux : quelques mois

après son installation, l'orchestre, qu'il avait dirigé *ab irato* pendant une représentation (1), exécutait un *requiem* sur sa bière :... un transport musical l'avait tué.

Les révolutions profitent, au premier moment, à ceux qui les ont faites : l'Opéra obtint une sorte de constitution. Le directeur ne fut que le chef de l'administration ; le pouvoir exécutif et les principaux sujets appelés à participer au gouvernement, formèrent un corps représentatif. Ils eurent des assemblées et voix délibérative ; on leur donna des jetons de présence.... Les dames trouvèrent cela charmant ; seulement, les belles représentantes firent décider, à une imposante majorité, que, dans aucun cas, il n'y aurait d'assemblée après le spectacle.

(1) M. Le Breton, mécontent de la manière dont le chef d'orchestre conduisait *Castor et Pollux*, saisit la baguette et s'échauffa à tel point, que le soir même une fluxion de poitrine se déclara, et que trois jours après il était mort...

Le roi donnait annuellement 95 mille livres à l'Académie royale de Musique ; il lui abandonnait en outre les décorations et costumes qui se trouvaient dans les magasins , et dont l'évaluation pouvait être portée à 1 million 500 mille livres , à condition que l'Opéra jouerait à Versailles et à Fontainebleau. Sa Majesté faisait encore en ceci de la générosité au détriment de la ville et au profit de la cour, toujours d'après cette vieille convention , quelque peu contestée aujourd'hui, que Paris, comme toute la France, *appartient au roi.*

La discussion est l'essence des gouvernements représentatifs , et les débats ne peuvent manquer d'être vifs lorsque des intérêts sont en jeu. La répartition des emplois entre les sujets du chant donna lieu à l'un de ces débats, dont enfin surgit la distribution suivante, que nous rapportons, afin de faire connaître à nos lecteurs le personnel chantant de cette époque. Mademoiselle

Levasseur eut les grands rôles : *Iphigénie en Tauride*, *Alceste*, *Armide* ; mademoiselle Laguerre demeura chargée des jeunes premières : *Iphigénie en Aulide*, *Angélique* ; les rôles du même genre, mais d'un ordre inférieur, furent confiés à mademoiselle Beaumesnil : *Euridice*, *Eylé* dans *Thésée* ; les rôles de grande représentation, les divinités devinrent le partage de mademoiselle Duplan, dont la haute taille et les belles proportions convenaient parfaitement à cet emploi ; enfin, à mademoiselle Duranci, cantatrice médiocre, mais actrice passionnée, échurent les rôles à grand caractère, exigeant une âme énergique, une intelligence profonde, et la connaissance de toutes les ressources tragiques. Parmi les hommes, Larrivée continua de jouer les rois, les héros : *Hercule*, *Oreste*, *Agamemnon* (1) ; Moreau, double de Larrivée, eut

(1) Larrivée, qui fut long-temps un des premiers

ensuite quelques rôles inférieurs : *Thoas*, *Archélaüs*. Personne n'avait disputé à Legros tout rôle exigeant une voix étendue et flexible, la science du chant, en un mot, une exécution éclatante. Dans cet emploi, il était doublé par un jeune acteur nommé Lainez, qui, à partir de la nouvelle répartition, devait jouer en outre, en chef, les rôles de haute-contre que pouvaient faire valoir une figure agréable, une taille élégante, un débit animé : qualités que ce jeune acteur réunissait au charme d'une voix fraîche et à un chant rempli de sentiment. Lainez, qui avait débuté vers 1779, était encore en 1812 indispensable à l'Opéra. Son chant manquait alors de flexibilité; il n'exprimait plus les élans de la passion que par des cris; mais ces cris étaient ceux de l'ame;

sujets de l'Opéra, était cependant affligé d'un chant nasal.. Un spectateur, qui l'entendait pour la première fois, se prit à dire : *Voilà un nez qui chante fort bien.*

on s'en contentait. Notre éducation musicale était bien peu avancée sous l'empire; et l'on admirait, dans Lainez, le tragédien consommé, qui jouait *Polynice d'OEdepe à Colonne* à l'âge de soixante ans, avec toute la verve, toute la légèreté de tenue d'un jeune homme.

On voit qu'à l'Opéra, en 1780, le choix des sujets était déterminé par le caractère dramatique des personnages : les emplois étaient ceux de rois, de héros, de bergers, de grands-prêtres, d'enchanteurs; et, dans cette nomenclature, les dieux venaient en queue de liste, parce qu'ils n'apparaissaient, en dépit d'Horace, que pour dénouer l'action, ou plutôt pour la trancher d'un coup de foudre ou de trident. Les femmes se distinguaient en reines, en princesses, en bergères et en habitantes de l'Olympe, qui mêlaient quelquefois leurs faiblesses divines aux intrigues de la terre, c'est-à-dire aux misères des mortels, si peu dignes des fa-

cultés opulentes attachées à la divinité. Depuis que nos scènes lyriques ne sont plus que l'empire de la musique, et que l'art dramatique n'y paraît qu'en qualité de valet de chambre, on n'y reconnaît ni potentats, ni reines, ni guerriers, ni princesses, ni bergers, ni bergères.... Les opéras conservent encore, mais par pure tolérance, le nom des héros mis en scène, ou la désignation des sujets traités ; mais nous touchons au moment où on lira sur l'affiche : *le triomphe de la cavatine, les infortunes de l'andante, les caprices d'un duetto*.... En attendant ce complément de révolution ultramontaine, les personnages d'une action scénique, qu'ils soient empereurs ou goujats, généraux d'armée ou pasquins, reines ou lingères, déesses ou soubrettes, s'appellent un premier ténor, un ténor léger, une basse, un baryton, une *prima donna*, un contre-alto, etc. Qu'ils soient furieux, en *amoroso* ; que leur amour s'exhale à la pointe d'un

trille; qu'ils expirent avec fioritures, peu importe;... on les attend au *trait*; on guette le *do* de poitrine au passage. S'ils se produisent sans encombre, les *bravi* phrénétiques accueillent la plus grotesque expression d'une passion quelconque, et la tenue en scène d'un chaudronnier sous les habits d'un prince souverain..... Le mannequin chantant, quel qu'il soit, fait *fanatismo*, pour nous servir d'une expression diletante. Voilà ce que nous avons fait de l'opéra en France. Était-il bien nécessaire que, pour devenir riche d'harmonie, il se fît aussi pauvre d'exécution dramatique? Nous ne le pensons pas; et ce n'était point, que nous sachions, l'avis des Gluck, des Piccini, des Mehul, des Boïeldieu, voire des Grétry et des Dalayrac, que nous osons citer tout faiseurs d'*operettes* qu'ils étaient : tous ont fait d'assez bonne musique, ce semble, avec des drames intéressants. C'est bien assez s'affranchir des lois de la vérité et même

de la vraisemblance, que de traduire en langage musical toutes les actions de la vie; et pour peu que le plaisir de l'oreille vous laisse la faculté de réfléchir, ne trouve-t-on pas que Saint-Évremond avait raison de dire : « On chante toute la pièce depuis le » commencement jusqu'à la fin, comme si » les personnes qu'on représente s'étaient » ridiculement ajustées pour traiter en mus- » sique et les plus communes, et les plus » importantes affaires de leur vie. Peut-on » s'imaginer qu'un maître appelle son va- » let ou qu'il lui donne une commission en » chantant ; qu'un ami fasse , en chantant , » une confidence à son ami ; qu'on délibère » en chantant dans un conseil ; qu'on ex- » prime avec des chants les ordres qu'on » donne, et que, mélodieusement, on tue » les hommes à coups d'épée et de jave- » lots? »

Mais ceci étant admis, à peine de ne point avoir d'opéras, rien n'empêche au moins

que l'harmonie soit, autant que possible, imitative. Un auteur moderne, qui a écrit sur la musique avec une connaissance parfaite du caractère et des ressources de cet art, a dit : « Le langage musical a pour fondement la déclamation : Lulli consultait mademoiselle Champmeslé, Grétry mademoiselle Clairon, et ces compositeurs ont reproduit, dans plusieurs morceaux, les tons, les inflexions, l'accent de ces actrices célèbres. Si l'on reconnaît que la déclamation est une imitation de la nature, pourquoi refuserait-on cette qualité à l'expression musicale, qui ne fait que renforcer les tons de la voix parlante et les assujétir à un rythme déterminé. Les ressemblances des beaux-arts entre eux, et des beaux-arts avec la nature, dépendent des sentiments du même genre qu'ils excitent dans notre âme, par des moyens divers. »

Or, si l'expression musicale doit se con-

former au vœu de la nature, comment donc qualifier cette aberration de l'art qui exclut du théâtre, ce pastiche de la grande scène du monde, toute intention dramatique, pour ne nous présenter que des instruments, admirables si l'on veut, mais qui, le plus souvent, n'ont sur une basse, une harpe, un piano, que l'avantage d'avoir la vie et le mouvement : car l'acteur lyrique, esclave de l'arrangement d'une série de notes, oserait-il se prévaloir du libre arbitre de ses sentiments ?..... non, c'est un mécanisme organisé comme l'orgue de Barbarie. Une domination aussi exclusive de la musique ne peut être chez notre nation, avide d'émotions puissantes, qu'un effet du goût qui se fourvoie sur les traces de ces Italiens, dont l'ame tout entière est logée dans l'oreille. Les Allemands sont, on en conviendra, sans doute, un peuple organisé pour la mélodie ; eh ! bien, écoutez leurs drames lyriques, écoutez les compositions de Mozart, de

Weber, de Meyerbeer, et même les œuvres destinées à l'instrumentation, d'Hayden et de Beethoven,.... c'est la nature, la nature multiple, s'adressant à tous les organes de la sensation, mais toujours fidèle à ses lois primordiales; la nature revêtant les formes de l'art, se parant de ses atours, sans jamais abjurer le caractère indélébile qu'elle tient de la création.... Polissez l'or, couvrez-le d'élégantes ciselures, imprimez à sa superficie toutes les nuances que peut recevoir l'émail, nous vous en saurons gré; mais n'altérez pas sa substance : l'or, sous la main du joaillier, c'est la nature sous la plume de l'harmoniste, et par suite, l'accent du chanteur bien inspiré.

XXIII.

L'AMANT SPÉCULATEUR—TRIANON RIVAL DE L'OPÉRA. — LES ODALISQUES CANDIDATES.

Tandis qu'on réorganisait l'Opéra, mademoiselle Arnoux, sultane validé de ce grand sérail, où cent mouchoirs pouvaient tomber, sans qu'un seul restât à terre, mademoiselle Arnoux s'abusait délicieusement sur la direction des tendres sentiments d'un

M. de Murville, qui s'était fait son panégyriste..... La pauvre dame pouvait s'abuser sans trop de vanité, car un jour on lui apporta son buste, nouvellement fait, avec cette inscription, gravée sur le piedouche :

Ce buste vous enchante ; ah ! fuyez , mes amis ,
Fuyez ! que de périls on court près du modèle !
Je n'ai jamais vu d'homme en sa présence admis
Qui n'entrât inconstant et ne sortît fidèle.

En lisant cette épigraphe hyperbolique, l'Armide dessaisie de sa baguette dut se dire : « Hélas ! depuis tantôt dix ans , bien des hommes ont passé par mon boudoir sans subir cette galante métamorphose..... Mais celui-là paraît avoir la foi , c'est bon à savoir. » Ce que l'actrice émerite fit de cette information, je l'ignore, et je ne sais pas davantage jusqu'à quel point M. de Murville fut contraint de soutenir son assertion rimée : il faudra que mes lecteurs tirent

une induction des faits que voici. Mademoiselle Arnoux avait, en 1780, une fille âgée de dix-sept à dix-huit ans, peu jolie, quoiqu'elle ressemblât à sa mère, mais douée de cette complexion puissante qui plaît à certains amateurs. De quel rayon des flammes divergentes de la célèbre actrice cette étincelle était-elle tombée? c'eût été pour sa mère elle-même une des questions posées par le sphinx, et la sagacité du plus subtil OEdipe y eut succombé. Quoi qu'il en soit, M. de Murville, cadet d'une famille normande, avait mesuré de l'œil la capacité du coffre-fort de mademoiselle Arnoux; il savait que sa fille serait un fort bon parti, et pensa qu'une charge de trésorier de France pouvait sortir du coffre susdit. L'avisé Normand se prit à adorer la jeune tige Arnoux, par le conseil de son intérêt. Après quelques semaines, il vit que le cœur de la demoiselle serait une conquête facile; mais il avait plus d'une raison d'être moins

tranquille sur les dispositions de la mère. Mademoiselle Arnoux, qui pouvait avoir d'innombrables motifs pour douter de l'origine noble de sa fille, tenait à lui donner un mari dont la noblesse fût incontestée; et le prétendant qui se présentait descendait, en ligne directe, d'un marchand de fromages de Neufchâtel, assez mal savonné par l'acquisition que son fils avait faite d'une charge de secrétaire du roi. Les premières manifestations matrimoniales de Murville furent accueillies par un *nous verrons* très froid.

Or, les amants qui se sentent aimés ont une manière de *voir* beaucoup plus active que les grands parents de leurs belles, et s'ils sont pressants, ils amènent trop facilement, hélas! les demoiselles à leur *point de vue*. Ce fut ce qui arriva pendant une soirée d'automne, tandis que mademoiselle Arnoux était en conseil à l'Opéra. Ce soir-là, une unanimité inaccoutumée dans l'opinion des

délibérants avait rendu la séance très courte; mademoiselle Arnoux rentra à son hôtel au moment où elle était le moins du monde attendue. M. de Murville se trouvait avec celle qu'il recherchait:... il s'y trouvait dans une situation à fournir l'original d'une gravure pour l'un des contes les plus excentriques de Lafontaine..... Mademoiselle Arnoux hésita un moment entre les fureurs de Médée ou d'Armide et la longanimité d'une mère, qui a donné de mauvais exemples à sa fille;... ce fut à la longanimité qu'elle s'arrêta.

— Monsieur de Murville, dit elle d'un ton digne et froid, quand je me suis aperçue que votre courtoisie jouait la comédie auprès de moi, et la jouait assez mal, soit dit en passant, j'aurais dû vous mettre à la porte; je ne l'ai pas fait; je reconnais mon tort, et vous m'en punissez aujourd'hui.

— Madame, mes intentions sont honorables.

— Vous les manifestez d'une singulière façon, monsieur l'homme d'honneur.

— Je suis prêt à les signer....

— Vous les signiez même quand je suis entrée; mais le visa de monsieur le curé est devenu indispensable : je vous donne huit jours pour le produire. Vous n'ignorez pas que tout fils d'un secrétaire du roi que vous êtes, votre crédit serait brisé comme un verre par le moindre choc du mien; ne vous exposez pas, croyez-moi, à ce dangereux contact. Quant à la dot en vue de laquelle il vous plaisait d'aplanir si résolument les difficultés, je vous préviens qu'elle ne vous sera comptée que dans deux ans : je suis curieuse d'apprendre d'ici là, de ma fille, si vous jouez avec plus de naturel et de supériorité le rôle de mari que celui d'amant...

A ces mots, mademoiselle Arnoux passa dans son cabinet, laissant à la demoiselle l'interprétation facile des dernières paroles qu'elle venait de prononcer. J'ignore ce qui

se passa entre les jeunes gens ; mais la demoiselle pleura beaucoup..... Peut-être la pauvre enfant craignit-elle que son mari ne devint, avec sa mère, meilleur comédien que par le passé.

Le sujet qu'on avait agité dans le conseil de l'Opéra le jour du retour imprévu de demoiselle Arnoux, était des plus graves : voici ce dont il s'agissait. Toute l'Europe a su que, las des plaisirs ordinaires de la ville et de la cour, M. le comte d'Artois s'avisa d'apprendre à danser sur la corde, et devint bientôt, au su et vu de tous les courtisans, un des plus habiles funambules de son temps. Piquée d'émulation par cette singulière direction des loisirs de la grandeur royale, la reine, mesdames Jules et Diane de Polignac entendues, décida un beau jour qu'il fallait jouer la comédie à Trianon. Ces deux favorites, avec d'autres dames habituées du délicieux Eldorado, acceptèrent des emplois dans la troupe projetée. M. le comte d'Ar-

tois s'y associa avec empressement, pourvu, dit-il par forme de réserve, qu'on n'adoptât ni les drames larmoyants de La Chaussée, ni les spiritualités à l'alambic de Mairivaux. Ce n'était pas non plus dans les intentions de la reine; il fut arrêté que la pièce d'ouverture serait le *Barbier de Séville*. Les rôles d'amoureux furent décernés à MM. de Dillon, de Bezenval, de Bouillé; ce qui fit dire aux malignes langues que ces jeunes seigneurs ne sortaient pas de leur emploi.

La reine et le prince son beau-frère, pour qui les grandeurs étaient pâté d'anguille, déclarèrent qu'ils s'emparaient des rôles de soubrettes et de valets : pour son début, Sa Majesté apprit Rosine du *Barbier*, et M. le comte d'Artois se chargea du rôle de Figaro. Il va sans dire que les places au spectacle du Petit-Trianon furent presque aussi recherchées que les emplois lucratifs et les honneurs; mais le roi, qui voyait avec un

secret mécontentement la récréation peu royale pour laquelle son auguste épouse se montrait passionnée, le roi décida qu'un petit nombre de courtisans, de dames titrées et d'officiers de la maison militaire seraient admis à voir jouer Sa Majesté. Or, un parterre de gardes-du-corps était assez imprudemment composé ; on entendit avant la représentation un de ces messieurs dire à un de ses camarades : « Viens-tu à Trianon » claquer la reine. » Il est aisé de concevoir que des chevaliers français d'une taille moyenne de cinq pieds cinq à six pouces, étaient constitués convenablement pour faire, en conscience, l'office de *romains* ; Beaumarchais qui, de la coulisse, dirigeait la représentation, s'écria, au milieu d'une tempête d'applaudissements : « En voilà qui comprennent leur rôle. » Les acteurs de la scène ne le comprenaient guère, eux : « il » faut convenir qu'on ne peut pas plus royalement mal jouer, » dit un garde-du-corps

dont les battements de mains couvrirent heureusement la remarque judicieusement critique. Moins facile à étouffer, un sifflet, un sifflet unique mais obstiné, perça le bruit des batteries humaines : c'était le roi lui-même qui s'amusait à sa manière... On en fut convaincu en voyant le ventre de Sa Majesté, déjà passablement arrondi, bondir, soulevé par un rire homérique. La reine, à qui s'adressait particulièrement cette improbation, plus sérieuse qu'elle ne le paraissait, la trouva de mauvais goût. « Que c'est indécemment ! » dit-elle tout bas au comte d'Artois. — « C'est plus imprudent encore, » murmura Beaumarchais, qui avait entendu l'exclamation de la royale actrice. Cet homme-là ne laissait jamais échapper l'occasion de dire une malice.

Le succès que des applaudissements courtoisanesques firent à la reine, augmenta encore sa passion pour les jeux de la scène, et elle parlait de multiplier beaucoup les

représentations et d'augmenter le nombre des spectateurs.

Ce fut dans cette circonstance qu'eut lieu l'assemblée des principaux sujets de l'Opéra. Mais, séance tenante, le sieur Le Gros, qui entretenait des intelligences galantes dans les combles du château de Versailles, revint de cette résidence, où il avait été envoyé pour prendre l'air du bureau, et rassura ses camarades sur la concurrence du spectacle de Trianon. On avait répandu le bruit que la troupe royale devait jouer l'opéra : c'eut été à faire fuir tous les chats des gouttières voisines; mais les puissances de l'Académie royale de Musique ne s'étaient pas moins alarmées de ce projet; car elles craignaient avec raison que le chant déplorable des illustres acteurs ne fût trouvé sublime, et que les loges de l'Opéra ne restassent désertes.

Le Gros, bien informé, déclara à l'assemblée que, loin de se préparer à une extension

de genres, la troupe de Trianon était menacée de dissolution. La haute noblesse, se voyant amenée à l'obligation d'assister à ces malencontreuses représentations, prolongeait son séjour dans ses terres; on s'était vu contraint, pour avoir une chambrée la dernière fois qu'on avait joué, d'introduire les gardes suisses. Après le spectacle, la reine, toujours enchantée de dépouiller une grandeur qui l'obsédait, s'était avancée sur le bord du théâtre, et s'adressant au parterre, avait dit : « Messieurs, j'ai fait ce que » j'ai pu pour vous amuser; j'aurais voulu » mieux jouer, afin de vous donner plus de » plaisir. » Le roi ne se trouvait pas là; mais cette singulière harangue lui fut répétée par des hommes sérieux de la cour. Sa Majesté, extrêmement mécontente, voulut passer immédiatement chez la reine et lui reprocher cet acte d'inimaginable légèreté. *Monsieur* retint son frère qui, dans sa démarche répressive, pouvait s'éloigner au-

tant de la modération, que son auguste épouse s'était éloignée de la dignité. Le lendemain, les médecins de la cour firent observer à la reine que les exercices laborieux de mémoire que s'imposait Sa Majesté, la fatiguaient; que sa santé délicate exigeait des ménagements.... Ils ajoutèrent même que les traits de Sa Majesté avaient déjà subi quelque altération.... Marie-Antoinette, effrayée de ce dernier argument, ou simulant l'effroi avec habileté, si elle devina d'où venait le coup porté à ses inclinations dramatiques, promit de ne plus jouer la comédie, et la troupe royale fut mise en déroute.

Voilà ce que Le Gros vint annoncer à ses camarades; ce qui brusqua la clôture de l'assemblée, et permit à mademoiselle Arnoux de rentrer chez elle au moment où l'amour spéculateur de M. de Murville se faisait si démonstratif.

Les puissances de l'Opéra ne devaient pas toutes leur prépondérance au talent; il y

avait parmi les choristes et dans le corps de ballets des dames dont le crédit l'emportait de beaucoup sur celui des premiers sujets , tout obscures qu'elles étaient. Il est digne de remarque que derrière le manteau d'arlequin de cet héâtre, naquit un genre de spéculation qui a pris de nos jours une très grande faveur.

Mademoiselle Renard était une danseuse du plus bas étage; mais peu de femmes à l'Opéra réunissaient plus de charmes; aucune, peut-être, ne partageait avec plus de conscience instantanée l'amour de ses adorateurs. Le prince de Montbarrey, ministre de la guerre, aima d'abord cette femme avec frénésie; plus tard il lui voua, comme on va le voir, un sentiment plus raisonné. Voulait-on obtenir une grâce du galant homme d'état, c'était à mademoiselle Renard qu'il fallait la demander; s'adresser au roi lui-même eut été un moyen de réussite moins assuré. Aussi voyait-on dans la loge de cette dan-

seuse autant de solliciteurs qu'à l'OEil-de-Bœuf. Leur affluence était devenue tellement incessante, que la charmante nymphe avait fini par terminer, quelquefois même commencer sa toilette en présence de ces courtisans de son crédit ; et pour avoir plus sûrement audience, il arrivait souvent qu'ils lui servaient de valets de chambre. Une de ces séances était le spectacle le plus curieux : on y entendait toujours quelque chose comme ceci :

— Mademoiselle, voici vos pendants d'oreilles.

— Monsieur le marquis, la liste des lieutenants-généraux est complète.

— Adorable Eulalie, voilà la boîte aux mouches.

— Colonel, le premier régiment à donner sera pour vous : il *nous* est promis.

— Quel dommage de couvrir ce teint de lis et de roses avec du rouge ; enfin, puisqu'il le faut, je suis heureux de vous offrir le petit pot.

— Votre pension est fixée à deux mille livres, monsieur le commandeur..... Monsieur le maréchal-de-camp, une épingle s'il vous plait.

— Voilà, mademoiselle.

— Je vous attends demain à déjeuner ; votre nomination au commandement de la place de Metz, pour dessert.

— Toujours adorable...

— Permettez-moi de nouer cette ceinture, disait un jeune capitaine de dragons qui, le casque en tête, tenait cet élément de parure avec toute la grâce d'une marchande de modes.

— Volontiers, chevalier, attachez... Ah! nous aurons à causer ce soir de votre entrée dans les gardes.

Et l'on se disait tout bas en arrière : il paraît que le capitaine noue et dénoue chez mademoiselle Renard.

Jamais, dans ces séances de toilette, il n'était agité la moindre question financière :

mais il y en avait toujours une sous-entendue, à moins que le solliciteur ne fût du nombre de ces jeunes et beaux officiers qui, lorsque les dames les protègent, sollicitent toujours sans bourse délier. Or, un officier-général qui aspirait au titre de commandeur dans l'ordre de Saint-Louis, craignant de voir ses droits méconnus en cour, avait donné cinquante mille livres à mademoiselle Renard, pour s'assurer l'obtention de cette grâce : alors la justice qu'on achetait était toujours la plus sûre ; il va sans dire qu'il n'en est plus ainsi. La première fois que mademoiselle Renard *travailla* avec M. de Montbarrey, l'aspirant au cordon rouge fut porté sur la liste des promotions ; mais le roi effaça son nom.

Furieux, le candidat repoussé accourt chez la danseuse :

— Mademoiselle, lui dit-il brusquement, je vous ai payée pour être commandeur de Saint-Louis ; je ne le suis pas ; marché

nul : rendez-moi mes cinquante mille livres.

— Vous voulez rire, général.

— Il me semble, mademoiselle, que je n'ai pas pris le ton de la plaisanterie.

— Quoi ! vraiment, vous parlez sérieusement ?... d'honneur, je vous aurais cru plus versé dans les affaires.

— Morbleu ! je les entends de reste : dans une conclusion quelconque entre deux parties, celle qui ne remplit pas son engagement, dégage l'autre du sien. Toutes les perruques du Parlement et du Châtelet me soutiendraient le contraire que je les tiendrais pour des busés.

— Nous n'en sommes pas là, général. Que vous ai-je promis ? de vous présenter au ministre ; je l'ai fait, et le ministre vous a présenté au roi. Toutes les conditions du marché ont été fidèlement remplies, car je n'ai pu vous répondre de la volonté de Sa Majesté. Notre souverain a de la mémoire ;

il n'a pas été en mon pouvoir de la faire boire au fleuve d'oubli.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que le roi s'est souvenu que, désigné il y à quelques années pour vous embarquer sur l'escadre de M. de Grace, vous déclarâtes que vous aviez la fièvre quarte ; que deux ans plus tard , appelé à faire partie de l'expédition du comte d'Estaing, vous arguâtes une rétention d'urine.... Et notez je vous prie , général, que M. de Montbarrey vous a servi au-delà de ses promesses , en faisant disparaître de votre dossier au ministère de la guerre , une lettre des plus compromettantes...

— Ventrebleu ! je défierais bien...

— Ne défiez pas , général , la lettre a été conservée : dans la campagne de 1762, vous refusâtes par icelle de prendre du service en Allemagne : vous aviez alors la goutte, ajouta mademoiselle Renard avec un sourire incisif.... la goutte à l'âge de vingt-deux ans ,

c'était phénoménal.... A ces mots, la danseuse tourna le dos au solliciteur éconduit et passa dans son cabinet de toilette.

De plus en plus outré, le général courut raconter sa mésaventure au comte de Maurepas; le vieil homme d'état en parla dès le soir au prince de Montbarrey, qui, se voyant placé entre sa démission et le renvoi de sa maîtresse, ordonna à celle-ci de voyager.

— Le prince est un sot, dit mademoiselle Renard au secrétaire intime qui vint lui notifier la nécessité d'un prompt départ; je me faisais deux cent mille livres de rente; je lui en rendais la moitié: mon portefeuille lui valait autant que celui du roi, et il avait une des plus jolies femmes de Paris par-dessus le marché.

L'admirable chose que la marche des idées! Savez-vous comment cette affaire tournerait aujourd'hui? la danseuse de bas-étage obtiendrait les appointements de pre-

mier sujet , et l'officier-général serait mis à la retraite.

Pendant que mademoiselle Renard , dans une chaise de poste bien lestée de louis d'or , roulait vers les Pays-Bas , deux autres *impures* de l'Opéra (comme on appelait alors les demoiselles du *magasin* inscrites dans les fastes de la galanterie) étaient livrées à la risée publique pour une aventure d'un genre entièrement neuf. Je dois dire, avant d'aller plus loin, que la manière dont l'esprit vient aux filles n'est pas infailible ; car les demoiselles Dumoulin et Viriville , héroïnes de l'anecdote que j'enregistre ici , étaient d'une candide simplicité , à part un instinct de malice très actif.... Quelle femme à l'occasion n'a pas cet esprit-là.

Un jour donc ces demoiselles , qui demeuraient ensemble , virent entrer chez elles un grave personnage vêtu à la turque , et qui , après les avoir saluées respectueusement , leur parla à peu près en ces termes , avec

cette mignardise d'accent qui distingue les Orientaux lorsqu'ils s'expriment dans notre langue.

— Mesdames, ma qualité est celle de bostangi du grand-seigneur, et je viens en France recruter pour le sérail de sa haute-
tesse..... Les barbaresques ne nous fournissent plus de sujets à la convenance du sublime chef des croyants ; ce n'est pas la quantité qui manque : chaque jour des cargaisons d'odalisques sont débarquées aux portes du harem ; mais depuis que MM. les chevaliers de Malte parcourent les côtes de l'Asie, la beauté neuve est devenue d'une extrême rareté.

— Et vous venez à Paris la chercher, dit mademoiselle Dumoulin avec un sourire....

— Pas précisément, répondit le soi-disant envoyé du grand-seigneur ; mais sa haute-
tesse pense avec raison qu'en France l'expérience a toujours profité aux dames, et c'est pour cela que vous me voyez, charmantes artistes.

— Eh bien, demanda mademoiselle Viriville, que voulez-vous de nous, monsieur le bost....

— Bostangi.... Ce que je veux ? mais ne le devinez-vous pas, étoiles étincelantes du firmament des belles ? Je vous ai portées en tête de ma liste.... Vous êtes odalisques candidates.

— Vraiment ! s'écria mademoiselle Dumoulin, et quels avantages cela nous procurera-t-il ?

— Des avantages immenses, incalculables.... un océan de délices.

— Le grand-seigneur a donc beaucoup de lieutenants, dit naïvement la Viriville.

— Pas un seul.... Par la barbe du prophète, il ne faut pas toucher cette corde-là. Les délices réservées aux cinq cents femmes de sa hauteesse sont une chère exquise, des bains d'eau de rose, les plus magnifiques parures, et....

— Un cinq centième de tendresse, inter-

rompit la Dumoulin avec un pincement de lèvres visant au mépris.

— Considérez donc aussi la perspective, continua le bostangi d'un accent d'inspiré... Je lis dans votre destinée à travers le miroir enchanteur de vos yeux : vous devenez tour-à-tour odalisques préférées, sultanes favorites; vous partagez le trône du chef des croyants; la couronne impériale rayonne sur votre front; vous réglez dans l'empire du croissant; et après votre vie terrestre, le paradis de Mahomet vous est ouvert.... les sultanes mortes deviennent houris de plein droit....

— On dit du bien de cette condition; mais ce n'est pas le plus pressé, dirent ensemble les deux odalisques candidates. Puis continuant avec une lueur inaccoutumée de bon sens, la Viriville ajouta : mais comme toutes les habitantes du sérail ne peuvent pas devenir sultanes favorites, quel sera notre sort quand sa hauteesse jugera à propos de nous

retirer l'infiniment petite portion de ses bonnes grâces.

— Une fortune colossale et un demi-bois-seau de diamants, après trois années de séjour à Constantinople.

— Trois années sont donc le terme de l'engagement? demanda l'une des danseuses.

— Lorsqu'on n'a pas ceint la couronne impériale, répliqua l'envoyé.

— La proposition est acceptable, reprit la Dumoulin : dans trois ans il nous restera assez de jeunesse pour prétendre à un amour moins fractionné que celui du grand-seigneur.

— Vous acceptez donc ?

— Nous acceptons, répondirent les deux demoiselles.

J'ai maintenant à vous dire, adorables beautés, que les dames engagées par mes soins, doivent consentir à quelques formalités préalables, quelques épreuves....

— Des épreuves ! répéta la Viriville, et de quel genre ?

— Deux hommes discrets sont attachés à ma mission : l'un est le premier médecin de sa hauteesse....

— Et l'autre ? demandèrent vivement les demoiselles.

— L'autre est l'expert ordinaire du sultan.

— Ah ! je comprends, répartit sans beaucoup d'effroi la Dumoulin ; les fonctions que M. le maréchal de Richelieu remplissait dans sa jeunesse à la cour de Louis XV.

— Précisément.

Au point de moralité où elles étaient parvenues, les futures odalisques se montrèrent dociles aux exigences de leur prétendue candidature : elles acceptèrent le rendez-vous qu'on leur assigna pour les formalités énoncées. Le médecin, l'expert et le bostangi de sa hauteesse, qui s'était attribué la

charge de contrôleur, firent leur office, et l'on renvoya les pauvres filles persuadées du sort brillant dont elles allaient jouir.

Le lendemain, lorsqu'elles parurent à l'Opéra, on les accueillit au milieu d'une euphonie de fou-rire : jamais les chœurs de l'Académie royale de Musique n'avaient montré autant d'accord; et elles apprirent que le bostangi, le médecin et l'expert de sa hauteesse n'étaient autres que les sieurs Dugazon, Musson et Volange, tous trois comédiens, et les plus renommés farceurs de la Capitale.... Les nymphes mystifiées n'osèrent plus se montrer à l'Opéra, et leurs camarades furent débarrassées de leur concurrence, pour l'extinction de laquelle cette sanglante plaisanterie avait été, dit-on, montée. L'esprit de rivalité est bien capable d'un aussi mauvais tour.

XXIV.

QUINAULT MARMONTELISÉ. — NOUVEL INCENDIE DE L'OPÉRA. — LES POISSARDES ET LES CHARBONNIERS ACTEURS A L'ACADÉMIE LYRIQUE. — ANECDOTES.

Un décri universel s'élevait , à la fin de 1780, contre Marmontel qui s'était, par une vanité malencontreuse, chargé de retoucher plusieurs opéras de Quinault, et qui, tout récemment, avait gâté *Persée*, avec le con-

cours de Philidor *réharmonisant* Lully. Alors on respectait les illustrations endormies dans la tombe : l'époque n'avait ni Sainte-Beuve, ni Granier de Cassagnac, et l'on souffrait encore que les gloires des temps écoulés contribuassent à former l'auréole de la patrie. Il était réservé à nos jours de détacher de sa couronne les immortelles du passé et de les fouler aux pieds, pour ne former cette couronne que des fleurettes du présent. Je laisse apprécier à d'autres une aussi étrange nationalité.... Donc les habitués de l'Opéra s'indignaient contre les mutilations de Marmontel, que rien, dans ses élaborations nouvelles, ne pouvait faire pardonner. On reprochait au littérateur qu'une critique malicieuse qualifiait de *petit bel-esprit*, une versification dure, lâche ou diffuse, remplaçant la poésie gracieuse de Quinault; on l'accusait surtout de courir sans cesse après une ariette ou un duo, au lieu d'imaginer des situations desquelles

ces morceaux de chant pussent naître naturellement. Persée va-t-il combattre Méduse, il s'arrête pour chanter un air triomphal avant le combat. Les Tritons attendent pour enchaîner Andromède, que sa mère ait exhalé sa fureur dans un interminable air qu'ils se gardent bien d'interrompre. Dans un autre moment, Orias vient annoncer l'apparition du monstre, que tout le monde a vu. Enfin, à l'heure où chacun doit trembler que Persée ne succombe dans sa terrible lutte contre les Gorgones, M. Marmon-
tel fait danser le peuple avec la plus vive allégresse. Quinault entendait trop bien le drame lyrique pour avoir imaginé toutes ces belles choses, qui valurent au pauvre arrangeur l'épigramme suivante :

Quinault, par la douceur de ses aimables vers,
Suspendait le tourment des ombres malheureuses :
« Cherchons pour l'en punir des peines rigoureuses,
» S'écria le Dieu des enfers..... »

Il invente aussitôt le mal le plus horrible

Dont au Tartare même on se fut avisé :

« Je veux faire, dit-il, un exemple terrible .

» J'ordonne que Quinault soit *Marmontelisé*. »

La reprise de *Persée* n'ayant pu se soutenir, on s'empressa de monter *le Seigneur bienfaisant*, opéra en trois actes, de M. Rochon de Chabannes, mis en musique par le sieur Floquet. Or, ce compositeur était l'élus des vieux amateurs de la musique française, dont le parti s'était grossi de tous les déserteurs du système allemand ou du système italien. A la première représentation, pourtant, le succès fut vivement contesté, et même on le vit un instant compromis par le jeu et le chant disgracieux d'un acteur nommé Durand, chargé d'un rôle de bailli. Mais à la seconde représentation, ce rôle ayant été confié à un jeune débutant nommé Laïs (1), sujet doué d'une voix fraîche, so-

(1) M. Laïs, dont les débuts avaient eu lieu vers 1779,

nore, vibrante, étendue; le public, satisfait de ce changement, écouta la musique avec attention. Elle fut trouvée pleine d'énergie dans les situations puissantes, et remplie d'onction quand les scènes sentimentales devaient dominer. Vainement Glukistes, Piccinistes et Bouffonistes se liguèrent-ils contre *le Seigneur bienfaisant* : il sortit triomphant de sa lutte avec la cabale

Tandis que MM. Rochon de Chabannes et Floquet étaient couronnés de lauriers, la

jouait et chantait surtout encore avec une rare supériorité en 1820. Cet acteur fut, pendant près de 40 ans, le premier chanteur de l'Opéra. Depuis sa retraite, les méthodes progressives de la vocalisation, et surtout l'école d'Italie, ont formé des artistes plus habiles peut-être que Laïs; mais on n'a pas encore entendu à l'Opéra une voix aussi étendue, aussi pleine dans toutes ses notes, et qui put, comme la sienne, se prêter aux emplois de basse, de baryton et de ténor. Laïs avait été enfant de chœur et chantre; long-temps il fut acteur médiocre et passablement gauche, parce qu'il boitait un peu. Mais il avait fini par être un sujet de premier ordre pour le jeu comme pour le chant. Il excellait surtout dans les rôles comiques.

muse lyrique, au sein même de son dernier triomphe, ceignait une couronne de cyprès : il y avait eu, non pas mort d'homme, mais mort de femme, à la malheureuse reprise du *Persée Marmontelisé*. Mademoiselle Durancy, belle actrice, qui, après un tribut payé à Lucine, avait voulu jouer trop tôt le rôle de *Méduse*, s'était livrée à de si courageux efforts, qu'elle s'était tuée sans avoir pu sauver l'ouvrage : elle succombait au martyre de l'art, le seul qui puisse se produire à l'Opéra.

Montesquieu, dans ses *Lettres Persannes*, fait dire à l'un de ses correspondants orientaux, que les Français sont surtout célèbres par l'habileté de leurs coiffeurs et de leurs cuisiniers : l'éloge paraîtra d'une infime modestie à tout appréciateur national, à moins que ce ne soit un émule de nos artistes en cheveux, ou quelque disciple de Briat-Savarin. Si l'auteur de *l'Esprit des Lois* eût fréquenté l'Opéra, assurément il

eût ajouté les danseurs à son panégyrique quelque peu perfide... Mais qu'aurait-il dit, le profond légiste, en lisant cet article, inséré dans le *Mercur*, à la date du 9 mars 1781 ? « Le 22 février, le jeune Vestris, surnommé Vestr'Allard, se trouvait à Londres, et ce jour-là même devait avoir lieu une représentation à son bénéfice ; ce jour-là aussi, l'orateur Burke, le Démosthène de l'Angleterre, devait lire au parlement son fameux bill économique. Il se disposait à cette lecture, lorsque lord Nugent s'étant élancé à la tribune, demanda que la séance fut remise, prétextant que c'était un jour de jeûne consacré à la prière... » — « Aux autels des divinités profanes, s'écria Burke avec toute la colère d'une vanité désappointée..... Savez-vous, milords et messieurs, quelle est aujourd'hui le culte de lord Nugent ? celui de la danse, ni plus ni moins. Il y a pour le moment à Londres un jeune danseur appelé Vestris, avec quelques cotillons

courts de l'Opéra de Paris, et c'est pour assister à leurs exercices qu'on vous demande l'ajournement des intérêts de l'Angleterre. Vous ferez justice, milords et messieurs, de cette velleité de pasquinade. » L'illustre orateur eut beau tonner, le renvoi de la lecture du bill fut prononcé à la majorité de trente-trois voix, et les banquettes de la chambre se trouvèrent désertes en quelques minutes..... Le triomphe de Vestris au théâtre fut si éclatant, qu'un membre du parlement crut devoir le ramener lui-même en présence du public enivré, qui le rappelait à grands cris. Et, chez les Anglais, quelle gloire ne se dore pas de guinées! c'est de l'autre côté du détroit que nous avons appris à rendre identiques, dans nos opinions, les valeurs métalliques et les valeurs intellectuelles, tant qu'il ne s'agit pas d'opter, s'entend; mais, dans ce dernier cas, le mérite est coté à zéro.

Un gentilhomme français ayant rencon-

tré à Londres le père Vestris, le lendemain de l'ébouriffante représentation, le félicita de cette ovation. « Eh bien ! papa Vestris, ajouta-t-il, maintenant que la mort d'Arrouet rend incomplet le trio illustre composé de *vous, le roi de Prusse et Voltaire*, le complétez-vous par un second Vestris ? — Sandis ! monsieur, répondit le vieux gascon, moi et Sa Majesté prussienne sommes tout juste à la hauteur de la belle jambe de mon fils pour la baiser... C'est un Dieu, qui attendra long-temps la Trinité. »

Le gentilhomme français, qui était admis au cercle de la reine d'Angleterre, lui raconta le soir même l'impertinente réponse du vieux danseur ; Sa Majesté s'en amusa beaucoup ; mais en qualité de parente de Frédéric II, elle résolut de venger le nom de ce prince, souillé dans le propos d'un histrion vaniteux. Sa Majesté savait que les deux Vestris s'étaient procuré les moyens de paraître au bal qui devait avoir lieu à la

cour pour son anniversaire; elle donna à ses officiers des ordres relatifs aux virtuoses de l'Opéra. Lorsqu'ils se présentèrent, magnifiquement mis, pour être introduits dans les salons de Saint-James, un officier les arrêta à la première porte des appartements.

— Que voulez-vous, messieurs, leur dit-il.

— Nous avons une invitation pour assister à la fête, répondit le triomphateur, en caressant son jabot.

— Cette invitation n'est pas valable....

— Cependant, monsieur.

— Je vous dis qu'il y a erreur de jour et de lieu : le directeur du théâtre d'Hay-Market vous préviendra quand on donnera le ballet de *Ninette à la cour*.

Il y eut un nuage bien désobligeant sur l'auréole du jeune Vestris.

Aux maux désespérés il faut de l'émétique.

De mars 1780 à mars 1781, l'Opéra ayant été menacé de marasme, on avait joué une multitude d'ouvrages nouveaux ou remis : les premiers étaient *Andromaque*, *Iphigénie en Tauride* et *le Seigneur bienfaisant*, tragédies lyriques, avec *Laure et Pétrarque*, et *Damète et Zulmis*, ballets. Les reprises étaient celles de *Persée*, *Castor et Pollux*, *Roland*, *Alceste* et *Iphigénie en Aulide*; puis *Echo et Narcisse*, *Bathilde et Chloé*, *Philémon et Baucis*, *la Cour d'amour*, *Vertumne et Pomone*, *le Devin du Village* et *Pygmalion*, petits actes mêlés de danses et de chant; enfin, les *Caprices de Galathée*, *la Chercheuse d'esprit* et *Mirza*, ballets. Jamais, peut-être, on ne vit dans une seule année un aussi prodigieux exercice de gosiers et de jambes; une émission pareille de formes aussi gracieuses que peu voilées; une mousqueterie de regards assassins aussi ardente, dirigée vers les amateurs des loges et du balcon. Et cependant

les amateurs n'étaient pas satisfaits : c'est qu'on les frustrait successivement des dames qui excellaient dans la danse gaillarde : mesdemoiselles Allard et Peslin étaient congédiées sous prétexte d'embonpoint : les lunettes d'approche criaient merci.

D'un autre côté, le chevalier Gluck boudait toujours à Vienne; il ne voulait plus revenir à Paris, où les lauriers de Piccini étaient le cauchemar de toutes ses nuits; il écrivait à un de ses amis : « Ne croyez point
» tous les bruits qui courent sur mon prochain retour à Paris; à moins que des ordres supérieurs ne m'y attirent, je n'irai point en cette ville jusqu'à ce que les Français soient d'accord sur le genre de musique qu'il leur faut. Ce peuple volage, après m'avoir accueilli de la manière la plus flatteuse, semble se dégoûter de tous mes opéras; et voilà le *Seigneur bienfaisant* qui fixe aujourd'hui son attention : il semble vouloir retourner à ses ponts-

» neufs; il faut le laisser faire. » Honnête Allemand, il s'était donc flatté de fixer la chose la plus mobile, la plus capricieuse, la plus volage, le goût français. Ce goût qui n'immortalise les célébrités qu'à condition qu'elles changeront de forme, de couleur, d'attrait, tous les quinze jours, et qui le seizième, voue aux gémonies le triomphateur que la semaine précédente il couronnait au Capitole.

Voulez-vous une preuve de ce que j'avance: le 8 juin 1781, en voyant, pour la seconde fois, l'Opéra en flammes, un habitué s'écria : « ma foi, tant mieux; il y avait si long-temps qu'il était là! » Nous ne voyons de plus caractéristique, en matière de mobilité, que la passion actuelle pour le cigare et la pipe chez une nation (hommes et femmes, entendez-vous) qui, dans les premières années du siècle, trouvait à peine assez suaves le musc et l'ambre.

L'incendie de l'Opéra, dans lequel un

Omar aux caprices sacrilèges ne voyait qu'une nouveauté désirable, fut un terrible sinistre. On n'a jamais été bien fixé sur les causes de cette catastrophe ; cependant on présume que durant le troisième acte du ballet d'*Orphée*, qui se passe dans les enfers, des flammèches volèrent jusqu'à la charpente, et y allumèrent un feu, sourd d'abord, qui éclata violemment à la fin du spectacle, et bien heureusement, lorsque le public était déjà entièrement sorti. Selon quelques rapports, l'un des chefs de la danse s'étant aperçu que le feu était à une bande de ciel, eut la présence d'esprit de faire baisser tout-à-coup le rideau ; ce qui fit dire aux spectateurs que le ballet, ce soir-là, finissait un peu court. Ils prirent cependant leur parti et quittèrent la salle sans obstacle, sans désordre.

Tandis que le public s'écoulait, un grand tumulte régnait sur le théâtre ; on demandait de l'eau ; il n'y en avait pas. On cria de

couper les cordes qui tenaient suspendue la toile enflammée : on ne les trancha que d'un côté ; la frise pendit alors perpendiculairement et donna plus d'aliment à la flamme , qui se communiqua à la toile de fond , puis au cintre. En quelques minutes le théâtre fut embrasé , et le feu gagna bientôt la salle... D'une vapeur noire et épaisse , s'élança soudain une colonne de feu qui s'éleva à plus de trois cents pieds ; tout secours devint inutile. Des langues ardentes sortaient de toutes les fenêtres , nuancées de teintes rouges , bleues , violettes , vertes , communiquées par les divers combustibles qui alimentaient le fléau. Enfin , à onze heures et demie du soir , la charpente de l'édifice s'affaissa , et du foyer de l'incendie jaillit une myriade d'étincelles , qui fit croire aux habitants de Paris un peu crédules que les étoiles se détachaient du firmament.

Le 10 , on put approcher de ce théâtre de désastres , quoique le feu , malgré tous

les efforts des pompiers, s'y maintint sur quelques points. M. le prévôt des marchands, M. le lieutenant général de police et onze commissaires ne désespéraient pas, non plus que M. le duc de Chartres qui, le cou et la tête nus, les cheveux brûlés et noir de la tête aux pieds, ne cessait d'encourager les travailleurs. On retira des décombres un grand nombre de cadavres, qui furent transportés dans l'église Saint-Honoré. C'étaient en général des acteurs, des danseurs et des ouvriers, qui se trouvaient sur le théâtre ou dans les loges. « Parmi les cadavres » retirés des décombres, était-il rapporté » dans le *Mercur*, il se trouva plusieurs » danseurs morts ce qui s'appelle *in fla-* » *grante delicto*.... M. l'archevêque aurait » désiré qu'on les eût privés de sépulture » chrétienne; mais le curé de Saint-Eusta- » che prévint le prélat à cet égard, et les » cadavres étaient inhumés lorsque les dé- » fenses arrivèrent. » L'honnête pasteur

pensa sans doute que la mort au milieu d'un incendie, bien qu'au sein du péché, valait une absolution.

Le 16, c'est-à-dire huit jours après celui où l'incendie avait éclaté, le feu brûlait encore dans les dessous de l'Opéra : il ne fut entièrement éteint que le 18.

Pendant qu'on délibérait au Petit-Trianon sur la question de savoir si l'on construirait une salle d'Opéra provisoire, ou si l'Académie royale de Musique s'établirait dans la salle des Tuileries, le double personnel du chant et de la danse était en désarroi : bon nombre de sujets, surtout parmi les dames, songeaient à prendre leur volée vers l'étranger. Le bruit de cette émigration de Grâces et de plaisirs étant parvenu aux oreilles de la reine, Sa Majesté fit défendre expressément à ces messieurs et ces dames de quitter Paris, en leur faisant annoncer que leurs appointements ne seraient point discontinués. Il n'y eut donc

que *les feux* dont le paiement fut interrompu.... au théâtre, s'entend.

Cependant, le 30 juillet 1781, le sieur Lenoir, architecte, propriétaire d'un terrain sur le boulevard, près la Porte Saint-Martin, s'engagea, moyennant la somme de 200 mille livres, à faire élever sur cet emplacement une salle à quatre rangs de loges, dans les dimensions qui lui seraient prescrites, et de la livrer entièrement terminée le 6 octobre suivant. Comme garantie de son engagement, M. Lenoir offrit de signer un dédit de 24 mille livres. La reine, enchantée d'une promesse de célérité qui lui assurait une courte interruption d'un de ses plaisirs les plus vifs, annonça à l'architecte que la croix de Saint-Michel serait le prix de son exactitude.... Quel mérite plus réel peut-on avoir, aux yeux des souverains, que de satisfaire leurs désirs ! Si l'on s'amusa à scruter au fond de toutes les grandeurs, on n'y trouverait guère que cette base-là.

Pendant que l'on bâtissait, une des jolies danseuses de l'Opéra, mademoiselle Cécile, sortait de la vie où elle venait de faire entrer une adorable petite fille, dont M. de La Ferté, intendant des menus plaisirs, avait accepté la paternité. Le tendre fonctionnaire était désespéré : ses sanglots inondaient incessamment la couche mortuaire de sa maîtresse, qui, jusqu'alors, s'était fait auprès de lui un grand mérite d'une fidélité sans la moindre distraction de soupirs..... L'honnête intendant s'était bien gardé d'accueillir l'ombre d'un doute sur cette constance : ne sommes-nous pas tous ainsi faits ? On croit volontiers à l'infailibilité de sa belle, non qu'on juge qu'elle soit impeccable, mais parce qu'il nous paraît presque impossible qu'elle trouve l'égal de ce que nous valons... Notre confiance est encore de la vanité.

Mais l'heure suprême est un moment d'examen de soi-même, où le mensonge perd ses

droits sur la conscience; on veut montrer les derniers replis de celle-ci à la pénitence, afin que l'absolution, comme une onde pure, en lave toutes les indignités. Mademoiselle Cécile, ayant appelé un confesseur, retourna devant lui ce sac que nous tenons si souvent scellé, de peur que la vérité ne s'en échappe. Le prêtre, après avoir écouté grayement sa pénitente jusqu'au bout, toussa deux fois, se moucha trois, et prenant la parole dans un *medium* d'onction et de sévérité, il dit :

— Ma chère fille, de tout ce que vous venez de me confier, il ressort deux nécessités impérieuses, et sans l'accomplissement desquelles la porte du salut ne peut vous être ouverte.

— Parlez, mon père, quel devoir ai-je à remplir ?

— D'abord, il faut éloigner de vous cet amant, objet d'un scandale public, et dont la présence souillerait les dernières heures

de votre vie , purifiée par la pénitence.

— Je l'éloignerai, mon père , répondit la moribonde, qui se jugeait à une extrémité telle qu'elle n'aurait plus d'appels à faire à la bourse de M. de La Ferté.

— Ce n'est pas tout, ma fille : les enfants venus durant votre union criminelle avec M. de La Ferté, sont arrivés au milieu d'une trame si compliquée de péchés, qu'il est on ne peut plus douteux qu'un seul d'entre eux lui appartienne;.... il faut le lui déclarer....

— Qu'entends-je! s'écria la pauvre danseuse fondant en larmes; mais c'est le comble de l'humiliation que vous m'imposez-là, mon père....

— Voulez-vous donc que l'homme longtemps trompé par vous accomplisse le projet insensé qu'il a conçu de vous épouser *in articulo mortis*,.... et votre ame parviendrait-elle au ciel avec la robe du mensonge?

— Je vous satisferai, mon père...

— En présence de toute votre maison assemblée...

— Quel exemple je laisse à mes compagnes de l'Opéra : leurs amants ne voudront plus croire à leur paternité.

— Ah ! ma fille , ma fille , quelle lueur diabolique vous apparaît sur le seuil de l'éternité.

— Je serai maudite sur la terre...

— Et récompensée dans le ciel.

Mademoiselle Cécile fit l'aveu exigé par le sévère confesseur ; ce fut un coup de poignard pour le surintendant des menus.

— Et moi , murmura-t-il au milieu de ses larmes , moi qui voyais mon portrait dans chacun de ces enfants.

— La vanité , monsieur , tient le miroir le plus trompeur , répondit l'homme d'église.

La maîtresse de M. de La Ferté ne s'était point trompée : sa pénitente révélation produisit une révolution terrible dans les régions de l'Académie royale de Musique ;

plus il s'y produisit d'enfants , moins il s'y trouva de pères. Chacun voulait bien se charger d'une fraction de paternité ; mais nul ne voulait accepter une paternité complète ; et jamais on ne fit un entier de ce genre de fractions : ce ne sont pas des parties aliquotes.

Les Piccinistes triomphaient décidément de leurs adversaires en septembre 1781 : Gluck, frappé d'une attaque d'apoplexie qui pouvait avoir des suites funestes, sortait forcément de la lice :

Le combat finissait faute de combattants.

Mais voilà que tout-à-coup un nouvel adversaire vint jeter le gant musical devant Piccini. Ajoutons que ce n'était plus une guerre d'école qu'on allait voir surgir de cette autre rivalité : Sacchini était Italien ; il ne devait plus être question que d'une concurrence d'individu à individu. Les con-

currents étaient en présence quand la nouvelle salle de l'Opéra fut livrée par M. Lenoir. Cette salle était terminée le 5 octobre, conformément à la promesse que l'architecte avait faite; mais des envieux, jaloux de sa gloire et de sa future croix de Saint-Michel, prétendirent que l'édifice manquait de solidité : il fallut batailler contre messieurs de la chambre de maçonnerie, et bâtir en définitive la disgracieuse galerie que l'on voit encore retrécissant et défigurant la rue de Bondy. Du reste, l'administration de l'Opéra n'était pas en mesure de reprendre le cours des représentations : le désordre et l'anarchie régnaient dans le personnel; tant il est vrai que l'oisiveté peut enfanter tous les vices. Quelques sujets, malgré les défenses de la cour, avaient obtenu des congés; d'autres étaient partis sans en demander. Plusieurs cantatrices et danseuses étaient devenues, plus ou moins temporairement, baronnes en Allemagne, princesses en Italie,

et miladys en Angleterre. Il y avait certains sujets qui se disaient malades; quelques-uns l'étaient réellement. Cinq à six marquises du faubourg Saint-Germain, jadis héroïnes des petits appartements de Louis XV, avaient choisi dans les chœurs de l'Opéra (section des basses-tailles), des jeunes gens de bonne volonté pour expérimenter avec elles le système de Mesmer. Enfin, qui voudra le croire, un certain nombre de chanteuses, et qui plus est de danseuses, arguaient de leurs inspirations dévotes, et se prétendaient trop peu payées pour persévérer dans les voies de damnation. La foi calculatrice de ces dernières s'apaisa dans les chambres grillées du For-l'Evêque; mais il fallut capituler avec les autres, et les dames qui menaient la vie féodale à l'étranger se montrèrent d'une difficile composition : on dut recourir à l'intervention de la diplomatie pour les faire revenir.

XXV.

L'OPÉRA A LA PORTE-SAINT-MARTIN.

Enfin, on put ressaisir assez d'acteurs des deux sexes pour donner, le 22 octobre, une représentation d'essai dans la nouvelle salle du boulevard; mais le nombre des déserteurs rentrés à l'Académie royale de Musique était encore si incomplet, que l'on ne put jouer qu'un acte d'*Adèle de Ponthieu*,

opéra remis en musique par Piccini. A quelques défauts de détails près, la salle fut trouvée convenable dans sa forme : nos lecteurs peuvent en juger, cette salle, qui n'était assurée que pour trente ans, existe encore. Ce fut le berceau du drame romantique; le temple où furent posés les autels de MM. Victor Hugo et Alexandre Dumas; les piédestaux de Frédéric Lemaître, Bocage et madame Dorval.

Rassuré sur la solidité du monument destiné à l'Académie lyrique, le public s'y porta en foule le 27 octobre, pour assister à la représentation de l'opéra entier d'*Adèle de Ponthieu* : la salle reçut ce jour-là six mille spectateurs. Mais de cette puissante chambrée, il ne sortit qu'un très mince succès pour la musique de Piccini : on trouva cette composition faible de motifs, maigre d'harmonie ; toutes les couronnes furent pour l'architecte : la truelle l'emporta sur la lyre. M. Lenoir parut au balcon, décoré

du cordon de Saint-Michel. La reine, qui venait de donner un dauphin à la France, ne pouvait prendre possession de sa loge ; mais elle avait dit à l'artiste : « Il ne faut pas que l'événement qui fait mon bonheur soit pour vous, monsieur, un sujet de déception ; j'accepte votre salle de confiance : voici votre croix..... » Cette croix prise sur la toilette de Sa Majesté, sentait un peu le musc : ce n'est pas le parfum de la gloire ; mais M. Lenoir ne s'arrêta pas à cette idée.

A la fin de l'opéra, qui avait été très froidement exécuté, un appendice d'un genre nouveau termina le spectacle au sein de la plus expansive hilarité. Il se fit sur le théâtre même une distribution de pain et de vin ; les poissardes et les charbonniers, représentants nés du peuple dans toutes les solennités grivoises, s'élancèrent sur la scène dont ils s'emparèrent d'autorité. Alors s'éleva de ce centre d'harmonie savante, des couplets d'une verve infiniment peu châtiée,

tandis que les Grâces aux excentriques allures de la halle exécutaient des danses d'une hardiesse indicible. Que pouvait l'éventail des belles spectatrices contre cette avalanche de joyeuses indignités ! Ce rempart ordinaire des regards pudibonds était sans effet contre les atteintes portées aux oreilles : force fut bien à ces dames de résigner leur conscience au plaisir secret de leur esprit. Le combat fut peu violent quant aux gentilshommes qui , pour la plupart , étaient blasés sur les appas ordinaires de l'Opéra. Ils aperçurent ce soir-là des jambes délicieusement tournées parmi les bayadères improvisées du marché des Innocents ; et l'on apprit quelques jours après , que cinq à six d'entre elles étaient passées de leurs échoppes dans certaines petites maisons , où elles jouaient à ravir le rôle des marquises du temps.

Une cage nouvelle , quand les oiseaux ne chantent et ne battent plus de l'aile au gré

de leurs maîtres, ne peut suffire pour les satisfaire : la salle du boulevard ne fit pas cesser l'espèce de marasme dans lequel l'Opéra était tombé depuis la retraite de M. Devismes, et même auparavant. Il fallait quelque chose de nouveau pour mettre fin à cet état de souffrance, et l'imaginative de M. de La Ferté, à peine à la hauteur de l'intendance des menus, n'était pas propre à opérer cette restauration. Ce fut du comité formé des premiers sujets de l'Académie royale de Musique, que surgit l'idée d'en appeler aux houlettes et aux panetières, du non-succès des sujets chevaleresques ou mythologiques, trop multipliés depuis quelques années sur les planches de l'Opéra. On reprit donc toutes les pièces villageoises, et l'on couronna cette série de reprises par une nouveauté, semi-bucolique, semi-élégante, intitulée *Colinette à la cour*. Grétry avait brodé de sa musique fraîche, variée et gracieuse, ce sujet d'un intérêt assez

neuf; mais que le poète, M. Lourdet de Santerre, avait traité d'une manière imparfaite.

L'opinion la plus généralement reçue de nos jours, c'est que les amateurs du dix-huitième siècle, véritables hurons en fait de musique, admiraient sans restriction les *opérettes* de Grétry. Voici une critique datée du 1.^{er} janvier 1782, qui prouve que nos pères n'étaient pas en cela aussi primitifs qu'on veut bien le dire. « M. Grétry, était-il écrit dans un journal du temps, est très louable pour le soin avec lequel il tâche d'assortir aux situations sa musique, tantôt vive et piquante, tantôt tendre et mélancolique, tantôt d'une énergie puissante et vraie. On doit lui savoir gré d'éviter cette prodigalité d'accompagnements qui souvent ne couvre que la pauvreté d'inspirations du compositeur : cet ingénieux harmoniste a senti que le bruit de l'orchestre est ridicule toutes les fois qu'il n'est pas nécessaire pour

soutenir la voix, ou rendre plus complètes, plus saisissantes, les émanations du sentiment dont elle est l'organe. Son chant a toujours l'expression propre quand il peint la naïveté des habitants de la campagne, genre dans lequel ce musicien excelle particulièrement : on dirait que la nature lui souffle à l'oreille ses impressions les plus secrètes. Peut-être n'est-il pas aussi heureux à rendre un ordre d'idées et de sensations plus élevé : on pourrait dire que le naturel exquis qui est l'essence de sa verve, s'émousse et s'altère au contact des passions hypocrites qui y ont cours dans cet échange de faussetés, qu'on appelle le commerce de la haute société. » Sans doute nos critiques de la presse d'aujourd'hui pourraient phraser un jugement avec plus de prétention ; ils pourraient y semer plus abondamment ces perles chatoyantes attachées souvent de nos jours à la superficie des pensées, afin d'en déguiser le peu de profondeur ; mais il

faut convenir que, pour un huron du dix-huitième siècle, l'écrivain que nous venons de citer ne jugeait pas mal. Si nous ne craignons pas de provoquer un trop profond mépris chez M. Granier de Cassagnac, nous dirions que cet écrivain s'appelait Laharpe.

Le bal des gardes-du-corps, qui se donnait annuellement dans la salle de l'Opéra à Versailles, fut retardé en 1782 jusqu'au 30 janvier, au lieu d'être donné vers les Rois. La reine voulait y assister, et Sa Majesté n'était pas encore bien remise de sa dernière couche dans les premiers jours de l'année. Ce retard nuisit aux bals masqués de l'Académie royale de Musique, en ce que les magnifiques costumes produits ordinairement aux premières mascarades de ce théâtre, furent réservés pour la fête de la cour, et que la gentilhommellerie s'abstint de paraître aux bals de l'Opéra. Or, tout spéculateur dont l'intérêt souffre est enclin à la malice : durant une répétition de *Thésée*, remis au

théâtre avec une nouvelle musique de Gossec, les acteurs devisaient d'une manière assez incisive sur la solennité du 30 janvier. Mademoiselle Levasseur racontait divers épisodes de cette nuit brillante, et à son récit se mêlaient quelque sarcasme, quelque témérité d'interprétation, que je supprime, pour ne conserver que la substance historique de la narration.

Selon l'usage, un des majors de la cour et le plus ancien des gardes-du-corps, devait, le premier, avoir l'honneur de danser avec la reine; il se présenta; Sa Majesté lui permit de faire la révérence du menuet avec elle, puis on en resta là. Le droit d'ancienneté, si peu apprécié des dames, devait se trouver satisfait. Les quadrilles ayant commencé, la reine désigna pour danser avec elle M. de Mouret, un des huit gardes-du-corps commissaires du bal; ce jeune militaire, que sa charmante figure et sa taille élégante n'empêchaient pas d'être extrême-

ment timide en présence d'une si haute distinction, fut rassuré avec bonté par son auguste danseuse. Après la contredanse, durant laquelle l'entretien, ordinairement très agréable, de M. de Mouret, n'avait pu se produire à travers sa trop vive émotion, il reconduisit sa souveraine à son fauteuil, et retrouva pourtant assez de liberté d'esprit pour lui faire un compliment très bien tourné sur le peu qu'il valait relativement à la gloire immense qu'il venait d'obtenir. Sa Majesté, comme pour le démentir avec cette grâce exquise qui la distinguait, mit sur son chapeau un petit paquet contenant une boîte d'or, dans laquelle se trouva le brevet de colonel... Un régiment offert en récompense à un danseur ! c'était ainsi que cela se pratiquait depuis long-temps, et les corps ainsi commandés avaient les destinées de Rosbach.

Durant sa première moitié, le bal fut paré ; mais depuis minuit la fête dut se chan-

ger en mascarade, et les malices eurent alors un libre cours dans la salle, la reine ayant défendu expressément qu'il y restât la moindre trace d'étiquette. M. le prévôt des marchands reçut le premier coup de boutoir : un masque s'étant approché de son oreille, lui dit : « Vous avez bien fait de venir, monsieur, pour apprendre à donner des fêtes » à l'hôtel-de-ville : c'est une tradition qu'on » y a perdue. » Quelques instants après, un domino rose s'étant approché de M. le duc de Chartres, qu'il avait reconnu, lui dit : « Le bruit court, mon prince, que vous allez voyager en Italie pendant que l'on rebâtit votre palais; je vous conseille de » pousser jusqu'à Constantinople pour » prendre le rôle de grand seigneur. » Et cette énorme méchanceté dite, le masque se perdit dans la foule.

Tandis que ceci se passait dans une partie de la salle, on faisait foule, sur un autre point, autour de madame la comtesse de

Beauharnais, que les mauvaises langues disaient veuve de l'esprit de Dorat, remariée à d'autres, et en pleine restauration de ses charmes, à grand renfort de fard et de cosmétiques. Un grand diable de domino noir perça le cercle qui environnait la dame auteur, et lui lança ce distique insolent :

Chloé, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Comme madame de Beauharnais s'indignait de cette impertinence à brûle-pour-point, un des assistants lui dit : « Ne vous arrêtez pas au propos de ce faquin, il ne se connaît ni en poésie, ni en peinture. »

Les plus beaux jours ont quelquefois un lendemain fâcheux, à la cour comme ailleurs. M. le marquis de Lafayette, le grand citoyen de nos jours, l'appareilleur des couleurs nationales en 1789, leur restaurateur en 1830, était de retour, au commen-

cement de 1782, de sa brillante campagne d'Amérique. Le roi, au grand dépit de la noblesse qui n'avait pas partagé sa gloire, venait de lui conférer, à l'âge de 24 ans, le grade de maréchal-de-camp; ce que tous les talons rouges de l'Oeil-de-Bœuf trouvaient fort peu convenable; prétendant qu'ils en auraient bien fait autant que le jeune lieutenant de Washington.... Sa Majesté, informée de ce propos, s'était contentée de répondre : « Que ne le faisaient-ils. »

Au moment de cette effervescence jalouse, M. de Lafayette, assistant à une représentation d'*Iphigénie ou Aulide*, au grand Opéra, s'était placé par modestie au fond d'une loge; mais le public le découvrit, et saisissant le moment où le chœur chantait :

Achille est couronné des mains de la victoire,

fit retentir la salle d'un tonnerre d'applau-

dissements de circonstance. Mademoiselle Tarlay jouait le rôle d'Iphigénie : encouragée par l'enthousiasme du parterre , elle prit une couronne de laurier et la dirigea , avec autant d'adresse que d'à-propos , dans la loge où se cachait celui qui venait d'assister glorieusement au baptême de la république américaine. Le modeste triomphateur , presque honteux d'une si glorieuse ovation , parut alors sur le devant de la loge , et salua à plusieurs reprises le parterre , dont les acclamations redoublèrent.

Tel fut le point de départ de la renommée populaire de Lafayette ; jusqu'alors ses exploits n'avaient eu qu'une célébrité de gazette , peu propagée dans les cercles du faubourg Saint-Germain. A partir de l'événement que je viens de rapporter , le peuple écrivit le nom de Lafayette dans son livre d'or ; il ne l'oublia plus. — Ce général , couronné par une actrice en 1782 , pouvait l'être par la nation en 1790 , s'il eût été

aussi ambitieux qu'il se montra fidèle à ses princes, qui lui tinrent si peu de compte de son dévouement.

La nouvelle salle de l'Opéra n'excita au premier moment que de faibles critiques ; mais après quelques semaines, une vive réclamation s'éleva contre la petitesse du foyer des spectateurs, *forum* ordinaire des beaux-esprits, qui craignirent de se voir entourés d'un trop petit nombre d'auditeurs. On rencontrait quelquefois par la ville un certain abbé de Vandœuvre, grand discoureur de café, naguère encore oracle de l'arbre de Cracovie, et qui depuis que cet arbre était tombé pour faire place aux nouvelles constructions du Palais--Royal, pérorait et narrait au foyer de l'Opéra, où il avait obtenu ses entrées pour quelques raccords de pièces. C'était surtout cet habitué disert qui se plaignait de l'exiguité du local : sa verve s'attiédissait, disait-il, quand il ne voyait pas autour de lui une centaine de

têtes poudrées *aux frimats*. Cependant l'abbé de Vandœuvre ne laissait pas de discourir, au milieu de mai 1782, sur les *Confessions de J.-J. Rousseau* et sur le roman *des Liaisons dangereuses*, qui venaient de paraître. Il argumentait aussi à perte d'haleine sur une urne cinéraire renfermant les cendres de l'empereur Alexis Commene II, qui venait d'être découverte à Trébisonde, et déposée chez M. Grouber de Groubental, littérateur distingué et pensionnaire habituel du roi, dans son château de la Bastille. Cet écrivain avait provoqué souvent les susceptibilités du ministère, par ses dissertations et ses plans de réforme d'une politique hardie : son esprit, comme la raison de madame du Deffand, au dire de Fontenelle, avançait de quelques années.

L'abbé de Vandœuvre en était venu à prouver, selon lui, que l'urne cinéraire d'Alexis Commene II, exécutée tout récemment sur le quai des Orfèvres, et vieillie par

des moyens habiles, ne contenait que des cendres originaires d'un chantier de l'Ile-Louvier.

Les débuts de mademoiselle Maillard sur la scène de l'Académie royale de Musique, où elle devait régner un jour, mais qui maintenant ne produisaient qu'une cantatrice peu exercée et une actrice fort gauche, allaient sans doute exercer la loquacité de notre petit collet, lorsqu'une bonne fortune inattendue lui advint. Il eut le bonheur, très apprécié de lui, d'apprendre que le prince impérial de Russie, le futur Paul I.^{er}, et la princesse Marie, son épouse, voyageaient en France incognito, sous la désignation de comte et comtesse du Nord. L'abbé avait reçu des lettres de Lyon, où les illustres voyageurs venaient de passer quelques jours : cette correspondance renfermait des détails piquants, qu'il assaisonna à sa manière. Ainsi, tout en blâmant le peuple lyonnais de s'être écrié partout

sur le passage du czarowich : *Ah ! mon Dieu qu'il est vilain*, Vandœuvre ne laissait pas d'apprendre, avec une intention maligne, que ce prince était fort laid ; mais il proclamait, par compensation, sa générosité, en disant qu'il avait dépensé plus d'un million dans une ville où l'on s'expliquait si grossièrement sur sa disgrâce physique ; s'étant borné à relever ces mauvais compliments par cette observation d'une calme longanimité : « Si j'avais ignoré jusqu'ici » que je fusse laid , ce peuple me l'aurait » bien appris. »

Rien de commode comme un bavard pour l'instruction de ceux qui ne veulent pas prendre la peine d'observer : lorsque l'héritier du trône de Russie fut arrivé à Paris, on eut trois fois par semaine, au foyer de l'Opéra, le bulletin de ses faits, gestes, démarches et discours. Voici donc le résumé de la chronique Vandœuvre, recueillie à bonne source. Les illustres étrangers descendirent à l'hôtel

Levi, rue de Grammont, au coin du boulevard : c'est là que, vingt fois par jour, ils se montraient aux innombrables curieux toujours rassemblés sous leurs croisées, où l'on entendait perpétuellement crier : Vive le comte et la comtesse du Nord ! Paul était un homme d'une taille moyenne, ayant le visage aplati, le nez excessivement camard ; son fils Constantin, que nous avons vu à Paris, nous autres contemporains, dans une situation nationale fort grave, ressemblait beaucoup au voyageur de 1782. La princesse impériale était une femme d'une taille élevée, un peu forte ; ses traits, d'une régularité grecque, étaient fort beaux ;... on eût dit Hélène avec toute la puissance d'appas qui devint si funeste à Ménélas. Quelquefois les deux illustres voyageurs se promenaient en voiture sur le boulevard ; alors ils étaient toujours accueillis par ces élans d'une curiosité satisfaite, qui simulent l'enthousiasme parmi les Parisiens, et que le prince recon-

naissait par cette harangue affectueuse :
« Braves Français, je suis pénétré de l'ac-
» cueil obligeant que vous me faites, et je
» n'en perdrai jamais la mémoire. » Lorsque
le prince visita les hôpitaux de Paris, ses
conducteurs voulaient l'éloigner de quelques
salles où les afflictions imposées à l'humani-
té se montraient sous un aspect trop re-
poussant. « Laissez-moi voir tout, répondit
» le prince hyperboréen; plus les grands
» sont éloignés des misères humaines, plus
» ils doivent s'en rapprocher, afin d'être
» disposés davantage à les soulager. » Il me
prend envie d'envoyer à l'empereur Nicolas
cette belle maxime de son père, pour qu'il
l'applique aux habitants de la malheureuse
Pologne.

Lorsque la comtesse du Nord fut présen-
tée à la reine, Sa Majesté lui dit : Il me sem-
ble, madame, que vous êtes, comme moi,
affligée d'une vue un peu basse : j'y supplée
par une lorgnette dans mon éventail. Vou-

lez-vous essayer de ce petit secours, ajouta Marie-Antoinette en présentant à l'impératrice un éventail superbement enrichi de diamants. L'illustre étrangère ayant trouvé la lorgnette excellente, la reine reprit :

— J'en suis charmée, et vous prie de garder cette bagatelle. (Bagatelle de dix mille écus.)

— Je l'accepte volontiers, répartit la grande duchesse, puisqu'elle me servira à voir mieux Votre Majesté.

Ce compliment valait bien trente mille livres pour une princesse qui signait à volonté des bons sur le trésor royal;.... car la lorgnette de Sa Majesté n'était pas assez bonne pour lui laisser voir les misères du peuple, résultant des prodigalités de la cour.

L'abbé de Vandœuvre achevait un soir au foyer de l'Opéra le récit de ce qui précède, moins, bien entendu, la réflexion, lorsque Sedaine vint à passer près de lui. « Ah! vous » voilà, mon cher, reprit le verbeux petit

» collet; recevez mon compliment : vous
» avez fait pour le comte du Nord deux co-
» médies en cinq actes, qu'il vous a payées
» vingt mille livres; belle affaire, ma foi!
» — Il n'y a pas de quoi se récrier, répon-
» dit en caressant son jabot de dentelle
» l'ancien tailleur de pierre. — Mais songez
» donc qu'on vous sauve ici les hasards de
» la représentation, et si les pièces sont sif-
» flées à Saint-Pétersbourg, vous n'en en-
» tendrez rien à Paris.... Affaire superbe,
» vous dis-je. »

Le prince et la princesse de Russie, voya-
geant en France au milieu de l'été, ne pou-
vaient assister aux bals de l'Opéra, qui n'a-
vaient lieu qu'en hiver. Je ne sais s'il n'eût
pas été d'une sage politique de laisser cet
aspect de nos mœurs voilé pour ces illustres
étrangers : la reine fut d'un avis différent.
Elle ordonna au comité administratif de
l'Académie royale de Musique (feu Lebre-
ton n'était pas encore remplacé) de prépa-

rer un bal masqué pour le 3 juin. Sa Majesté ne connaissait pas encore la nouvelle salle : elle y amena le czarowitch et sa femme , revêtus de dominos d'une grande simplicité. Depuis le soir où le sieur Dugazon s'était livré à la plus impertinente outrecuidance envers la reine , et par ordre du roi , cette princesse , lorsqu'elle se montrait dans la cohue masquée de l'Opéra , portait toujours une marque distinctive , espèce de mot d'ordre de perles ou de ruban qui la faisait reconnaître des gens de sa suite , toujours mêlés dans la foule. Cette précaution ne prévenait pas toutefois tous les inconvénients qu'entraînait la présence en tel lieu de la plus illustre dame du royaume : le signal qui devait être inconnu de toute personne étrangère au service de Sa Majesté , était presque toujours deviné par quelques masques , qui ne faisant nullement état de la dignité suprême , sous prétexte d'ignorance , débitaient à l'oreille de l'auguste personnage

des discours fort décolletés. Une nuit, que la reine avait entendu sous le masque les grivoiseries les plus risquées, elle s'écria en rejoignant madame Jules de Polignac, qui l'avait accompagnée : *Mon Dieu, que les gens du peuple doivent s'amuser !*

Dans le bal auquel Sa Majesté avait amené le comte et la comtesse du Nord, il ne se passa rien de semblable à ces excentricités; seulement ils furent témoins d'un propos d'une extrême liberté, tenu au duc de Chartres : en Russie, ce propos eût été gros de vingt ans de Sibérie. Le prince du sang, en habit de ville, causait près de la reine avec une dame de la cour, lorsqu'un masque en domino bleu vint se mêler à la conversation, ce que son altesse trouva beaucoup trop familier.

— Est-ce que vous ne me connaissez pas, dit le duc en toisant avec hauteur le trop hardi interlocuteur.

— Pardonnez-moi, répondit celui-ci,

vous vous êtes parfaitement démasqué. Et se perdant dans la foule avant que M. de Chartres fut revenu de sa surprise, l'inconnu disparut bientôt.

M. Amelot, ministre de Paris, donnait le bras à la comtesse du Nord, au moment où l'entrée d'une bruyante mascarade vint exciter dans le bal un tumulte qui, sur plusieurs points, dégénéra en épisodes scandaleux. Une bohémienne, passant près de l'homme d'état, lui dit tout haut : « Allons, » monseigneur, ceci vous regarde ; vite » douze ou quinze de ces lettres de cachet, » sans lesquelles vous prétendez qu'on ne » peut gouverner.... Vous avez bien en po- » che quelques douzaines de ces missives, et » l'Opéra est de votre gouvernement.

— » Vous voyez, madame, dit le ministre » pendant que le malin critique s'éloignait, » voilà les hommes que nous avons à con- » duire, il faut à toute force les museler. — » Je ne crois pas, monsieur, répondit la

» princesse ; car ces gens-là briseraient leur
» muselière , et ce serait bien pis. »

Après cet épisode dont les timoniers de l'état ne tirèrent aucun profit, ainsi que les événements politiques le prouvèrent sept ans plus tard , la princesse demanda à M. Amelot si mademoiselle Arnoux se trouvait dans la salle. Sur la réponse affirmative du ministre, qui venait d'apercevoir la célèbre actrice dans une loge , l'altesse russe pria son conducteur de la mener près d'elle, désirant entretenir une femme dont on lui avait vanté l'esprit. La grande duchesse ayant été introduite dans la loge, mademoiselle Arnoux la reconnut sur-le-champ, et lui adressa le compliment le plus flatteur et le plus spirituel. A l'entrée de l'illustre étrangère , la virtuose avait fermé un livre qu'elle parcourait.

— Que lisez-vous là, mademoiselle, lui demanda l'altesse russe.

— C'est le *Poème des Jardins*, par l'abbé Delille, qui vient de paraître.

— Eh! bien, qu'en pensez-vous, mademoiselle ?

— Je vous assure, madame, que les gravures sont magnifiques.

— Et les vers ?

— Je les trouve d'une grande médiocrité : l'auteur se noie dans un déluge de fade poésie; *mais il ne sauvera pas les planches.*

A quelques jours de là, le comte et la comtesse du Nord assistèrent à une séance de l'Académie française : M. de Laharpe lut une pièce de vers laudative pour l'héritier du trône de la grande Catherine ; l'abbé Arnaud débita l'éloge de Jules-César ; deux ou trois autres académiciens secouèrent sur l'auguste couple les pavots de leur éloquence ; jamais il n'avait résisté plus péniblement au sommeil. — « Quel dommage, dit la princesse en baillant, que mademoi-

selle Arnoux ne puisse pas être académicienne. »

Le 19 juin, M. le comte et madame la comtesse du Nord quittèrent Paris, après avoir été déjeuner avec le roi et la reine à Choisy. Voici un des derniers épisodes du séjour de l'altesse russe à la cour : un matin, le czarowich entra chez M. le comte d'Artois au moment où ce prince choisissait une de ces épées de salon que l'on portait alors, la coquille enrubannée comme la panetière d'un berger d'opéra. Le frère du roi profita de cette occasion pour offrir au fils de Catherine l'arme même qu'il venait de choisir. — Je l'accepte, monseigneur, mais à condition que votre altesse royale recevra de ma main cette autre épée, avec laquelle, j'en suis sûr, elle prendra Gibraltar.

L'épée dont il s'agit fit, comme chacun sait, fort peu d'effet au siège de Gibraltar, que le possesseur de Bagatelle dirigea ; lui-même, à son retour, plaisanta de la ten-

tative infructueuse faite contre ce rocher, en disant : la seule batterie qui ait bien opéré devant Gibraltar, c'est ma batterie de cuisine ; faisant allusion ainsi aux nombreux dîners que son altesse avait donnés durant la campagne. Au surplus, les princes de la maison de Romanoff ne furent pas heureux en prophéties, quant à l'usage chevaleresque des épées qu'ils offrirent à M. le comte d'Artois : huit ans après l'anecdote rapportée ici, l'impératrice Catherine II remit au même prince un magnifique glaive, tout luisant de pierreries, en lui disant : « Je ne crois pas me tromper, mon prince, lorsque je tiens pour assuré que cette arme vous servira à reconquérir les droits du roi, votre frère, sur les révoltés de la France. » L'année suivante, l'épée reçue de la Sémiramis du Nord, sans avoir été tirée du fourreau, auquel, dit-on, elle tenait beaucoup, fut mise en gage chez des juifs allemands.

Quelle opinion les princes du Nord em-

portaient-ils de la France et des Français ? Ils ne s'expliquèrent pas nettement à ce sujet. Mais ils avaient vu le premier cabinet de l'Europe dirigé par un comte de Maurepas, chez qui l'expérience de trois règnes n'avait fait que vieillir une grande légèreté de vues politiques, et qui laissait glisser, par un mouvement de plus en plus rapide, la monarchie française vers le précipice où bientôt elle devait s'engloutir. Ils avaient vu une noblesse insoucieuse, folâtre, immorale, inattentive au dépérissement de cette monarchie dont elle devait être l'appui, occupée exclusivement à permuter des faveurs de l'hymen, en tachant d'adultère le blason français ; ou chiffonnant des jupes d'Opéra, en jetant l'or à pleines mains à des femmes qui se moquaient des entreteneurs qu'elles ruinaient. Ils avaient vu, enfin, une génération tout entière, butinant, papillons volages, sur les fleurs de la vie, sans s'inquiéter du poison mortel qui se préparait au fond

de leur calice.... Le comte et la comtesse du Nord n'avaient-ils pas raison de dire ce qu'on leur avait entendu répéter plus d'une fois : *Quel peuple ! quel peuple !*

XXVI.

**DIVERSITÉS.—RETOUR D'UNE RELIGIEUSE
A L'OPÉRA.—LE RÉPERTOIRE.—LETTRE
DES DANSEUSES AU PRINCE DE SOUBISE.
—APPARITION DE GARAT.—ANECDOTES.
—RENAUD ET DIDON.**

L'été de l'année 1782 était extrêmement chaud, et la saison paraissait mal choisie pour donner la première représentation d'*Electre*, opéra de Guillard, dont Lemoi-

ne, pour composition de début, avait fait la musique. Aussi, malgré le talent de Larri-vée dans le rôle d'Oreste, et de mademoi-selle Levasseur dans celui d'Electre, cette nouveauté n'obtint-elle qu'un succès extrê-mement contesté.—Le public est bien diffi-cile, dit le chevalier de Boufflers à un de ses amis, qui assistait avec lui à la première représentation : pendant une chaleur canicu-laire, l'Opéra nous donne un bain à la glace; que pouvait-on désirer de mieux? Il est vrai que j'aperçois là-bas, dans une loge, made-moiselle Duthé, arrivant d'Angleterre, et qui a fait plus de conquêtes sur nos ennemis d'outre-Manche, que les généraux de la ma-rine française. La haute température de cette beauté suffit bien pour annuler le bain glacé de la scène.

— Toujours le même, chevalier, répondit l'interlocuteur du spirituel chansonnier : en fait de malice vous faites toujours coup double.

— Admirez plutôt ma maladresse, mon cher marquis; il n'y a pas par le monde un sujet de médisance où l'on ne puisse faire le coup de cinq, et je me borne à caramboler.

Les dames de l'Opéra s'étaient trop hâtées de déclarer mademoiselle Théodore, martyre, mais non pas vierge : cette danseuse, après quelques mois de vie cloîtrée, reconnut qu'elle n'était pas née pour une telle existence. Ses intentions condamnaient toujours les tendresses à toute main des demoiselles du *magasin*; mais l'image de Dauberval se dressait incessamment entre elle et son crucifix; le créateur ne la consolait pas encore de la perte de la créature, et quelquefois elle murmurait dans le silence de sa cellule : « Ah! si Dieu daignait se faire homme une seconde fois! » Une novice qui émettait un tel vœu ne pouvait finir son année d'épreuves; aussi mademoiselle Théodore dansait-elle à l'Opéra de Londres depuis trois mois,

lorsqu'on la croyait prête à prendre le voile noir.

Rien de mieux ; mais une femme quelque peu frottée de la philosophie de J.-J. Rousseau, ne pouvait se résigner à l'espèce de nullité intelligente des danseuses : elle pouvait, elle voulut exprimer ses pensées, et se prit à écrire contre l'administration de l'Opéra avec une liberté tout anglaise. A la bonne heure ; mais après une telle équipée de plume, il y avait danger à revenir en France, et mademoiselle Théodore y revint. Ce fut sous les verroux de la Force que se renoua l'intimité de la semi-religieuse retombée dans le péché, avec le séduisant Dauberval, dont l'image avait triomphé dans son cœur des promesses de la grâce, au point de lui faire jeter aux orties hère, discipliné, et la guimpe par-dessus les moulins. Le traitement était dur ; la jolie danseuse, qui n'était pas philosophe en toute

chose, vociféra dans sa colère la traduction extrêmement libre de cette phrase de Cujas : *Non habebis, ingrata patria, ossa mea...* Dès que je serai libre, dit-elle, je retourne en Angleterre, et j'applique sur ma disgrâce en France un appareil de guinées.... pourvu, ajouta-t-elle après un moment de réflexion, que Dauberval consente à s'expatrier..... Disons tout de suite que le virtuose dansant ne consentit point à cet exil : il avait voué trop de reconnaissance à madame Du Barry..... Le ressentiment de mademoiselle Théodore se calma, et l'Opéra, grâce à l'amorce Dauberval, reconquit l'une de ses plus séduisantes danseuses, qui n'étudia plus la philosophie que dans Boccace et l'Arétin.

De nos jours, quand M. le directeur de l'Académie royale de Musique parvient à monter trois nouveautés dans l'année, il entonne un chant de triomphe qu'accompagnent toutes les trompettes de la Renommée:

les journaux n'ont pas assez de réclames pour célébrer une aussi grande victoire; Scipion montant au Capitole après la destruction de Carthage produisit moins de bruit que n'en fait l'administration lyrique après l'émission d'une douzaine d'actes, qui rarement sont des actes héroïques, de quelque point de vue qu'on les considère. A la fin du dix-huitième siècle, les palmes ne croissaient pas si vite dans les parages de l'Opéra. En septembre 1782, quatorze ouvrages nouveaux étaient récemment reçus, et presque tous se trouvaient à l'étude. Il est curieux de constater ces éléments de fécondité, et d'enregistrer les noms des auteurs et compositeurs qui travaillaient à cette époque pour notre première scène lyrique. Voici la désignation des ouvrages qu'on se disposait à chanter et à danser dans un bref espace de temps : *Hypermnestre*; paroles, le baron de Schuldy, musique, Gluck; *le Seigneur bienfaisant*, avec un

nouveau premier acte; paroles, Rochon de Chabannes, musique, Floquet; *Diane et Endymion*; paroles, le chevalier Liron, musique, Piccini; *Renaud*, suite d'*Armide*, refait par le bailli de Rollet, musique Sacchini; *Nicotris*; paroles, Morel, musique, Grassée; *l'Embarras des Richesses*; paroles, Lourdet de Santerre, musique, Gretry; *le Premier Navigateur*, paroles, Fenouillos de Falbère, musique, Philidor; *Alcide*; paroles, Dubreuil, musique, Cambini; *Bayard*; paroles, Durosoy, musique, Froment; *la Conquête du Pérou*; paroles, Dubuisson, musique, Candeil; *Péronne sauvée*; paroles, Souvigny, musique début de Desaide à l'Opéra; *Nouveau fragment*; paroles, Moline, musique, Hay-Delman; *Ariane abandonnée*, paroles d'un anonyme, musique d'Alleman; *Apollon et Daphné*; paroles, Pitra, musique, Mayer.

Ces trois derniers ouvrages, joués les premiers à la fin de septembre, firent bril-

ler d'un vif éclat le talent de madame Saint-Huberti, qui décidément dominait de toute la supériorité d'un jeu passionné et d'un chant ausssi pur que puissant, les facultés dès long-temps fatiguées de mademoiselle Levasseur, et reléguait parmi les souvenirs les plus lointains le triomphe de mademoiselle Arnoux. Mademoiselle Guimard seule semblait rajeunir à chacun des rôles nouveaux qu'on lui confiait : on la vit danser un pas de Terpsichore dans l'acte d'*Apollon et Daphné*, avec une grâce, une vivacité juveniles qu'on n'avait pu trouver réunies dans les plus jeunes sujets de la danse. Un habitué de l'Opéra s'écria en voyant voltiger cette beauté pouvée d'une double majorité : « Vraiment, elle ne vieillit nulle part. » Il paraît que cet observateur était bien informé;..... il y avait tant d'informations répandues dans la société sur les facultés de mademoiselle Guimard.

Voici une date précise sur l'admission des

costumes d'une exactitude rigoureuse à l'Académie royale de Musique : on dut, en septembre 1782, cette importante amélioration à Moreau jeune, peintre, qui se fit bientôt connaître avec un grand avantage par les vignettes d'une édition des œuvres de Voltaire.

Mais il restait encore, dans l'entente scénique des sujets, quelques traces de l'habileté primitive : ainsi, lorsque Ariane, abandonnée par l'ingrat Thésée sur le rocher de Naxos, dormait du sommeil le plus inopportun, un chœur fortement nourri de basse-tailles, détonnait à ses oreilles un chant à réveiller les morts. Dans *Apollon et Daphné*, cette nymphe, devenue laurier, chantait à travers son écorce sa partie d'un trio en la-bémol. L'auteur de *l'Embarras des richesses*, M. Lourdet-Santerre, que les mauvais plaisants appelaient *Lourdet sans tête*, avait placé son action à Athènes, ce qui ne l'empêchait pas de faire célébrer le

dimanche à ses personnages, de leur faire acheter un jardin deux mille écus; et de faire danser, en dépit de l'ignorance où vivaient les Grecs sur l'existence de l'Amérique, un ballet des *Quatre parties du monde*. Alors encore le goût et la vraisemblance avaient beaucoup de réformes à opérer sur notre première scène lyrique; mais on commençait à voir clairement la carrière du progrès; on entrevoyait même le point auquel il pouvait parvenir, et l'on avait le bon esprit de convenir que ce point était loin et escarpé. Juger sainement de ce que l'on ignore et de ce que l'on peut apprendre, c'est avoir conquis à moitié le savoir... L'amour-propre est le père de la médiocrité.

Du reste, l'*Embarras des richesses* fut une déplorable dérision pour les sociétaires de l'Opéra, et le titre de cette pièce favorisa l'émission d'une multitude d'épigrammes; voici la meilleure :

Embarras d'intérêt,
Embarras dans les rôles,
Embarras de ballet,
Embarras de paroles;
Des embarras, de sorte
Que tout est embarras...
Mais venez à la porte,
Vous n'en trouverez pas.

Au nombre des progrès sensibles qui se produisaient à la fin du dix-huitième siècle, dans les régions de l'Opéra, il en était un que l'historien fidèle ne doit pas passer sous silence, c'est celui de la morale;.... oui, lecteur, la morale progressait à l'Opéra :..... vous voudrez bien accepter ceci comme une vérité irréfragable, tout ébouriffante qu'elle puisse vous paraître. Osez démentir le document qui suit :

Lettres des danseuses de l'Opéra à M. le prince de Soubise, mademoiselle Guimard tenant la plume.

« Monseigneur, accoutumées, moi et mes

» camarades, à vous posséder dans notre
» sein (le lecteur appréciera *ad libitum* l'é-
» tendue de l'expression) chaque jour de
» représentation lyrique, nous avons ob-
» servé avec le regret le plus amer, que vous
» vous étiez sevré presque entièrement du
» spectacle, et qu'aucune de nous n'avait été
» appelée à ces petits soupers fréquents, où
» nous avions tour-à-tour le bonheur de
» vous plaire et de vous posséder. La re-
» nommée ne nous a que trop instruites de
» la cause de votre solitude et de votre juste
» douleur. Nous avons craint jusqu'à pré-
» sent de vous y troubler ; faisant succéder
» la sensibilité au respect, nous n'oserions
» même encore rompre le silence, sans le
» motif pressant auquel ne peut résister no-
» tre délicatesse.

» Nous nous étions toujours flattées, mon-
» seigneur, que la banqueroute de M. de
» Guemenée (car il faut bien se servir d'un
» terme dont les foyers, les cercles, les ga-

» zettes, la France et l'Europe entière reten-
» tissent,) ne serait pas aussi énorme qu'on
» l'annonçait; mais le désordre est monté
» sans doute à un point si excessif, qu'il ne
» reste aucun espoir.

» Nous nous croirions coupables d'ingra-
» titude, monseigneur, si nous n'imitions,
» autant qu'il est en nous, vos nobles sacri-
» fices, en vous reportant les pensions que
» nous a prodiguées votre munificence. Ap-
» pliquez ces revenus, monseigneur, au
» soulagement de tant de militaires souf-
» frants, de tant de pauvres gens de lettres,
» de tant de malheureux domestiques que
» M. le prince de Guemenée entraîne dans
» l'abîme avec lui. Pour nous, nous avons
» d'autres ressources; nous n'aurons rien
» perdu, monseigneur, si vous nous conti-
» nuez votre *estime* (combien de fois n'a-
» vait-il pas *estimé* ses généreuses corres-
» pondantes). Nous aurons même gagné si,
» en refusant aujourd'hui vos bienfaits,

» nous forçons nos détracteurs à convenir
» que nous n'en étions pas tout-à-fait indi-
» gnes. (Où diable ces dames allaient-elles
loger la *dignité*.)

» Nous sommes avec un profond respect,
» monseigneur, etc.

» A la loge de mademoiselle Guimard, ce
» vendredi 6 décembre 1782.»

J'ai là sur mon bureau une copie de cette curieuse lettre, et ma vue papillotte devant les innombrables signatures qui suivent celle de la célèbre danseuse. Si M. de Soubise désintéressa autant de pauvres créanciers du prince de Guemenée qu'il avait de pensionnaires à l'Opéra, le sinistre dut être singulièrement diminué.

Autre témoignage de moralisation dans le personnel de l'Opéra, à propos de l'événement qui venait de mériter le bonnet vert des banqueroutiers à l'un des alliés de la maison royale. Vestris père, ayant appris que son fils se livrait à quelques dépenses

folles, paya ses dettes; puis, l'ayant cité à son tribunal paternel, lui fit une grande sermonce se terminant par ces mots : « Ap-
» prenez, Auguste, mon fils, que je ne veux
» pas de Guemenée dans ma famille. » Décidément les moralistes ne se rencontraient plus, ni à la cour, dont les fêtes et les mystères du Petit Trianon résumaient la sagesse; ni chez la noblesse, qui bâtissait de plus en plus des petites maisons; ni dans le haut clergé, pour lequel les théâtres de Paris et les boudoirs du faubourg Saint-Germain fournissaient à peine suffisamment de beautés faciles; ni dans la bourgeoisie, toujours imitatrice des grands dorés ou tonsurés; ni parmi les encyclopédistes, qui s'étaient fait des principes à leur guise. C'était à l'Opéra que fleurissait la morale : bannie des palais, des châteaux, des évêchés, des abbayes, des échoppes, elle avait trouvé un refuge sous la jupe de gaze des danseuses : rempart diaphane qui en laissait admirer

toute la pureté. Quelque trente ans plus tard, Monthion eût incontestablement laissé tomber *in globo*, dans les parages lyriques, tous ses prix de vertu.

Un quatrième acte ajouté au *Seigneur bienfaisant* donna lieu, vers la fin de décembre, à une avalanche d'épigrammes et de bons mots. On sait que Turenne, le jour même des noces de sa fille, courut assiéger Stenay, et emmena son gendre avec lui. Tel est l'épisode dont, sous d'autres noms, M. de Chabannes fit le sujet du nouvel acte de son opéra. Cette donnée s'offrait de bonne grâce à la critique malicieuse : on ne manqua pas de dire que le beau-père emmenait son gendre sous les murs de la place forte, pour qu'il fût certain ce jour-là de battre en brèche. Les persiffleurs s'égayèrent surtout en voyant traîner sur la scène des canons d'un aspect formidable : « Messieurs, rassurez-vous, s'écria du parterre quelque clerc de procureur, cette artillerie ne tuera per-

sonne : l'auteur n'a pas inventé la poudre.» Il manqua toutefois aux observateurs satiriques la vue d'une bataille sur le théâtre, ce qui présentait alors le spectacle grotesque de guerriers amoncelés comme un troupeau de moutons, frottant les uns contre les autres leurs mousquets ou leurs lances ; se poussant et se repoussant, de gauche à droite, puis de droite à gauche ; et finissant par disparaître dans la coulisse, après un combat acharné, durant lequel une canonnade de contrebasses, une mousqueterie de cors et de clarinettes avaient déterminé la victoire, à travers une mêlée de triples-croches et de gammes chromatiques. Ce n'est plus cela de nos jours : la stratégie a fait d'immenses progrès à l'Académie royale de Musique. On voyait il y a quelques années encore un des lieutenants de l'empereur Napoléon, dont une loge de l'Opéra fut le dernier quartier-général, approuver les manœuvres guerrières des ballets. On sait qu'il en était

devenu le chef honoraire , depuis qu'il avait détaché de son diadème de lauriers, une couronne pour ceindre la jolie tête d'une virtuose de la danse. Mais la gloire et la fortune trouvèrent toujours des envieux : ne disait-on pas alors que la prévoyante danseuse avait craint que le front à moitié découronné du général ne lui procurât un rhume de cerveau.

Au mois de janvier 1783, le sieur Legros, l'une des puissances chantantes de l'Opéra, se livra au plus terrible accès de colère; il faut dire à quelle occasion. Un jeune Gascon nommé *Garat*, ayant, je crois, des prétentions nobiliaires, commençait à se faire dans quelques salons de Paris une réputation de chanteur qui devait être plus tard une de nos gloires artistiques. M. Garat se distinguait surtout par un goût exquis, que secondait merveilleusement une flexibilité d'organe assez habilement gouvernée pour tenir lieu de moyens puissants, qui man-

quaient à ce chanteur. La reine, ayant entendu parler de lui avec cet enthousiasme qui parmi nous se hâte de prévenir les appréciations du jugement, aspira à connaître cette merveille avec ce désir de femme qui, chez Sa Majesté, approchait du désir de nonne; notre virtuose de société reçut l'invitation de se rendre à Versailles. Au jour assigné, un carosse de la cour à six chevaux, superbement harnachés et presque aussi empanachés que les duchesses ayant le tabouret, vint prendre l'homme désiré; moins d'une heure après, il descendait chez madame de Polignac, surintendante de la reine. Le gros bataillon de musiciens convoqué pour le concert qui devait avoir lieu, attendait dans les antichambres les ordres de Sa Majesté; mais M. Garat fut introduit immédiatement auprès de la souveraine. Elle l'attendait avec M. le comte d'Artois, son beau-frère, et une foule de privilégiés du cercle intime. Les chroniqueurs de l'épo-

que rapportent que l'amateur bordelais chanta avec S. M. Marie-Antoinette, puis avec le frère du roi. Il est certain que la reine avait un petit filet de voix assez bien conduit, que ses flatteurs érigeaient en ce qu'on appellerait aujourd'hui un superbe contre-alto ; mais il ne m'était pas encore revenu que le futur Charles X eût été un chanteur de quelque mérite. On savait qu'il s'était élevé à une certaine perfection comme danseur de corde ; que durant une leçon de danse terre à terre, exercice dans lequel son altesse ne manquait pas de grâce, elle avait reçu du dauphin, son frère, un coup de pied à la naissance de la colonne vertébrale, pour s'être moquée de lui ; on savait enfin que M. d'Artois jouait la comédie d'une manière passable pour un acteur royal ; voilà tout..... En 1825, le hasard me fit assister à l'une des chasses du roi très chrétien dans la forêt de Fontainebleau ; Sa Majesté, en courant à pied je ne sais quel gibier,

chantonnait..... et sur mon ame, il y avait de quoi précipiter la fuite de la bête poursuivie, au point de ne pouvoir être atteinte par les plus rapides limiers.

Pour revenir à Garat, il chanta seul plusieurs romances qui furent applaudies avec transport; puis, obéissant au plus singulier caprice de bouffonnerie, ou plutôt de critique, il se prit à imiter Legros de l'Opéra, ce qui fit beaucoup rire l'illustre assistance. Legros, le front chargé de couronnes lyriques, jura qu'il ne souffrirait pas cet affront; et qu'il perforerait de part en part l'audacieux Gascon. Mais après avoir laissé exhaler la première fougue de son ressentiment, ses amis lui firent comprendre qu'en admettant que le fin carret de salon du sieur Garat pliât sous la puissante épée de Roland, les portes du For-l'Evêque seraient moins flexibles, et que la reine, prenant parti pour son chanteur favori, pourrait bien envoyer Roland en prison pour quelques semaines. Legros se le tint pour dit, et se persuada

même, sur l'intimation d'une réflexion prudente, qu'on ne parodiait que les choses sublimes.

J'ai rapporté dans la première partie de ces *Chroniques* quelques anecdotes concernant mademoiselle *La Guerre*, qui, chaudement protégée par d'illustres amours, apporta souvent le trouble parmi les pensionnaires de l'Opéra par son esprit de domination, auquel Sophie Arnoux elle-même dut céder plus d'une fois. Mademoiselle Levasseur et madame Saint-Huberti, eurent ensuite à souffrir beaucoup de l'humeur de mademoiselle *La Guerre*, que le succès abandonnait, mais qui, malgré les avertissements d'un public murmurant, siffleur quelquefois, ne pouvait se résoudre à quitter le théâtre de son ancienne gloire. Enfin, une conseillère qui se fait écouter d'autorité, la maladie, contraignit l'actrice obstinée à se retirer. La gloire et le plaisir ont leurs épines comme la rose : mademoiselle *La Guerre*

avait été piquée bien des fois, et il est des piqures qu'on ne guérit que fictivement. Le 8 février 1783, l'ex-cantatrice de l'Opéra était à la dernière extrémité; elle appela le curé de Saint-Roch, qui, l'ayant trouvée dans un appartement chichement meublé et dans le plus grand désordre, lui administra en toute hâte les sacrements,... pour l'amour de Dieu..... Il avait cru reconnaître qu'elle n'avait pas de quoi payer une absolution. Le pasteur se retira en murmurant peut-être : « Ma foi, son ame ira où elle pourra. » Que devint-il lorsqu'il apprit que mademoiselle La Guerre laissait pour trois cent mille livres de billets dans son secrétaire, et qu'elle jouissait d'environ trente mille livres de rente.

Mademoiselle La Guerre est un type à méditer par les rats spéculateurs de l'Opéra; et à quelques exceptions près, son exemple ne serait pas étudié sans avantage par nos jolies Lorettes du quartier Saint-Georges.

Cette courtisanne avisée faisait vendre de temps en temps ses meubles et bijoux, sous prétexte d'une gêne extrême, mais afin que l'amant actuel remplacât les objets vendus. Elle venait d'effectuer une de ces opérations, lorsque sa dernière maladie la surprit : cette maladie tuait la poule aux œufs d'or ; personne ne se présenta pour succéder au dernier occupant, et voilà pourquoi le curé de Saint-Roch avait trouvé sa pénitente si peu digne d'absolution. Mademoiselle La Guerre, dans une collection de défauts et de vices assez corsée, entretenait un amour irréprisable du vol : ceci entre dans les exceptions que je conseille aux rats de l'Académie royale de Musique, et aux nymphes à la fortune vagabonde des rues de Breda et des Martyrs.

A une époque où le chevalier Gluck croyait décidément sa verve musicale étouffée par l'apoplexie, il avait envoyé en France Sacchini, son élève, déserteur de l'école ita-

lienne pure, et continuateur de l'école germanico-italienne. L'auteur d'*Armide* voulait gouverner encore le monde musical après sa mort, par son successeur Sacchini, comme Richelieu mourant prétendit gouverner la France, en laissant sa simarre et sa politique à Mazarin; mais ainsi que la simarre et la politique du grand ministre déteignirent sous la main du ministre subtil seulement, ainsi l'harmonie de Gluck pâlit dans les compositions de son émule. Heureusement le grand compositeur n'était pas mort quand le public français reconnut cette dégénérescence.

On avait fait marché avec Sacchini pour trois opéras : car on traitait déjà d'une fourniture de mélodie ou de vers, comme on traite à Isigny d'une fourniture de beurre. Depuis lors ces conclusions à prix ferme sont devenues générales, et les consciences politiques ne sont pas ce qui se paye le plus cher. Les voix d'opéra et les excen-

tricités échevelées de feuilleton sont cotées à un taux bien autrement élevé, ma foi ? Nous ne connaissons guère de convictions en matière de gouvernement dont la vente ait produit la valeur d'un ténor, ou le prix d'une centaine de ces salmigondis tirés à la filière, qui garnissent la *région inférieure* des journaux, sans la décorer assez pour que le lecteur soit prié d'éviter l'équivoque. Le comité de l'Opéra avait donc promis à Sacchini trente mille livres pour trois partitions. Le lieutenant de Gluck n'avait encore rien donné ; il observait depuis plusieurs mois la direction du goût français, afin de s'y conformer mieux que son maître lui-même, qui n'avait pas trouvé moins de détracteurs que de partisans. Enfin, vers la fin de février 1783, Sacchini fit jouer l'opéra de *Renaud*, suite d'*Armide*, dont un sieur Lebœuf, auteur parfaitement inconnu, avait composé les paroles. Ce poème, que les plaisants du parterre qualifièrent

de *littérature bovine*, avait dû, par sa notable pesanteur, offrir à l'harmoniste de bien grandes difficultés à vaincre ; et pourtant il s'en était tiré avec bonheur. Sacchini, homme d'esprit et de goût, s'était inspiré de l'épisode du Tasse et de sa délicieuse poésie, beaucoup plus que du maigre et aride poème de M. Lebœuf. La musique de Renaud offrait, dans une heureuse combinaison, la force de Gluck et la grâce de Piccini. Il va sans dire que les partisans du premier trouvèrent que le nouveau compositeur manquait de puissance, et que ceux du second lui refusèrent la suavité. Mais le public impartial et connaisseur trouva que l'œuvre de Sacchini se recommandait par la noblesse, la pureté, la délicatesse, et surtout la facilité. On ne remarquait dans cette partition ni les saccades, les cris, les déchirements de Gluck ; ni la monotonie un peu soporative de Piccini. Quelquefois, aussi énergique que le compositeur allemand,

il se montrait non moins élégant, non moins harmonieux que le *maestro* italien, avec plus d'agrément et d'invention dans les motifs de chant. L'orchestre de Sacchini était moins conquérante que celle de Gluck, qui commença parmi nous le siège des poitrines d'opéra avec le gros calibre de l'accompagnement; mais on y remarquait un emploi savant de l'instrumentation, et l'effet en était plus nourri que dans les partitions de Piccini.

L'opéra de *Renaud*, qui devait prendre rang parmi les bons ouvrages du répertoire, ne fut pas joué à son apparition aussi bien qu'il l'a été depuis. Legros, chargé du principal rôle, avait atteint cet âge où le talent n'acquiert plus et commence à perdre, sinon en réalité, du moins dans l'opinion inconstante du public français. Je ne crois pas qu'on puisse citer un chef d'œuvre, une perfection, une renommée éclatante qui aient fourni chez nous une carrière de

trois années, sans qu'on ait couvert de boue l'or et les diamants dont l'admiration les avait revêtus avec prodigalité. Mademoiselle Levasseur, Armide un peu mûre, ne conservait guère d'enchantements : ceux de sa voix surtout, dissipés dans un genre d'exercice qui, pour réunir toutes les conditions de l'harmonie, n'en est pas plus musical ; mademoiselle Levasseur suppléait aux moyens par les efforts ; mais la fatigue se trahissait, et rarement elle produit le plaisir. Les habitués de l'Opéra, particulièrement ceux qui ne conservaient aucun souvenir des beaux jours de cette cantatrice, léguaient de tous leurs vœux, et même de leurs billets jetés sur la scène, à madame Saint-Huberti le rôle d'Armide. Mademoiselle Maillard, qui devait un jour porter à l'Académie royale de Musique le diadème des reines du répertoire et du chant, mademoiselle Maillard se faisait trouver charmante dans le rôle presque in-

signifiant d'Antiope, reine des Amazones. On lui reprochait seulement d'ajouter un peu trop à l'effet théâtral par l'exhibition d'un sein au développement duquel la nature s'était complue, et qui devint plus tard une monstrueuse superfétation. L'auteur Lebœuf avait engagé sous les bannières de l'Opéra sa propre fille, cantatrice très jolie et dont le talent promettait. Un fabricant de madrigaux fit sur cette demoiselle ce quatrain dans le goût de Benserade.

De Cythère, aimable *génisse*,
Ah ! que ne puis-je incognito,
Jupin dont l'ardeur réussisse,
Faire de vous une autre Io.

Il est probable que les Jupins ne manquèrent pas à la fille de Lebœuf; mais la chronique du temps rapporte qu'elle ne voulut être *Io* que pour les jeunes seigneurs bien faits, et qu'elle fut Danaë pour les financiers.

Au mois d'avril 1783, les lauriers de Laïs empêchaient Legros et Larrivée de dormir ; le premier demandait sa retraite , le second l'eut reçue sans regret. Mais la cour tenait encore à ces deux acteurs : Laïs, malgré l'admirable splendeur de son chant, ne pouvait jouer les premiers rôles ; il manquait encore d'habitude de la scène , et surtout de noblesse dans la tenue. Lainez, jeune sujet rempli de chaleur et de dispositions pour le drame lyrique , superbe cavalier d'ailleurs, était mal partagé quant aux facultés chantantes : sa voix avait de l'étendue ; mais elle manquait tout à la fois de puissance et d'onction ; toutes les cordes en étaient criardes. Lainez ne pouvait devenir et ne devint en effet qu'un excellent acteur ; ce qui fut toujours trop peu à l'Opéra.

Les talents de premier ordre déclinaient donc à l'Académie royale de Musique en avril 1783 , excepté dans la danse que Vestris, Gardel, Dauberval, Nivelon, mesdemoiselles

Guimard, Haynel et Peslin, maintenaient à une grande élévation. Et cependant les calculs de l'administration produisirent à la fin de l'année théâtrale un résultat financier jusqu'alors sans exemple. Le gouvernement d'alors, qui n'avait point à récompenser dans les administrateurs de l'Opéra des dévouements ou des servilités politiques, n'épanchait nullement des caisses de l'état un pactole magnifique de subventions : il se bornait à payer le déficit des produits, et rarement il excédait cinquante mille écus par année. Or, en 1783, il s'éleva à moins de cinquante mille livres : le conseil de l'Académie royale de Musique avait, dans un cercle étroit, réalisé le rêve toujours irréalisable sur une vaste échelle des gouvernements à bon marché ! Toutefois, la petite république de la Porte-Saint-Martin rompait en visière à la grande monarchie ; et qui sait si son économie même n'était pas un grief.... au sein des grandes

dilapidations, les sages dépenses sont d'amères critiques. On songeait au tapis de Versailles à rétablir le trône de l'Opéra ; avant la fin du mois d'avril, le sieur Morel, auteur de quelques rapsodies lyriques, s'y assit, ayant pour conseiller M. Suard, académicien qui produisit longtemps un bruit étourdissant dans la république des lettres, et n'y produisit guère que cela.

Cependant M. Morel n'était point un directeur autocrate à la manière de M. Devismes ; c'était plutôt un président républicain : un Washington au petit pied. Le conseil ne pouvait rien faire sans l'assentiment de ce fonctionnaire ; mais jamais il n'écrivait un ordre, et parlait toujours au nom du ministre. Morel se montra tout d'abord le protecteur zélé du compositeur Gossec, l'auteur du *God seave the keng* des Anglais : talent solide, mais ayant tout le massif de la solidité.

Gardel le jeune, danseur de l'Opéra, beau-fils dans toute l'étendue de l'acception, était fort recherché par les nymphes du *magasin* ; mais elles étaient pour lui le pâté d'anguilles, et ce danseur rêvait la possession d'une beauté cloîtrée, ni plus ni moins que celle que Louis XIV l'avait rêvée, à l'endroit de la comtesse de Thiange, abbesse de Fontevault. Plus heureux que le grand roi, Garparvint à ses fins ; mais il faut convenir qu'il rencontra une guimpe infiniment plus facile à déplacer que celle de la chaste sœur de madame de Montespan.

Madame Du Barry avait souvent admis Dauberval à la survivance de Louis XV, tant elle s'était sentie satisfaite de l'accueil fait par ce danseur à la part de bontés qu'elle lui avait départies du vivant de Sa Majesté. Mais Dauberval vieillissait ; et l'ex-favorite, à certains signes bien connus mais trop peu appréciés de M. de Cossé, pouvait croire que le temps oubliait de jeter les

jours de son automne dans le gouffre sans fonds de l'éternité. Or, un matin, à l'heure où Voltaire regrettait quelquefois de n'être pas marié, madame Du Barry attendit Gardel à Luciennes, où elle l'avait mandé. Elle voulait, lui avait-elle fait dire, le consulter sur les dispositions d'un bal qu'elle devait donner la semaine suivante. Le pensionnaire de l'Opéra, empressé d'obéir à l'opulente comtesse, devança l'heure assignée; une femme de chambre, nommée Eugénie, dit à Gardel que madame dormait encore; il fallut attendre.

La camériste possédait des yeux noirs d'une vivacité électrique, surmontés d'un double arc d'ébène, dont les extrémités internes se joignaient à la racine du nez avec une éloquence d'expression à laquelle les hommes expérimentés ne se trompent jamais. Du reste, bouche de corail entr'ouverte, teint animé, sein palpitant, petit pied caressant le parquet avec une mobilité in-

quiète ; tout dit à Gardel qu'il y avait là plus de désirs que de principes, et l'attente fut longue... Elle se prolongea même beaucoup plus que la nécessité ne l'exigeait ; et madame la comtesse, qui attendait à son tour dans des conditions moins heureuses, finit par venir s'informer à l'antichambre de la cause d'un retard qui la blessait. Cette cause ne lui fut, hélas ! que trop révélée ;... elle chassa le danseur audacieux, et, le lendemain, Eugénie entra au couvent de Saint-Mandé, afin d'éviter d'être enfermée aux Madelonnettes.

« Bon ; s'écria Gardel, qui n'avait pas eu le dernier mot, des sourcils arqués d'Eugénie ; la maison m'est familière : sans avoir été nourri dans le sérail, j'en connais les détours... » En vérité, sérail était à peu près le mot : le couvent de Saint-Mandé jouissait d'une réputation quelque peu équivoque, et la continence y recevait d'assez fréquentes injures. Gardel, bien renseigné,

franchit le mur du jardin, sut trouver une fenêtre de rez-de-chaussée sans grille, parcourut d'un pied léger, d'un pied de danseur, le long corridor sur lequel ouvrait la cellule de la *novice* Eugénie, dont l'huis entr'ouvert se referma sans bruit. Mais si la surveillance dormait dans le couvent, la vengeance d'un caprice amoureux déçue veillait au dehors : madame Du Barry, furieuse d'avoir vu les hommages du beau danseur gaspillés dans son antichambre, faisait épier Gardel dès que la nuit était venue ; son espion le vit entrer par escalade chez les religieuses de Saint-Mandé, et, lorsqu'il lui eut donné le temps d'être assez avancé dans son aventure pour en rendre l'interruption désolante, cet homme sonna doucement à la porte du monastère, et prévint la sœur tourière de ce qui se passait d'inaccoutumé. (c'est peut-être, beaucoup dire) dans la maison du Seigneur.

.. Soudain toute la communauté est éveillée ;

un conseil de guerre est formé à la hâte chez la supérieure;... on y délibère, on y dispute avec cette irréprimable loquacité féminine que ne peut dominer la plus pressante nécessité..... et le péché fournissait toujours sa carrière. Le point capital de la discussion roulait sur cette question : appellera-t-on ou n'appellera-t-on pas le jardinier ? Enfin, on s'arrêta à la négative, pour que le scandale fût plus sûrement assoupi. Ce parti pris, on marcha en ordre de bataille vers la cellule de sœur Eugénie, les religieuses âgées formant l'avant-garde et le corps d'armée; les jeunes nonnes à l'arrière-garde... Il eût été prudent de les laisser tout-à-fait en réserve, dans la prévision du mauvais exemple qu'elles pouvaient recevoir sur le théâtre de la guerre; mais un jour de combat on ne songe pas à tout.

Le corps expéditionnaire se dirige vers la cellule d'Eugénie; la porte n'en est fermée qu'au loquet.... les amants se sont-ils jamais

avisés d'être prévoyants. On pénètre dans cet asile de pénitence, d'où la pénitence est maintenant si loin... et que voit-on ? Je vous le laisse deviner, lecteur... Gardel, dans un costume des plus légers, mais qui, par bonheur, n'était pas diaphane, s'élance du trône où régnait tout-à-l'heure le péché; il écarte facilement, des coudes, les rangs des vieilles religieuses; peut-être va-t-il être arrêté par les jeunes dont la contenance est plus sûre, le bras plus ferme; mais comment saisir le coupable ? Elles le laissent passer. Le démon de l'Opéra sort sain et sauf, mais presque négativement vêtu, de l'enceinte, hélas ! bien désanctifiée de Saint-Mandé. Laissons-le courir, les amours ne sont pas frileux.

Quant à sœur Eugénie, dont le noviciat venait d'être pris en flagrant délit, elle termina, dans un cachot bien noir, la pauvre fille, cette nuit commencée sous des auspices aussi doux que peu séraphiques. La transition était trop brusque pour être sup-

portable. Soit adresse, soit séduction, notre jeune prisonnière parvint à s'évader le lendemain du jour où elle avait été emprisonnée : à la nuit tombante, des paysans, revenant de leurs travaux, virent le voile fugitif de la quasi-novice voltiger à travers la campagne; et sur ses traces quinze à seize autres voiles voltigeants et poursuivants. Mais sœur Eugénie avait sur les religieuses poursuivantes une avance qu'augmentait incessamment la peur d'être ressaisie et plongée de nouveau dans le cachot de la communauté; elle arriva à la barrière du Trône long-temps avant les autres. Vainement celles-ci criaient-elles aux commis de fermer la grille; que la fugitive était une apostate; les préposés aux droits d'entrée, ne jugeant pas qu'une apostate même fût un objet de contrebande, la laissèrent passer, et touchés de son sort, ne s'opposèrent qu'à l'admission intra muros d'une troupe de nonnes qui, à la faveur du nombre, pouvait bien

frauder les droits. Tandis qu'on visitait les ouailles du Seigneur avec la ponctualité la plus minutieuse et peut-être la moins discrète, Eugénie gagnait au pied et disparaissait dans les profondeurs du faubourg Saint-Antoine.

Il faut ajouter que les religieuses qui s'étaient attachées aux pas de l'ex-camériste de madame Du Barry, avaient pris pour elles un ordre qui ne concernait que les domestiques du couvent; et je soupçonne un peu que l'erreur avait été volontaire. Quoi qu'il en soit, plusieurs des jeunes s'égarèrent en retournant à Saint-Mandé: il y eut dans le nombre des rentrantes un déficit de deux, et les bonnes filles s'étaient égarées au point qu'elles durent recevoir l'hospitalité de deux jeunes officiers de la garnison de Vincennes.... Madame la supérieure déclara que c'était un grand malheur; les héroïnes de cette petite aventure soutinrent que les officiers avaient été infiniment plus discrets

que les confesseurs du couvent dans l'hospitalité qu'ils venaient d'exercer. Ceci ne prouve pas grand chose, murmura la supérieure.

Tandis que cela se passait extra muros, qu'était devenue sœur Eugénie? Les uns prétendirent qu'elle était allée se jeter aux pieds de M. de Juigné, archevêque de Paris; d'autres assurèrent qu'elle avait pris le parti, plus probable, d'aller se jeter dans les bras de Gardel. Ce qu'il y a de certain, c'est que la novice de Saint-Mandé débutait, à trois mois de sa fugue, dans les ballets de l'Opéra. Il est permis de douter que le métropolitain lui eût conseillé de prendre ce parti.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Ceci constitué assurément une fort jolie période de latinité; mais il s'en faut de beaucoup vraiment qu'elle soit d'une exactitude irréfragable. Que de gens perdraient de

leur mérite et de leur gloire, si les causes qui les ont favorisées étaient connues, et combien l'humanité, en général, perdrait à cette connaissance, qui mettrait à nu tant d'origines misérables des choses les plus sublimes. Voici ce qu'on racontait à demi-voix dans le foyer de l'Opéra, à propos de la part glorieuse que le jeune marquis de Lafayette avait prise à l'affranchissement de l'Amérique. Madame de Nolstein, jeune et jolie femme attachée à madame la duchesse de Chartres, avait subi le doux servage que l'époux de cette princesse imposait à toutes les femmes admises auprès de la sienne: servage qui, je suis obligé de le dire, était rarement refusé. Madame de Nolstein l'accepta au moment même où M. de Lafayette se croyait sûr le point d'être aussi favorisé par la belle. Le gentilhomme auvergnat, bien jeune encore, connaissait peu le sexe de son époque; plus expérimenté, il se fut dit que le double emploi en amour était en-

core pour ces dames un gage de chasteté. Un jour peut-être avant celui où la lieutenance de M. le duc de Chartres allait lui être assurée dans les bonnes grâces de madame de Nolstein, Lafayette s'abandonna au plus candide désespoir, et passa chez les insurgents du Nouveau-Monde.

On sait tout ce que la gloire militaire fit pour l'amour malheureux du marquis français ; on sait quels triomphes lui furent décernés à son retour, et les tendresses de madame de Nolstein n'y firent pas défaut. Elle joignit des myrtes, un peu flétris déjà, aux lauriers dont on chargeait la tête du jeune triomphateur ; et le front du mari de la dame, colonel du régiment de Chartres, infanterie, ne perdit rien de sa couronne, bien au contraire.

Et voyez à quoi tiennent souvent les grandes destinées : Lafayette, maître du dépit amoureux qui lui fit passer les mers en 1777 ou 1778, laissait à d'autres sa part de

gloire dans la guerre de l'indépendance américaine; le nom du compagnon de Washington ne fût pas devenu populaire à son retour en France; cinq ans plus tard, il n'eût point osé s'élever dans l'assemblée des notables contre les grands abus qui devaient amener la révolution; sa main patriotique n'assortissait point en 1789 les trois couleurs sous lesquelles combattirent et triomphèrent si long-temps nos guerriers; enfin, en 1830, *Lafayette en cheveux blancs* n'eût pas été invoqué sur les barricades, comme le génie de la liberté. Un peu moins de timidité auprès de madame de Nolstein, qui ne demandait pas mieux que d'être vaine, et la renommée de Lafayette, devenue avec justice si retentissante, expirait peut-être dans une victoire de boudoir. Que dites-vous après cela du bonheur de connaître les causes des choses, et surtout des événements.

Voici une occasion où le *Felix qui potuit*

rerum pouvait recevoir une légitime application, qu'il ne reçut point. Deux jeunes filles, immatriculées depuis quelques semaines dans les ballets de l'Opéra, étaient conduites, chaque jour de représentation, à ce théâtre, par leur mère, sentinelle vigilante d'une chasteté encore intacte, et qui, dans les vues de cette mère, devait être l'objet d'une affaire, et non l'offrande d'un sentiment. La bonne dame ne quittait pas ses filles d'un instant : dans la loge commune des danseuses du dernier ordre, elle les habillait, et sa main maternelle était toujours prête à réprimer tout geste hardi qui eût effleuré même la main des jolies figurantes. Lorsqu'elles étaient entrées en scène, l'argus femelle se postait dans une coulisse, ne perdant pas de vue l'espace d'une seconde celles qui, pensait-elle, ne devaient être livrées que dans un marché débattu par elle.

Mais les nymphes immaculées ne partageaient pas précisément les idées de leur

mère : elles pensaient que le premier hommage de la beauté appartenait à l'amour, et que l'on commettait une profanation en le vendant à la galanterie. Dans un couloir étroit, mal éclairé, communiquant du théâtre aux loges, les petites filles se laissèrent enlever par le marquis de Champcenets et un de ses amis qui ne valait pas mieux que lui. Ces forbans emmenèrent leurs victimes dans une petite maison où, selon l'expression d'un chroniqueur de l'époque, elles s'amusèrent beaucoup. Pour suivre la version de cet écrivain, nous dirons qu'elles s'amusèrent d'autant mieux qu'il y eut variété, non pas d'amusement mais d'amuseur. Puis, sans autre forme de procédé, Champcenets jeta le matin les pauvres enfants à la porte de leur mère. Pour surcroît de malheur, il se trouva que l'une des demoiselles laissa révéler, après trois mois, des signes irrécusables de maternité. Sur ce, sommation au sieur de Champcenets d'épouser,

dans le plus bref délai; le marquis, par exploit réconventionnel, dûment enregistré, établit qu'un *trac* ayant eu lieu, la paternité ne pouvait être qu'indécise; l'ami, sommé à son tour, argua du même expédient. Évoquée en justice, l'affaire mit les juges dans une situation infiniment plus embarrassante que celle du roi Salomon : la voix du sang, cette chimère des âmes candides, n'avait parlé ni chez le marquis de Champcenets, ni chez son complice : la fibre paternelle était restée absolument inerte en eux. Le tribunal, trop peu éclairé par la lumière d'en-haut pour prononcer ici sur le *casus reus*, renvoya les parties dos à dos : il n'y eût pas eu de procès, si les choses se fussent toujours passées ainsi.

Cependant Sacchini, depuis la brillante apparition de *Renaud*, l'emportait sur son concurrent Piccini de tout l'avantage d'une œuvre nouvelle sur des œuvres plus anciennes, et qui, dans la sphère de nos goûts

mobiles, tombent de vétusté au bout de six mois. Mais le rival de l'école de Gluck prit une éclatante revanche, au mois de décembre 1783; par la musique de *Didon*, opéra de Marmontel. Le triomphe de l'harmoniste fut d'autant plus glorieux, que l'auteur du poème n'en put réclamer qu'une part bien infime : Marmontel, en suivant la tragédie de Lefranc, n'avait pas su en éviter les défauts : le *pieux Enée*, beaucoup trop bucolique pour un guerrier dans Virgile, et qui l'était devenu davantage sous la plume du tragique français, devint lyriquement niais dans l'opéra de Marmontel. Mais la partition de Piccini couvrait, par une harmonie savante, les vices du sujet : les amateurs de l'époque regardaient *Didon* comme le meilleur ouvrage de ce compositeur, parce que la partition est tissée de passions douces et tendres, dans l'expression desquelles excellait le *maestro*. Du reste, sans atteindre la puissance des teintes tragiques, le chant de

Piccini joignait l'ampleur à la suavité : le chœur des prêtres de Pluton passait et passera toujours pour un morceau de la plus haute conception.

Le rôle principal, joué par madame Saint-Huberti avec une grande supériorité, acheva d'élever cette actrice au rang des premiers sujets de l'Opéra : mademoiselle Levasseur était décidément remplacée , et mademoiselle Arnoux oubliée. Ainsi le veut cette fatalité exceptionnelle attachée à la réputation des acteurs : dès qu'ils s'éloignent du théâtre, ils sont morts, même pour leurs plus ardents admirateurs, et l'immortalité n'ouvre son sein qu'à un bien petit nombre d'entre eux. L'antiquité nous a légué le nom de Roscius ; les générations futures y joindront peut-être celui de Talma ; le fleuve d'oubli roulera ses ondes rapides sur les autres illustrations de la scène.

Après la première représentation de *Didon*, mademoiselle Guimard , éloignée de-

puis quelque temps du théâtre par la petite vérole, y reparut aux plus vives acclamations du public, dans le ballet de *la Chercheuse d'esprit*. Cette maladie, encore si cruelle alors, malgré l'inoculation, avait laissé peu de traces sur le visage toujours gracieux, mais extrêmement maigre, de la célèbre danseuse. On l'en félicitait au foyer, lorsqu'un gentilhomme, qui avait eu à se plaindre d'elle, passant derrière le groupe de ses flatteurs, dit tout haut : « Parbleu, » cette figure-là ne pouvait être marquée de » petite vérole : est-ce que l'on peut labou- » rer sur le roc ? »

XXVII.

LA LOGE DE MADEMOISELLE GUIMARD.

— LA CARAVANE DU CAIRE. — LES DANAÏDES. — PORTRAITS. — ANECDOTES.

La lettre écrite par les demoiselles d'Opéra , au maréchal prince de Soubise , n'avait pas été sans résultats : son altesse reparaissait depuis quelque temps au milieu de ce harem , lorsque , pour compli-

ment de bonne année, il reçut au mois de janvier 1784, le lettre froudroyante dont je donne ici la copie fidèle. Elle lui parvint dans la loge même de mademoiselle Guimard, dont il comptait en ce moment les os, pour me servir de l'expression d'un faiseur d'épigrammes. Les créanciers de sa fille et de son gendre lui écrivaient :

« Enfin, monsieur le maréchal, vous
» voilà de retour à l'Opéra; votre cons-
» cience est donc en repos sur toutes les
» atrocités commises par vos enfants, et
» vous pouvez impunément égayer votre
» vieillesse au milieu de vos courtisannes.
» Les soupirs, les larmes, les cris de la
» douleur, le tableau de la misère de tant
» de familles désolées, ne viendront point
» troubler la joie de vos festins et de votre
» sérail.

» Si vos remords ne font pas aujourd'hui
» le tourment secret de votre existence,
» tremblez que des hommes réduits au dé-

» sespoir et animés d'une juste indignation,
» ne viennent sur le théâtre même de l'O-
» péra, vous présenter l'image terrible de
» la vérité? Si l'on a pardonné à votre stu-
» pide et barbare ambition, d'avoir humilié
» la France à Rosbach ; si l'on conçoit plus
» de mépris que de haine pour les chimé-
» riques promesses et l'impuissante altesse
» de votre cardinal ; si l'on se souvient à
» peine de l'orgueilleuse bêtise de votre
» fille et de votre gendre ; au moins avait-
» on le droit d'espérer qu'un maréchal de
» France, un ministre d'état, un père de
» famille , donnerait aux siens l'exem-
» ple d'un généreux sacrifice, et qu'il se
» hâterait de réparer de toutes ses for-
» ses, l'injure faite à l'honneur de sa mai-
» son. Pourquoi votre fille n'a-t-elle pas
» enseveli dans un cloître sa honte et son
» repentir ? Pourquoi chercher encore à
» repaître de vaines paroles et de faux ser-
» ments des citoyens honnêtes et malheu-

» reux , dont vous avez tout à craindre
» puisqu'ils n'ont plus rien à perdre ?

» Il est temps de prendre un parti, mon-
» sieur le maréchal ; faites que nous sachions
» enfin si vous acceptez pour vous l'infamie
» attachée au nom de Guemenée, et si du
» milieu de vos plaisirs, sourd à nos gé-
» missements, vous scellez sans le moin-
» dre souci le bilan de votre gendre, de
» votre fille, avec le bâton de maréchal de
» France. »

(Suivaient cinquante signatures.)

M. de Soubise, à moitié couché sur un canapé, dans la loge de mademoiselle Guimard; la jambe gauche appuyée sur le genou droit; badinant du bout de son pied, sur lequel une boucle de diamants scintillait; caressant d'une main un superbe jabot de dentelle, tandis que de l'autre il tenait avec nonchalance l'écrit foudroyant; M. de Soubise, dis-je, avait semblé lire un madrigal; puis s'é-

tant levé, il s'approcha froidement d'une bougie...

— En vérité, dit son altesse, tandis qu'une flamme active dévorait la lettre qu'il venait de lire, ces petites gens ont de singulières idées ; croiriez-vous, chère belle, qu'ils ont la prétention de me rendre solidaire des dettes de mon gendre.

— Ah ! bah, répondit mademoiselle Guimard en attachant un nœud de ruban, sur son sein, afin de dérober l'absence absolue de la parure naturelle qui l'avait embelli jadis. Comme vous dites, monseigneur, ces petites gens ont quelquefois des idées bien ridicules : ils se piquent surtout de cette vertu roturière qu'ils appellent la probité ;... c'est dégoûtant...

— Et savez-vous ce qu'ils me proposent, indirectement, par exemple : on n'ose pas dire ouvertement de pareilles choses à un homme comme moi ; ils me proposent donc indirectement de réformer ma maison, di-

minuer mes équipages, resserrer le cercle de mes plaisirs, faire des économies, en un mot... me déshonorer aux yeux de la cour, pour verser mes épargnes dans le gouffre sans fond où s'est engloutie la fortune de Guemenée... Un tonneau de Danaïdes au dix-huitième siècle, sous le règne de l'encyclopédie.... Ah! ah! ah! c'est trop plaisant.

— Ce serait à ne pas oser reparaître au grand lever!..... payer les dettes de vos enfants; l'éclat de vos trente-deux quartiers serait éclipsé du coup; vous seriez devenu peuple.

— Je serais entaché des mœurs de la rue Saint-Denis.

— Un exemple détestable donné à la noblesse de France.

— Moi qui, pour soutenir l'honneur de mon rang, me conserve toujours un petit courant de dettes variant d'un million à quinze cent mille livres...

—Comment, pas davantage, s'écria la dan-

seuse virtuose, que sa femme de chambre achevait de chausser avec tout l'oubli de précaution dû à un habitué intime de cette toilette:... un maréchal de France ne devoir que quinze cent mille livres. Oh! que c'est bourgeois.

— Il est vrai, friponne, qu'au train où tu menais il n'y a pas long-temps encore mes revenus, je pourrais devoir davantage.

— Plaignez-vous de moi, monseigneur! ne suis-je pas l'instigatrice de la lettre magnanime que vous ont écrite vos pensionnaires, mes camarades:... un phénomène que j'ai fait poindre à l'Opéra;.... des danseuses désintéressées.

— Toute réflexion faite je n'accepte point leur offre:... un seigneur qui se respecte ne peut se dispenser de servir les arrérages de cinq à six contrats aux femmes qui passeront dans ses tendresses, non compris le courant, ajouta le vieux maréchal avec fatuité.

— Le courant de vos tendresses..... ah! monseigneur, ne parlons pas des absents.

A ces mots la célèbre danseuse s'échappa de sa loge pour répondre à l'appel d'un avertisseur qui venait de la prévenir que l'instant de son pas était arrivé. M. le prince de Soubise, atteint en pleine poitrine du trait malin que mademoiselle Guimard avait décoché contre lui à la manière des Parthes, en fuyant, se leva et regagna son carosse, en chantonnant un refrain de l'opéra d'*Annette et Lubin*, qui faisait courir alors tout Paris.

Cependant Louis XVI, qui jugeait toujours sagement des choses auxquelles il attachait son attention, avait parfaitement reconnu que les poèmes lyriques de son temps étaient, presque sans exception, d'une déplorable faiblesse, et que la verve des compositeurs ne pouvait guère s'enflammer à ce foyer languissant de poésie. En conséquence, voulant déterminer les littérateurs

de quelque mérite à travailler pour l'Opéra, Sa Majesté, par arrêt du 3 janvier 1784, institua des primes à décerner aux meilleurs ouvrages du genre. Ces primes étaient une médaille de quinze cents livres, pour la tragédie lyrique jugée supérieure à toutes les autres; une médaille de cinq cents livres, pour l'ouvrage qui obtiendrait le second rang; enfin, une médaille de six cents livres pour le meilleur ballet.

Vous comprendrez facilement qu'il y avait alors à l'Académie de Musique ce qu'on voit encore, ce qu'on y verra toujours, des faiseurs privilégiés par l'intrigue, et dont il fallait subir la médiocrité exclusive. La disposition royale les mit en insurrection ouverte; mais Sa Majesté tint bon; une commission d'examen fut nommée: elle se composa de MM. Thomas, Gaillard, Arnaud, Delille, Suard, Champfort et Lemierre. Et voyez combien, au sein même d'une mesure équitable, il peut se glisser d'oubli d'équité:

aucun des membres de ce comité n'avait fait d'opéras, et plusieurs d'entr'eux n'avaient même jamais fait de vers; ce qui ne les empêcha pas de se déclarer juges très compétents. Ce fut peut-être le point de départ du régime où les droguistes et les épiciers en gros devaient être appelés à voter des encouragements pour la littérature et les beaux-arts. On était encore loin de ce désordre de choses; mais, en vérité, deux ou trois des membres de la commission raisonnaient des arts lyriques avec toute la compétence des droguistes et des épiciers de 1845 admis à traiter des affaires de l'état.

Tandis que les archontes lyriques s'installaient dans une salle dépendant de l'Opéra, on donna à ce théâtre la première représentation de *Chimène*, espèce de *décalque* incolore du *Cid*, que le sieur Guillard avait livré à la verve, heureusement puissante et gracieuse, de Sacchini, et au jeu passionné de Lainez et de madame Saint-

Huberti. Je l'ai déjà dit, Lainez, dont le chant n'était qu'une suite de cris et non de sons, racheta, durant trente-cinq à trente-six ans, ce défaut anti-musical par un talent de comédien consommé; et s'il détonnait souvent pour l'oreille, son débit chaleureux, sa pantomime animée et vraie, étaient toujours harmonieux pour le cœur. Quant à madame Saint-Huberti, son succès dans le rôle de Chimène fut si complet, comme actrice et comme cantatrice, que toutes les ambitions féminines du lieu s'en alarmèrent. Mademoiselle Maillard surtout, qui ne pouvait opposer à l'immense supériorité de sa rivale, que ce triste droit de priorité, dont on se prévaut avec une si mauvaise grâce dans les domaines du talent, mademoiselle Maillard comprit qu'elle devait, pour entrer en lice, se munir d'autres armes. Je m'explique mal : cette dame ne voulait point combattre; il lui paraissait plus sûr d'éloigner madame Saint-Huberti du champ-clos.

Elle s'était aperçue depuis quelque temps que M. de La Ferté, surintendant des menus, amoureux mais dévot, lui lançait à la dérobée de ces regards de tartufe si éloquents dans leur ardente obliquité. Jusqu'alors les soupirs du gentilhomme avaient été peu encouragés : mademoiselle Maillard pensait avec quelque raison que si noblesse oblige, elle n'est pas toujours au niveau de ses obligations, et la finance lui avait paru mieux pourvue sous ce dernier rapport. Soudain l'astucieuse actrice se prit à tenir les regards obliques du La Ferté comme autant d'attaques directes faites à son cœur, et ce cœur se laissa subjugué si vite, que tout autre que le surintendant, dont la simplicité était devenue proverbiale, eût reconnu la spéculation, sous les dehors brusqués du sentiment.

Enfin, mademoiselle Maillard fit si bien, qu'un beau jour madame Saint-Huberti reçut l'invitation de céder à sa camarade le

rôle de Didon. M. de La Ferté qui, comme le Seigneur Jupiter, savait dorer la pillule, insinuait à la reine de Carthage que pour ne pas la fatiguer trop, il convenait de la réserver pour des rôles nouveaux. Madame Saint-Huberti répondit que sa santé lui permettait de tenir tous ses engagements envers le public : un certificat de son médecin, joint à sa lettre, attestait que la courageuse actrice avait de la force pour *Didon*, pour *Chimène* et pour vingt rôles avec.

Trompé dans sa ruse jésuitique, le La Ferté enfonça alors son chapeau sur sa tête; il courut chez le ministre, se plaignit de voir sa suprématie sur les sujets de l'Opéra réduite au néant, et demanda justice d'un tel attentat.

— Mon cher La Ferté, lui répondit le subtil baron de Breteuil, la cause que vous soutenez n'est pas la bonne : madame Saint-Huberti plaît singulièrement au public, et parce que mademoiselle Maillard vous plaît

davantage à vous, ce n'est pas une raison suffisante pour que nous désempariions la première en faveur de la dernière.

— Mais, monseigneur, mon autorité.

— Mais, monsieur de La Ferté, votre conscience... Je ne vous dirai point de consulter votre confesseur sur la question en litige : outre que toute matière de théâtre est frappée d'un exorcisme indélébile, il y a long-temps que les escapades de l'hymen hors du domicile conjugal sont passées dans les tolérances de l'église : le clergé a eu d'excellentes raisons pour cela. Je vous ferai remarquer seulement que mademoiselle Mailard sera sifflée dans le rôle de Didon, que madame Saint-Huberti joue avec un rare talent ; et que le vrai motif de tout ceci étant diaphane comme cette carafe de cristal placée sur ma cheminée, vous serez, vous, M. le surintendant des menus, sifflé dans nos salons et brocardé à l'OEil-de-Bœuf.

— Monseigneur, j'en courrai la chance,

— Vous le voulez, j'y consens. Et M. de Breteuil ajouta tout bas : Maître sot, qui sifflé déjà lors de sa nomination, qui n'était qu'une faveur, va se faire *resiffler* de gaieté de cœur pour une injustice.

Et quand M. de La Ferté fut parti, le ministre se dit : « Toutes les fois que la noblesse et le tiers se trouvent aux prises, l'homme d'état doit gain de cause aux parchemins. C'est un principe monarchique qu'assez de gens attaquent dans ce temps de philosophie taquine... A nous la défense d'une brèche déjà immense faite au rempart des privilèges et qui grandit sans cesse... Quant à ce niais de La Ferté, à qui mademoiselle Maillard n'abandonne que les épluchures de ses tendresses, je me réserve de le siffler un des premiers. »

Le lendemain, le comité de l'Opéra reçut l'ordre de confier à mademoiselle Maillard le rôle de Didon ; quarante-huit heures plus tard, le même comité recevait de madame

Saint-Huberti une lettre ainsi conçue : « Il » vient de me prendre une indisposition » qui ne me permet pas de paraître sur la » scène; tout porte à croire qu'elle sera » longue, et je vous prie de recevoir ma dé- » mission pour Pâques. »

La foudre, tombée au milieu de la commission, n'eût pas produit un plus terrible effet que la lettre de madame Saint-Huberti; cette actrice était une des colonnes de l'Opéra : l'édifice lyrique croûlait à défaut de cette colonne. Le tripot (style de *Mercur*) courut en masse chez M. de Breteuil, qui soutint *le principe*. Il fallut obéir. Mais l'obéissance même fit des vainqueurs de ceux que l'autorité avait vaincus. Mademoiselle Maillard qui, tant de fois depuis, compta le rôle de Didon parmi ses triomphes, y fut sifflée, huée, honnie en février 1785. Elle ne disputa plus le premier rang à madame Saint-Huberti. M. de La Ferté, un peu ruiné par ses précédents caprices d'Opéra, et qui

ne pouvait plus payer ses maîtresses qu'en passe-droits que le public faisait échouer, M. de La Ferté trouva bientôt la porte de mademoiselle Maillard hermétiquement fermée. Il s'en plaignit d'abord en soupirant, puis avec menaces, et finit par jurer qu'il ferait chasser de l'Académie royale de Musique l'actrice devenue cruelle. « Heureusement, monsieur, lui répondit-elle un soir » entre deux coulisses, je ne vous crois pas » plus habile à desservir, qu'heureux à servir et à aimer. » Le dernier mot était bien piquant ; mais une multitude d'impures du *magasin* soutenaient qu'il n'était que juste.

Le chevalier Gluck était vainqueur de la maladie qui avait failli l'enlever au monde musical ; mais il n'en triomphait pas précisément. Elle le retenait à Vienne presque paralytique et condamné au repos de l'esprit comme à celui du corps. Dans cette situation, le compositeur allemand ne pouvait manquer d'être promptement oublié, à trois

cents lieues de Paris, par ces bons Français qui oublient ceux qu'ils coudoient chaque jour dans la rue, quand la renommée n'a plus de trompettes pour eux. Gluck avait donc pensé qu'il fallait composer avec cette nation oublieuse, afin de lui ravir encore de loin quelques hommages, en faisant briller à ses yeux les premières lueurs d'un plaisir promis. Les Gluckistes furent chargés d'annoncer une partition sublime de l'auteur d'*Armide*: les *Danaïdes* s'insinuèrent d'abord doucement dans les causeries; puis elles y devinrent une nouvelle d'un puissant intérêt; enfin, les anti-Piccinistes, les envieux Sacchinistes, annoncèrent avec emphase que le chef-d'œuvre venait d'arriver à l'Opéra. On mit à l'étude l'œuvre si hautement prônée; mais durant les répétitions le foyer et les coulisses furent on ne peut plus agités. Un nom nouveau avait surgi : la fameuse partition, disaient les Piccinistes, n'était point du chevalier Gluck, mais d'un

sieur *Salieri*, son élève, et maître de musique des spectacles de l'empereur. Les amis de l'illustre réformateur soutenaient qu'il n'en était rien du tout; un tiers parti, adoptant un terme moyen, établissait par des arguments artistiques, que le premier acte seul des *Danaïdes* laissait reconnaître la facture de Gluck. Cependant on ne remarquait dans la partition aucune disparité qui pût faire sentir la différence des deux manières; que fallait-il conclure de ces divers avis, soutenir la lance au poing, ou plutôt le poing sous le nez? Rien, peut-être, et c'est ce qu'on fit.

Le 26 avril, jour de la première représentation, une foule immense, composée d'un tiers au plus de celle qui, dès neuf heures du matin, avait assiégé les portes de l'Opéra, attendait avec une impatience plus bruyante qu'aristocratique, le premier coup d'archet de l'ouverture, lorsque soudain et comme attirés par une puissance aimantée,

tous les regards se tournèrent vers une loge du premier rang. Tout aussitôt le nom du bailli de Suffren courut de bouche en bouche, répété par mille échos. En effet, l'amiral vainqueur des Anglais dans l'Inde venait de prendre place parmi les spectateurs. Aux regards d'une curiosité admirative, succédèrent des applaudissements universels, et qu'un transport frénétique prolongea près de cinq minutes..... Excité par cet enthousiasme, l'orchestre salua le héros d'une fanfare avec trompettes et timballes, tandis qu'une avalanche de couronnes et de bouquets, produit d'une raffle faite aux bouquetières de la porte, tomba dans la loge du général, comme la mitraille tombait naguère sur son banc de quart..... — Monseigneur, on vous assiège, dit à M. de Suffren une jolie femme qui se trouvait près de lui. — Oui, madame, répondit l'amiral, et je vous avoue que ces projectiles m'émeuvent

plus que les autres : mon cœur n'est pas à l'épreuve contre mes amis.

Qu'il est loin de nous le temps où l'on accueillait ainsi les généraux vainqueurs ! Voulez-vous que je vous dise quel serait aujourd'hui le lot d'un Suffren ou d'un d'Estaing : une boutade *chocnosophique* du *Charivari*, où son habit de vainqueur serait débrodé par la plus spirituelle mais la moins révérencieuse plaisanterie. Les héros du champ d'honneur, voyez-vous, sont morts dans nos affections : MM. Franconi les ont tués, diraient vulgairement quelques esprits à courte vue ; nos vanités littéraires les ont tués bien plus sûrement, répondraient les observateurs qui jugent sainement des tendances morales. Oui, mes lecteurs hostiles ou bénévoles, nos vanités littéraires, qui ne veulent avoir les coudes gênés par aucune réputation, voilà les meurtriers des illustrations militaires, que le plus infime feuilletoniste s'efforce d'assommer à coups de

marotte, quand par hasard il en rencontre d'attardées dans les régions de la renommée. Oh ! nous nous connaissons bien en gloires nationales : Turenne, Condé, Luxembourg, de Saxe, Masséna, Napoléon, paltoquets ! les rois du feuilleton, voilà les héros dont il faut faire des dieux.

Une première représentation précédée d'un triomphe s'annonçait sous d'heureux auspices : les *Danaïdes* furent écoutées avec un respect religieux, malgré toutes les atrocités accumulées dans le poème, trop fidèlement traduit par le bailli de Rollet, d'une monstruosité allemande d'un baron de Tschoudy. Il fallait être possesseur d'une imagination germanique pour prétendre intéresser le public à une action dont le nœud principal consiste dans l'assassinat prémédité de cinquante maris par les cinquante mariées, durant la première nuit de leurs noces. Le public français, sous l'attrait d'une

musique supérieure n'eût certainement pas accepté ces perfides Danaïdes dansant, festinant avec leurs tendres époux; les caressant, les agaçant, tout cela lorsqu'au su du public, elles doivent les égorger au lit conjugal; la fable ne dit pas à quelle heure de la nuit, mais probablement assez tard. Avant la reprise de cet opéra, vers 1819, une plume plus délicate que celle du bailli de Rollet fit disparaître les aspérités principales de ce sujet caraïbe; et pourtant il offrit encore un si beau champ à la parodie, que les *petites Danaïdes* faillirent enterrer les grandes, en faisant tourner au ridicule, sans le moindre effort, un drame lyrique qui ne pouvait être pris au sérieux qu'à la barraque de Polichinelle. Cependant, grâce à une partition qui n'était point de Gluck, même au premier acte, mais de Salieri, le succès des *Danaïdes* ne fut pas un moment douteux (style de journal), et la musique fut placée par une juste appréciation au niveau

des chefs-d'œuvre du compositeur viennois. Peu de jours après l'apparition de cet opéra, Gluck, dans une lettre que le *Mercur*e publia, déclara qu'il n'avait coopéré en rien à la composition des *Danaïdes*, sinon par des conseils donnés à son ami, et dont il avait profité avec autant d'intelligence que de bonheur.

Il convient d'ajouter que les décorations, les machines, les costumes, et surtout les ballets, arrangés par Gardel, avaient contribué, presque autant que la musique, à la brillante réussite du plus déplorable poème lyrique au jugement de la raison, du goût et de la bienséance. C'est ici le cas de dire qu'en 1784 la mise en scène, à l'Académie royale de Musique, ne laissait rien à désirer quant à la magnificence et à la précision; les perfectionnements des temps modernes n'ont eu à compléter que la vérité de l'imitation. Mais ce pas unique à faire pour atteindre la perfection de l'art théâtral, il

fallait de l'audace pour le tenter, tant l'ori-
peau, les dentelles, les guirlandes de fleurs
et les rubans enlaçaient encore de préjugés
à la fin du dix-huitième siècle. Enfin la vo-
gue des *Danaïdes* devint telle que le *Ma-
riage de Figaro* lui-même, joué pour la pre-
mière fois le 27 avril 1784, ne put faire
triompher ses incisives malices, ses cyniques
gravelures, ses coups de boutoir audacieux,
de l'engouement du public pour les qua-
rante-neuf assassinats lyriques commis par
les filles de Danaüs. A la quatrième repré-
sentation de l'opéra nouveau, on entendit
toutefois, dans le foyer, une singulière cri-
tique du poème : « La tendre pitié d'Hyper-
mestre est un contre-sens, disait certain
gentilhomme à l'œil étincelant d'un feu
étrange ; l'auteur n'a pas compris la vérita-
ble situation dramatique : la fille de Danaüs
devrait poignarder Lyncée, précisément
parce qu'elle l'aime beaucoup ; les Allemands
ne connaissent pas les raffinements exquis

de l'amour. » Le critique du foyer de l'Opéra était le marquis de Sade, l'auteur de *Justine*.

A la dixième représentation des *Danaïdes*, un événement aussi bizarre qu'inattendu vint faire diversion aux plaisirs du public. Les fils d'Ægyptus venaient de descendre dans les états de Danaüs, lorsque, tout-à-coup, on vit s'échapper de l'ouverture du lustre un nuage épais de petits papiers, qui soudain parut ensevelir le parterre sous une couche de neige. Les petits papiers n'étaient pourtant pas d'une entière blancheur : une pièce de vers couvrait une de leurs faces. Voyant que les spectateurs du parterre lisaient avec une vive attention l'écrit tombé de la coupole, les dames des loges le réclamèrent à grands cris. On le leur transmettait au bout des cannes et des épées ; mais comme les mauvais plaisants abusent de tout, il y en eut qui substituèrent aux vers demandés de grosses polissonne-

ries, qui provoquèrent le déploiement d'une multitude d'éventails, protecteurs des pudeurs alarmées. Pendant une demi-heure, prétendus des Danaïdes et sujets d'Ægyptus n'eurent rien de mieux à faire que de se croiser les bras pour assister au spectacle épisodique de la salle : c'étaient des exclamations variées, des applaudissements, des sifflets, des fou-rires, des querelles à faire croûler la salle. Et quelle était la cause de ce tumulte ? une épigramme contre l'auteur du *Mariage de Figaro*. En la faisant pleuvoir des combles de l'Opéra, le poète avait bien su ce qu'il faisait : les malices n'ont jamais un débit plus assuré que sous les auspices de la rivalité. J'ai trouvé dans les papiers de mon père une copie au crayon de cette fameuse épigramme; la voici :

Je vis hier, du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté
Qui, triomphant de la police,

Profane des Français le spectacle enchanté.
Dans ce drame honteux , chaque acteur est un vice
Bien personnifié dans toute son horreur :

Bartholo nous peint l'avarice ,

Alma viva , le suborneur ,

Sa tendre moitié l'adultère ;

Le *double-main* un plat voleur.

Marceline est une mégère ;

Basile un calomniateur.

Fanchette.... l'innocente est trop apprivoisée ,
Et tout brûlant d'amour tel qu'un vrai chérubin ,
Le Page est pour bien dire un sieffé libertin ,
Protégé par Suson , fille plus que rusée ,
Prenant aussi sa part du gentil favori ,
Greluchon de la femme et mignon du mari.
Quel bon ton ! quelles mœurs cette intrigue rassemble !
Pour l'esprit de l'ouvrage , il est chez *Bridoisson*.
Et quant à *Figaro* , le drôle a son patron
Si scandaleusement ressemble ,
Il est si frappant qu'il fait peur.
Mais pour voir à la fois tous les vices ensemble ,
Le parterre en *chorus* a demandé l'auteur.

On chercha beaucoup , mais sans succès ,
quel pouvait être l'auteur de cette pièce sang-
lante ; si l'on ne put y attacher un nom , il

demeura bien prouvé que le poète satirique devait être un des nombreux écrivains dont l'immense vogue du *Mariage de Figaro* décevait les espérances. Alors comme aujourd'hui, la réussite, bon ange de ceux qui l'obtenaient, était un démon pour ceux dont elle blessait l'intérêt ou froissait la vanité. Il y a long-temps, vous le savez, que le char des passions roule dans cette vieille ornière, qu'il a creusée prodigieusement depuis que les ambitions littéraires se font autorité au sortir du collège.

Le roi de Suède Gustave III arriva à Paris le 5 juin 1784, d'une manière tout-à-fait inattendue, et dans le plus rigoureux incognito. Il descendit chez son ambassadeur sous le nom de *comte de Haga*. Sa Majesté suédoise, grand amateur des splendeurs d'opéra, par une de ces fatalités écrites dans les destinées des hommes, rendit visite au roi Danaüs, avant même d'avoir été présenté à Louis XVI; et ce prince avait vu,

dans le *Mariage de Figaro*, la copie passablement exacte des travers de la cour, avant de s'être laissé abuser par ses dehors trompeurs. Le 7, M. le comte de Haga se fit annoncer à Versailles environ deux heures avant d'y arriver. Le roi, qui ne s'attendait point à cette illustre visite, était en chasse à Rambouillet, où vingt-cinq seigneurs devaient souper avec Sa Majesté. La reine dépêcha un courrier à son auguste époux; mais il n'avait point de voiture; il se fit ramener à Versailles par un palfrenier conduisant une mauvaise chaise de poste, releguée sous la remise depuis la mort de Louis XV. Monsieur resta à Rambouillet pour faire les honneurs du souper promis aux chasseurs.

Le roi, rentré dans son appartement, en l'absence de son service, n'avait aucune clef: cette difficulté n'arrêta pas un instant Sa Majesté : en deux tours de main, elle eut croché le meuble renfermant les effets dont elle avait besoin; mais il ne se trouvait

pas là un seul valet de chambre. On appela les premiers venus pour en tenir lieu, et ceux-ci accoutrèrent le roi de France d'une si étrange manière, qu'en le voyant paraître la reine s'écria :

— Eh ! bon Dieu, sire, qui a pu vous habiller de la sorte ? Donnez-vous un bal costumé au comte de Haga dès le premier moment de sa réception, et commencez-vous la mascarade ?

— Comment cela, madame, répondit Louis XVI, dont la vue basse s'était parfaitement accommodée du salmigondis de toilette que Marie-Antoinette signalait.

— Vraiment, reprit-elle en riant à se tenir les côtés, vous allez donner au roi de Suède une belle idée de l'élégance française : un soulier à talon rouge et un à talon noir ; une boucle d'or et une d'argent ; une manchette de mousseline brodée, et une de point d'Angleterre...

— Il faut pourtant bien que les choses

restent ainsi; on vient de m'annoncer que le prince attend déjà à l'OEil-de-Bœuf.

En effet, M. le duc de Duras introduisit aussitôt M. le comte de Haga.

— Sire, reprit Louis XVI, après l'avoir embrassé cordialement, veuillez excuser le désordre dans lequel je vous reçois : j'étais à la chasse quand on m'a annoncé l'honneur de votre visite, et la précipitation procède mal à ce qu'elle fait. Mais je vous prie de croire que, quels qu'aient été les projets réformateurs de l'économiste Turgot, il m'a laissé des souliers, des boucles et des manchettes convenablement appareillés.

— Sire, répondit gracieusement Gustave III, qui avait de l'esprit, les hommes qui montrent le plus d'ordre et de génie dans leurs affaires, sont ceux qui en apportent le moins dans leur parure; je ne suis donc point surpris que Votre Majesté ait accordé peu de temps à son valet de chambre.... Le goût de la parure est la vertu des

Grâces, et c'est pour cela que Sa Majesté la reine de France donne le ton à toutes les souveraines de l'Europe, quand elle ne l'occupe pas de ses talents et de ses bienfaits.

Marie-Antoinette s'inclina.

Ainsi que les voyageurs couronnés, ses prédécesseurs, le roi de Suède visita tous les établissements publics : il vit une séance de l'Académie française, dansa à plusieurs bals parés de la cour, et dormit aux sermons des plus fameux prédicateurs de l'époque. Les bals masqués de l'Opéra, ces saturnales charmantes que les étrangers nous enviaient, sans pouvoir les imiter, parce que l'esprit du bal masqué est peut-être exclusivement français ; les bals masqués étaient loin encore ; et le comte de Haga était désolé de ne pas les voir. La reine, ayant été informée de ce regret, fit ordonner au comité de l'Académie royale de Musique d'annoncer pour le 25 juin l'une de ses fêtes, et l'élite de la cour reçut secrètement l'invita-

tion de s'y trouver. Jamais on n'avait vu une plus éclatante réunion de costumes : le mot d'ordre avait été *esprit* et *magnificence*; cinq cents seigneurs et cinq cents dames s'en étaient pénétrés, au moins en ce qui se rapportait à la magnificence. Les lustres de l'Opéra reflétèrent ce soir-là pour quatre cents millions de pierreries. Quant à l'esprit, s'il ne fut pas toujours étincelant; s'il se montra plus rarement encore juste et sensé, il fut ou moins constamment léger..... L'invitation de la reine n'était pas parvenue à messieurs de l'Académie, et mesdames les conseillères et présidentes du parlement s'étaient dispensées, pour plus d'une raison, de se faire accompagner par leurs maris.

Le comte de Haga, ébloui, enivré, jura, en quittant le bal, qu'à son retour à Stockholm, il y aurait des bals au théâtre de la cour. Malheureux prince! il ne soupçonna pas que cette détermination cramponnait sur sa tête la main de fer de la fatalité.... Le

lendemain, cependant, un pressentiment sinistre eût pu traverser son esprit : il apprit que, la veille, M. Du Perron, son chambellan, à la suite d'une querelle engagée dans le bal, avait été tué par M. le comte de La Marck. Ces deux gentilshommes s'étaient battus sans témoins rue de Bondi, derrière le théâtre, sous un réverbère qui, trente ou quarante ans plus tard, devait guider la balle de M. Fayot vers le cœur du jeune Saint-Marcellin.... M. de La Marck, blessé lui-même dangereusement, était resté étendu près du cadavre inanimé de son adversaire ; une patrouille du guet le releva au moment où il allait succomber à une hémorrhagie qui durait depuis deux heures.

La cause du combat dont l'issue avait été si malheureuse, était déjà ancienne : durant la dernière guerre, MM. de La Marck et Du Perron servaient en France dans le même régiment ; et, lorsqu'il fut question de passer les mers, M. Du Perron s'y refusa. Son

camarade, outré de ce refus, le fit accuser hautement de lâcheté par son colonel. Or, ayant retrouvé M. de La Marck à Paris, le chambellan se proposa de lui demander raison de ses insultes. Toutefois, il crut devoir demander au roi, son maître, la permission de se battre. Gustave répondit que, s'il se fût trouvé en France comme roi de Suède, il eût traité l'affaire avec Louis XVI, afin de convenir d'une règle de conduite ; mais que le comte de Haga n'avait rien à faire, sinon d'ignorer ce qui se passerait.

Ainsi, la première apparition de Gustave III au bal masqué sur les planches d'un théâtre, fut marquée par un événement sinistre. La fatalité ne se démentit pas : huit ans plus tard, ce souverain tombait sous les coups d'un assassin, dans un de ces bals masqués dont il avait emporté de France le goût passionné.

Quelquefois les foyers de nos spectacles offrent des leçons d'un effet plus sûr que

celles données par la scène elle-même, où l'art doit mitiger de bienséance les élans de la pensée critique. Le 19 juillet 1784, on se distribuait, dans le foyer de l'Opéra, de nombreuses copies d'une lettre de Beaumarchais, que je crois devoir reproduire : elle peut servir d'autant à caractériser les mœurs de l'époque.

Réponse à quelqu'un qui me rend une grande loge pour en avoir une petite, en disant que c'est pour des femmes qui craignent d'être vues à ma pièce. (Le Mariage de Figaro.)

« Je n'ai aucune considération, monsieur
» le duc, pour des femmes qui se permet-
» tent de voir un spectacle qu'elles jugent
» malhonnête, pourvu qu'elles le voient en
» secret. Je ne me prête point à de pareilles
» fantaisies : j'ai donné ma pièce au public
» pour l'amuser et pour l'instruire, et non
» pour offrir à des bégueules mitigées le
» plaisir d'en aller penser du bien en pe-

» tites loges, à condition d'en dire du mal
» en société. Les plaisirs du vice et les hon-
» neurs de la vertu... : telle est la pruderie
» du siècle. Ma pièce n'est point un ou-
» vrage équivoque, il faut l'avouer ou le
» fuir... Je vous salue et je garde ma loge.
» *Beaumarchais.*»

Le dix-neuvième siècle a cet immense supériorité sur le dix-huitième, que les dames vont très volontiers voir en grande loge des pièces auprès desquelles l'œuvre de Beaumarchais est une comédie candide. Les petites loges où certaines spectatrices se glissent quelquefois, seraient complètement inutiles sous ce rapport ; mais croyez bien qu'elles ont leur utilité.

Quelle époque, mieux que la nôtre, a prouvé que l'engouement du public pour les hommes qui, vaille que vaille, sont parvenus à se faire un nom, les rend presque toujours insolents, et que leur insolence ne cesse qu'au jour où elle les a rendus ri-

dicules ? Si je voulais écrire des noms sur cette page, la liste en serait longue, à part même certains monopoleurs de feuilletons, de romans et de pièces de théâtre, qui ne sont encore parvenus qu'au dernier degré d'impertinence.... Dieu leur fasse miséricorde ; voici venir pour eux le commencement de la fin.... Que le mépris public leur soit léger : nous leur devons au moins quelque reconnaissance pour nous avoir délivrés d'eux par l'ennui. Mais, que ce pâté d'anguille était indigeste !

Au temps où cette histoire est parvenue, les deux Vestris (père et fils) en étaient venus à ce point de célébrité où l'impertinence commence à se faire fustiger. La reine ayant exprimé le désir de voir danser le plus jeune des deux virtuoses un jour que Sa Majesté indiqua, le sieur Auguste Vestris trouva cette manifestation intempestive et refusa d'obéir, sous prétexte d'une indisposition. Les souverains sont

toujours bien informés : il y a tant d'yeux qui regardent , tant d'oreilles qui écoutent pour leur compte. Marie-Antoinette apprit que le jour même où le sieur Vestris fils se prétendait indisposé, on l'avait vu gambader d'une jambe fort lestée dans le foyer des danseurs ; le lendemain il était écroulé non pas au For-l'Evêque , prison trop anodine pour une outrecuidance de lèse-Majesté, mais bien à l'Hôtel-de-la-Force.... Zéphire était au secret. Or, le père Vestris, informé de l'insolence de son fils, vint le trouver et se croisant les bras sur la poitrine, lui dit d'un accent irrité : « Comment, » Auguste , mon fils, la reine de France » fait son devoir, elle te prie de danser, et » tu ne fais pas le tien ? Je t'ôterai mon » nom. » Les Gascons eux-mêmes, en apprenant ce propos, s'écrièrent : « Voilà qui est » beau ! » Cependant après la réprimande du juge sévère, la tendresse du père reparut : il fit d'actives démarches pour obtenir

la liberté d'Auguste. Mais le baron de Breteuil jura que *l'histrion* qui avait été assez audacieux pour désobéir à la reine ne reverrait pas la lumière du soleil avant six mois. « Sandis ! s'exclama Vestris premier, » sa belle *jambe* va sé gélér ? »

Auguste avait un oncle, frère, je crois, de mademoiselle Allard, qui ne s'était jamais montré supérieur que dans l'art de préparer les poulets au basilic, les béchamelles, les anguilles à la tartare, et *tutti quanti* des fourneaux héroïques de Comus; le génie chez lui s'était réfugié dans le maniement de la casserole: on l'appelait Allard *le cuisinier*.

Cet oncle, fermement persuadé de la divinité des Vestris, sans croire cependant qu'ils pussent vivre d'encens ou d'ambrosie, demanda à s'enfermer avec son neveu, afin de maintenir, par des bisques et des mets exquis, la vigueur musculaire du grand danseur. M. de Breteuil n'y vit pas

d'inconvénient ; et, lorsque ce bon parent se fut ainsi dévoué, les amis du prisonnier dirent : « On peut se tranquilliser, Auguste » ne maigrira pas, avec l'assistance de son » oncle à *lard*. »

Malgré la colère du baron de Breteuil, les observateurs (il y aurait abus à dire les moralistes) prévoyaient que la détention de M. Auguste ne serait pas longue. Indépendamment de ce virtuose, il y avait deux *punis* : le public, privé de son danseur favori, et l'administration de l'Opéra, qui, chaque jour de représentation, trouvait dans sa recette un déficit considérable. Des deux côtés, la clémence du ministre fut donc sollicitée; il prit les ordres de la reine, qui, ne reconnaissant pas l'utilité d'un danseur emprisonné, plus que certain personnage de la vieille comédie ne comprenait l'usage du nez d'un marguillier, autorisa M. de Breteuil à relaxer le sieur Vestris. Il fut décidé qu'il reparaitrait le 17 août, dans un pas

de l'opéra d'*Athis* ; mais avec la condition expresse d'une amende-honorable faite au public, fondé de pouvoir de la reine pour recevoir cette réparation.

Les Vestris comprirent que, pour cet acte de sévérité répressive, une cabale serait formée : aux théâtres plus ou moins grands où se joue l'incessante comédie humaine, on ne procède guère que par des cabales ; les révolutions elles-mêmes sont-elles autre chose ? Ne s'agit-il pas le plus souvent de faire tomber des acteurs pour les remplacer par d'autres, qu'on voudra chasser à leur tour quand on sera las de leur jeu ; ce qui, chez nous, ne se fait pas attendre longtemps. Vestris premier, le grand politique de la famille, se cotisa pour acheter deux cents billets de parterre.

Le 17 août donc, à six heures du soir, les deux armées se trouvaient en présence ; mais, par ordre supérieur, il avait été prescrit à l'administration de ne faire reparaître le

sieur Vestris qu'au ballet final d'*Athis*. Jusque-là les ennemis s'observèrent, se toisant d'un regard enflammé comme des Guelphes et des Gibelins. Enfin, le sieur Auguste parut, et, quoiqu'il eût signalé son entrée par un superbe entrechat, il fut accueilli par une bordée de sifflets à vaincre l'atonie acoustique d'un sourd. Mais, je dois ajouter, en historien impartial, qu'un tonnerre d'applaudissements répondit à cette stridente manifestation. Soudain, vous eussiez vu le parterre, ainsi qu'une mer houleuse, agiter ses flots de têtes poudrées comme les vagues blanchissantes d'écume. Aux sifflements des aquilons malveillants, s'opposait la tempête des *bravo*, des *bravissimo*, des battements de mains, des trépignements frénétiques, Vestris-Auguste, calme au milieu de la bourrasque, fier de tout ce que la divinité de son père lui faisait refléter de gloire, et se croyant d'autant plus dieu lui-même, que cette divinité n'avait pas de troi-

sième personne, Vestris fils attendait stoïquement la fin de tout ceci. Il pâlit toutefois, lorsqu'un formidable à *genoux*, à *genoux*, perça le tumulte de toute la gravité d'une douzaine de basse-tailles réunies.

En ce moment Vestris père, en habit de soie à basques fleuries, le chapeau sous le bras, l'épée au côté, surgit d'une coulisse, et s'avancant jusque sur le bord de la scène, fait comprendre au public, par un signe respectueux, qu'il sollicite la permission de parler. Le fait paraît nouveau : Guelphes et Gibelins sont curieux d'entendre pérorer un danseur; le silence se rétablit; on écoute. « Messieurs, dit l'orateur improvisé par la tendresse paternelle, en aiguisant son discours de *gasconismes* que je supprime, vous demandez que mon fils se prosterne à *genoux* devant vous; je ne dis pas qu'il n'ait point encouru votre disgrâce; mais veuillez considérer que le danseur si souvent applaudi par vous n'a pas étudié la pose que

vous exigez de lui ; il la prendrait gauchement, et détruirait un de vos plaisirs en se deshonorant à vos yeux. — Mais au moins qu'il parle, qu'il se justifie, s'écrièrent vingt voix. — Il va parler et se justifier, répliqua l'avisé Gascon. Et se tournant vers son fils, il ajouta : « Auguste, dansez. » Auguste dansa, et jamais son homonyme, l'empereur romain, n'obtint un triomphe comparable à celui que ce danseur enleva dans cette circonstance. Amis et ennemis y apportèrent une égale part d'enthousiasme ; ils s'embrasèrent au parterre, arrosés par les larmes qu'une si prompte et si touchante réconciliation faisait couler des loges et des galeries. Le prince Henri de Prusse, qui assistait à la représentation, dit à un seigneur, son compatriote, placé près de lui : « Cher comte, mon frère Frédéric II, qui a tant aspiré à la gloire des grands capitaines et au renom aujourd'hui si retentissant des philosophes,

a fourvoyé son ambition : c'était danseur qu'il eût dû se faire. »

— Monseigneur, répondit le courtisan, il n'a pas eu besoin de cela pour faire danser l'impératrice Marie-Thérèse.

— Et l'excellent Louis XV a payé les violons, ajouta bien bas l'illustre voyageur.

Les cantatrices, premiers sujets de l'Opéra, furent en émoi au mois de décembre 1784 : une demoiselle *Dozon*, sortie de la nouvelle école lyrique instituée par le baron de Breteuil, et élève particulière de Laïs, venait de débiter dans le rôle de *Chimène* avec un succès prodigieux : on n'en avait pas vu de pareil depuis les débuts de mademoiselle Arnoux. Madame Saint-Huberti en eut la migraine huit jours durant, et mademoiselle Maillard, déjà menacée d'obésité, perdit, dit-on, en cette circonstance, quatre à cinq livres d'embonpoint, ce dont elle ne se plaignit qu'en raison de la cause. Mademoiselle Dozon, formée aux bonnes métho-

des de chant par Laïs, avait appris la déclamation du célèbre Molé, de la Comédie Française; Dauberval lui avait donné des leçons de maintien d'autant plus assidues, qu'elle s'était montrée plus reconnaissante : ce qui prouvait en passant qu'elle n'avait eu besoin d'aucun enseignement pour obéir aux élans de l'ame. A cet égard, les débutantes sont toujours capables d'en remontrer à leurs maîtres.

L'engouement du public pour mademoiselle Dozon était encore tel au mois d'octobre, qu'il nuisit singulièrement au succès de *Richard Cœur-de-Lion*, opéra de Sedaine, musique de Grétry : tout l'intérêt de ce drame lyrique, joué alors avec beaucoup d'ensemble au Théâtre-Italien, ne fut saisi et apprécié que lorsqu'on eut atteint, à l'endroit de la jeune virtuose, cette satiété d'admiration qui est l'inévitable et mortelle maladie de nos passions les plus effervescentes. Mais, vainement on cherche

à le nier, le beau est beau à toutes les époques; mort dans les affections d'une génération le goût d'une génération nouvelle le ressuscite... *Richard Cœur-de-Lion*, après cinquante-neuf ans, ressortit de son linceul d'oubli en 1843. Ce beau monument musical dut peut-être quelque charme aux gracieuses arabesques d'accompagnement de M. Adolphe Adam; mais les motifs si vrais, si purs de Grétry, ont été et seront toujours les grandes et nobles ligues de ce chef-d'œuvre d'harmonie. A la première représentation de *Richard*, on remarqua que ce monarque paraissait décoré de l'ordre de la Jarretière, qui ne fut institué qu'environ cent cinquante ans après lui: Sedaine n'était pas fort sur l'histoire.

Rameau considérait la musique de *Dardanus* comme l'un de ses meilleurs ouvrages : quelques traditions rapportent même qu'il préférerait cette partition à celle de *Cas-tor et Pollux*. Peut-être fut-ce par cette rai-

son que les détracteurs de l'ancienne musique française sollicitèrent Sacchinide refaire l'œuvre de Rameau; ils prêchaient un converti : la vanité italienne n'hésita jamais un instant à s'attribuer la supériorité en toute chose.... Et lorsqu'il s'agit de compositions musicales, tuidieu ! il ferait beau disputer la suprématie aux Italiens. Sacchini refit donc la partition de *Dardanus*, et M. Guillard refit le poème, jadis fort estimé de Labruyère. L'auteur de *Renaud* et de *Chimène* ne fut pas généralement heureux dans cette refonte, et le nouvel opéra réussit faiblement.

La reine devait coucher aux Tuileries la veille de la première représentation, afin d'y assister sans trop de fatigue. Le roi détourna son auguste épouse de ce projet, en lui faisant considérer qu'un refroidissement sérieux étant survenu entre la cour de Versailles et celle de Vienne, il serait peu convenable qu'elle se montrât à l'Opéra dans une telle circonstance. Cette princesse parut

éprouver une vive contrariété de la privation qui lui était imposée ; on ne la savait pas si désireuse d'assister à un succès du sieur Sacchini , et dans les causeries mystérieuses du foyer de l'Opéra , on se disait à l'oreille que la reine n'avait pas été plus sincère dans le motif allégué de sa contrariété, que le roi dans celui de sa défense : mais les faiseurs de chroniques secrètes étaient alors si méchants ! Je vous prie, et pour cause, de croire qu'ils le sont infiniment moins aujourd'hui.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

